

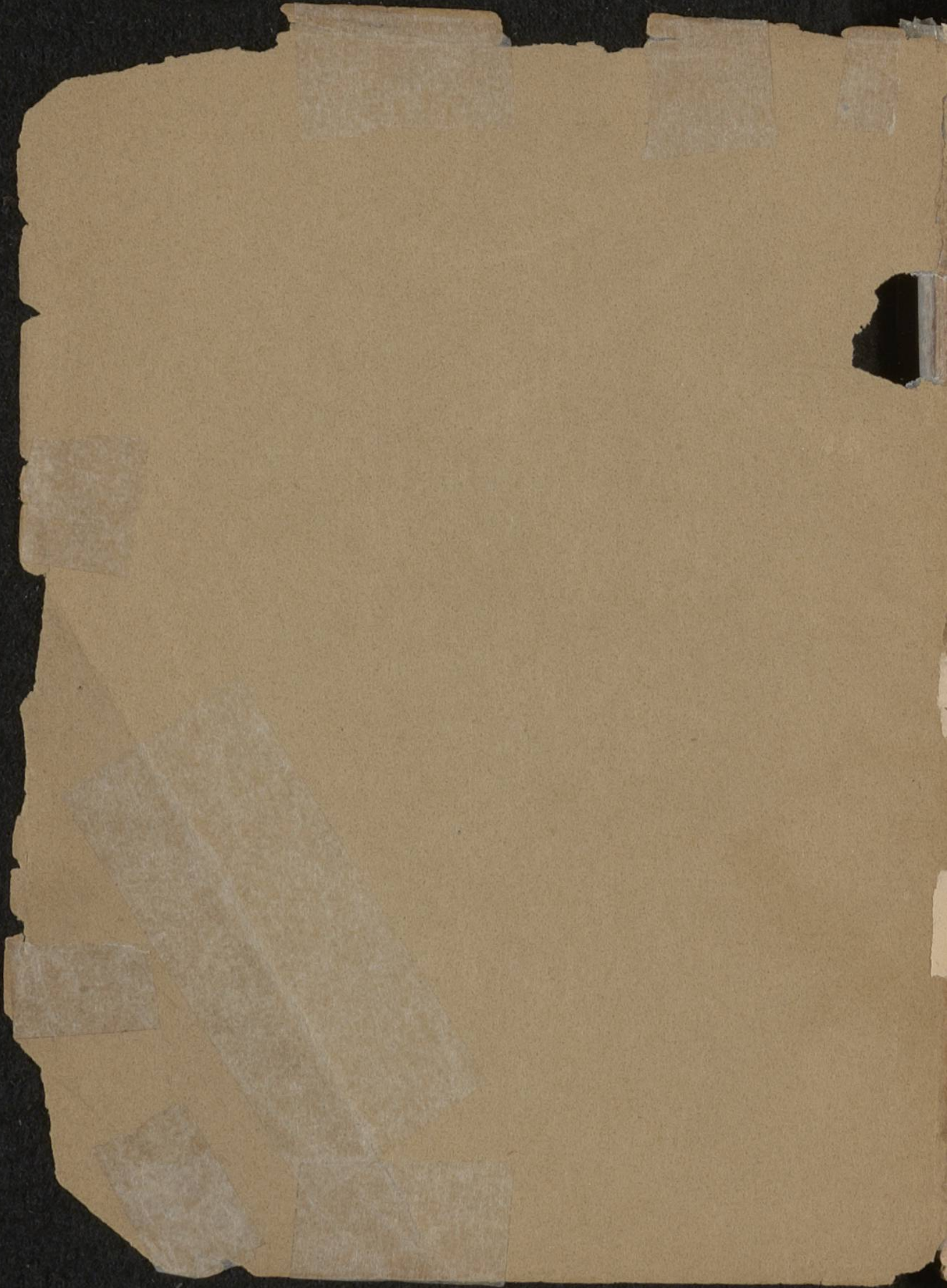
LOUIS DELATTRE

UNE ROSE
A LA BOUCHE

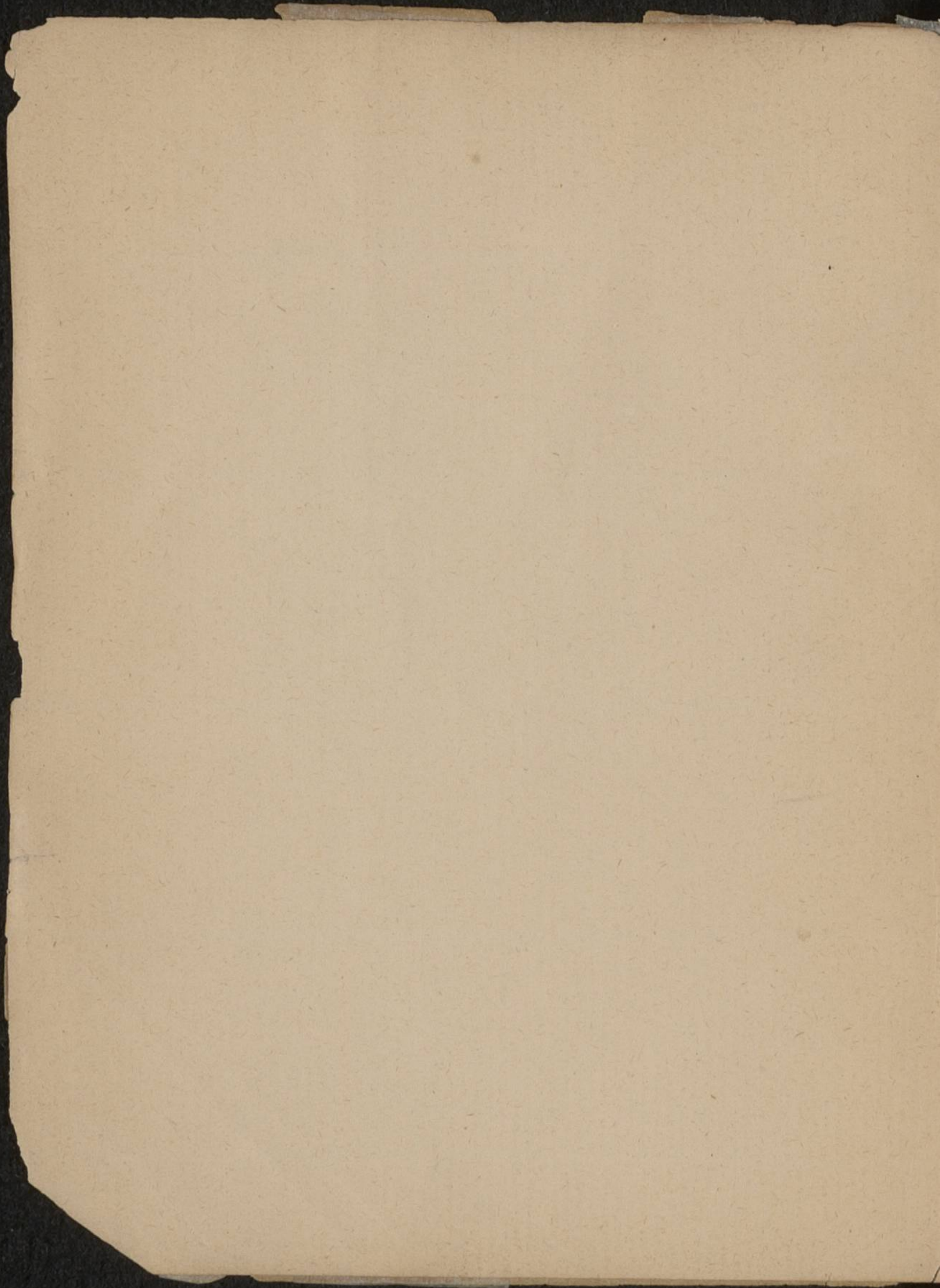


LE COQ ROUGE

Bruxelles



MLPO. 20107



UNE ROSE A LA BOUCHE

DU MÊME AUTEUR :

Croquis d'Écolier. Manceaux, Mons, 1886.
(épuisé).

Contes de mon Village, 2^e Édition, Bruxelles,
Lacomblez, 1894.

Les Miroirs de Jeunesse, Bruxelles,
Lacomblez, 1894.

Imp. XAVIER HAVERMANS
24-42, Galerie du Commerce

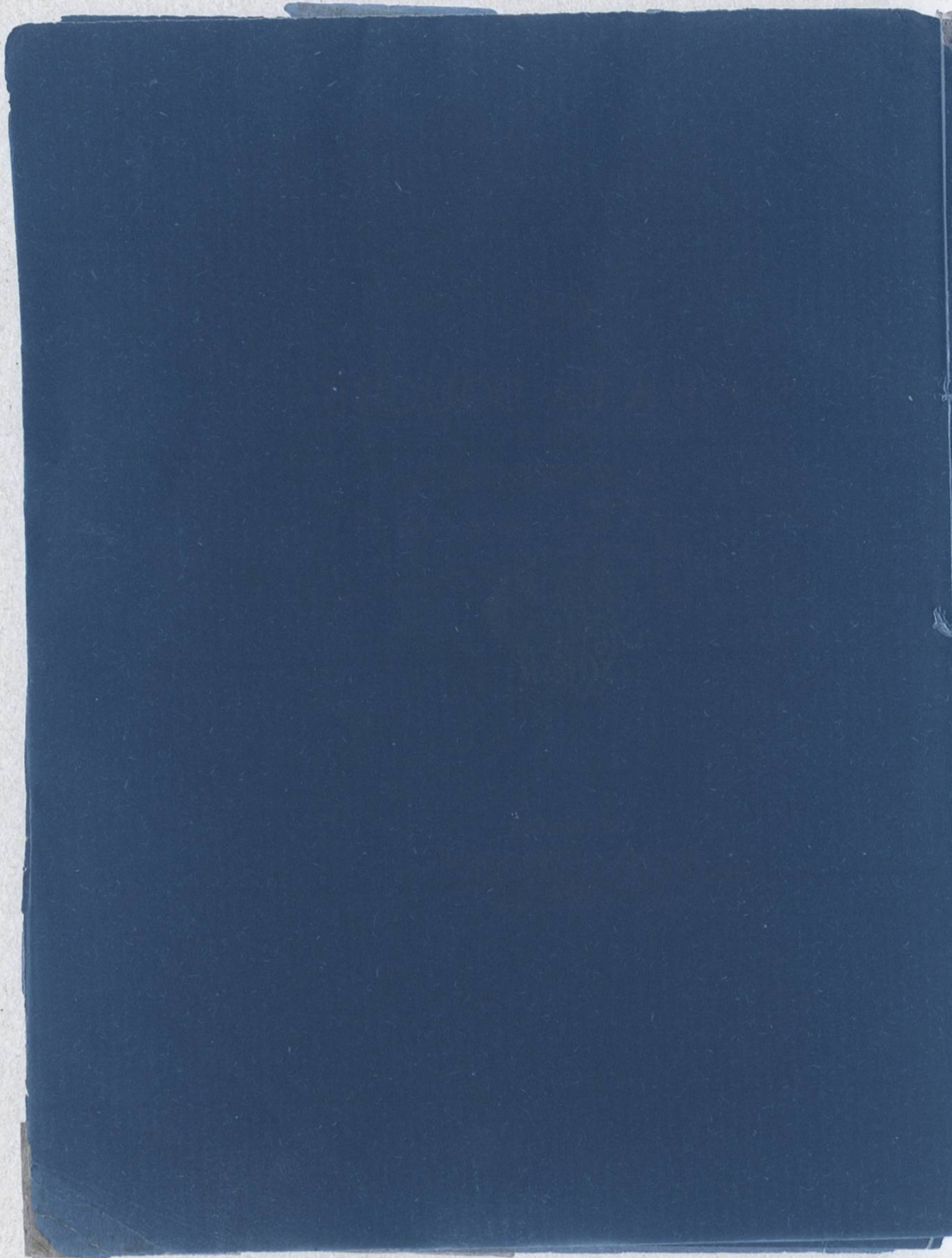
LOUIS DELATTRE

UNE
ROSE A LA BOUCHE

CONTES



BRUXELLES
ÉDITION DU COQ ROUGE
1896



DÉDICACE



À une petite Fille.

Chère petite fille, daigne prendre en ton tablier (comme des troupettes de noisettes que je te jetterais de la haie) le bouquet de ces menus contes qui déjà te furent un à un consacrés.

T'en souviens-tu ? Fatiguée de marcher, tu trempais tes lèvres dans la bière mousseuse sous les charmillles de Tervueren ; ou assise sur ta chaise basse, en croquant des dragées, tu suivais le reflet des fenêtres

s'allumant, à la chute du jour, sur les trottoirs ruisselants de pluie. Cependant que fort ému de ce que j'avais inventé, je te débitais mes histoires en prenant des intonations dramatiques pour te saisir et fixer ton attention un instant.

Car je n'avais pas auprès de toi, du succès tous les jours, il faut bien le dire. Je ne t'amusais pas plus sûrement que les « malheurs » de la gazette, et si peu que je laissasse de mon cœur à mes lèvres, ma vive enfant, pour te toucher ou seulement t'approcher en la grâce insouciante de ton âge, la musique de mes pipeaux était trop ronchonante encore, trop défraîchie la couleur de mes oripeaux !

(Oui, on garde assez bien, dit François de Sales, les fruits flétris en les

confisant au sucre ou au miel ; mais à ces conserves, il est naturel que tu préfères les pommes verdelettes tout maintenant cueillies, les mûres des buissons mouillées encore du serein de la nuit. Et si tu t'enfuyais de moi, je ne resterais pas longtemps étonné, tant je me suis souvent répété ces choses en pensant à tes lèvres neuves et à mon âme entamée.

Je ne resterais pas longtemps ahuri et toi, je t'avertis, coquette éveillée, tu ne pourrais en te moquant me plaindre de rester tout seul sur la route. Non, vois-tu, tu aurais couru bien loin, la porte serait verrouillée quand j'arriverai ce soir à la petite lumière lointaine, j'aurais encore goûté assez de joies durant la journée pour être enchanté du voyage.

A seulement te regarder marcher devant moi, mon preste orvet, je fus ivre tout au long du chemin ; et à baiser les creux de l'herbe où tu avais dormi sous les arbres ; et à mordiller les rameaux dont tes lèvres avaient arraché les fruits !

Ah ! tu me mets en si bonne humeur que je n'ai pu me piquer que du petit regret de n'avoir pas écrit pour toi d'histoires plus bleues les unes, plus roses les autres, plus pimpantes et plus rieuses toutes, jolies et sans aucun but, où des fées, par exemple, auraient uni des reines enchantées à des princes charmants au fond de vieux jardins à pièces d'eau morte et verdie. — « Est-ce vous, mon prince ? Vous vous êtes bien fait attendre ! »

Mais je ne sais pas... Des princes charmants, je suis trop jaloux pour t'en montrer. De princesse, je n'en vis moi-même qu'une seule en ma vie et elle était affreuse et des journalistes l'interviewaient sur la politique.

Un jour, il est vrai, je crus rencontrer une fée dans le bois de Fontaine, à cet endroit où le sentier tourne. Même que je me dis : « C'est une fée déguisée en pauvre. Je vais l'aider à se relever de la pierre où la fatigue l'a jetée et où elle gémit en faisant aller son menton. Je porterai son fagot. En récompense, elle ne manquera pas de me faire un don magique. » Heu ! Vus de près ces haillons et ces cheveux blancs étaient la Magnette des Gaux, une réputée sorcière, mais pas du tout une fée. Elle me brassa du café quand nous

fûmes à sa cahute et en maintenant sa jatte levée à la hauteur de sa bouche, elle me conta ses malheurs et l'abandon où la laissaient ses enfants, avec des expressions si vives que je me félicitai de l'avoir accompagnée !

Tu le vois bien ! Il ne m'arrive jamais de choses extraordinaires. La vie, on dirait qu'elle s'amuse à me traîner dans l'herbe, à ras de terre, comme une bête joyeuse.

J'ai pris doucement conscience de ces procédés. Comme je n'y pouvais rien changer, je me suis arrangé une étrange philosophie qui m'empêche de penser longtemps à ce que je n'ai pas, et me fait éprouver un plaisir plus grand tous les jours à contempler des riens que je tiens dans le creux de mes mains ; et une chope

de bière m'enivre quand je la bois sous les tonnelles de mon petit village.

Ainsi, je ne peux me lamenter d'être en ce moment si pauvre près de toi, mais je me laisse complaisamment transporter à l'idée que tous les jours passés, en cet aujourd'hui se sont liés pour me pousser à toi !
« Toutes les minutes de ma vie ont donc fleuri, me dis-je, en cette potée de réséda que je vais déposer au rebord de sa fenêtre en toquant à la vitre pour faire relever le rideau ? » Et je ne veux pas revenir de ce hasard délicieux qui fait qu'à ton cœur vagabond si prompt à aimer, si vite à haïr, ce soit justement mon cœur libre, sans regret et sans espoir qui chante sa chanson légère.

Accepte l'offrande de ce petit livre

— chez nous les filles s'exclament de joie et frappent leurs genoux pour un peigne d'écaille qu'on leur donne ou un carré de savon musqué — accepte mon offrande et je me croirai pareil à l'aubépine consacrée qui fleurit au bord d'un sentier, aux vergers du Fond-des-Vaux-de-Leernes.

Proche, un ruisseau court sous la pierre bleue d'un ponteau en jasant d'un filet de voix câline. Une prairie d'herbe veloutée et très verte caresse l'âme ainsi qu'un chant de hautbois. Une haie d'osier la limite en dardant les épées d'or de ses baguettes au travers desquelles, comme l'éclat des dents dans un sourire, paraît une maisonnette blanche aux pignons tapissés de tabac à sécher.

Et l'arbre d'aubépine est ici. Le tronc est de trois tiges qu'on tressa

au temps qu'elles étaient encore petites et flexibles, et qui ont grandi l'une à l'autre embrassées. Au milieu des feuilles, on a attaché une tête d'angelet joufflu entourée de gloires façonnées dans de la terre rouge. Elle reçoit là en prières, au fond de sa niche murmurante, le marmonnement matois des vieilles femmes qui reviennent du marché de Fontaine contentes d'avoir fort cher vendu leur beurre, et la chanson aiguë des enfants qui taillent des manches de fouets à l'ombre des buissons ; la caresse légère de la buée qui s'étire et rampe, à la brune, dans la vallée, et les œillades des fleurettes de l'épine coquetant au printemps ou le baiser des cenelles rouges comme des lèvres en automne.

Si donc tu daignes t'y prêter, chère

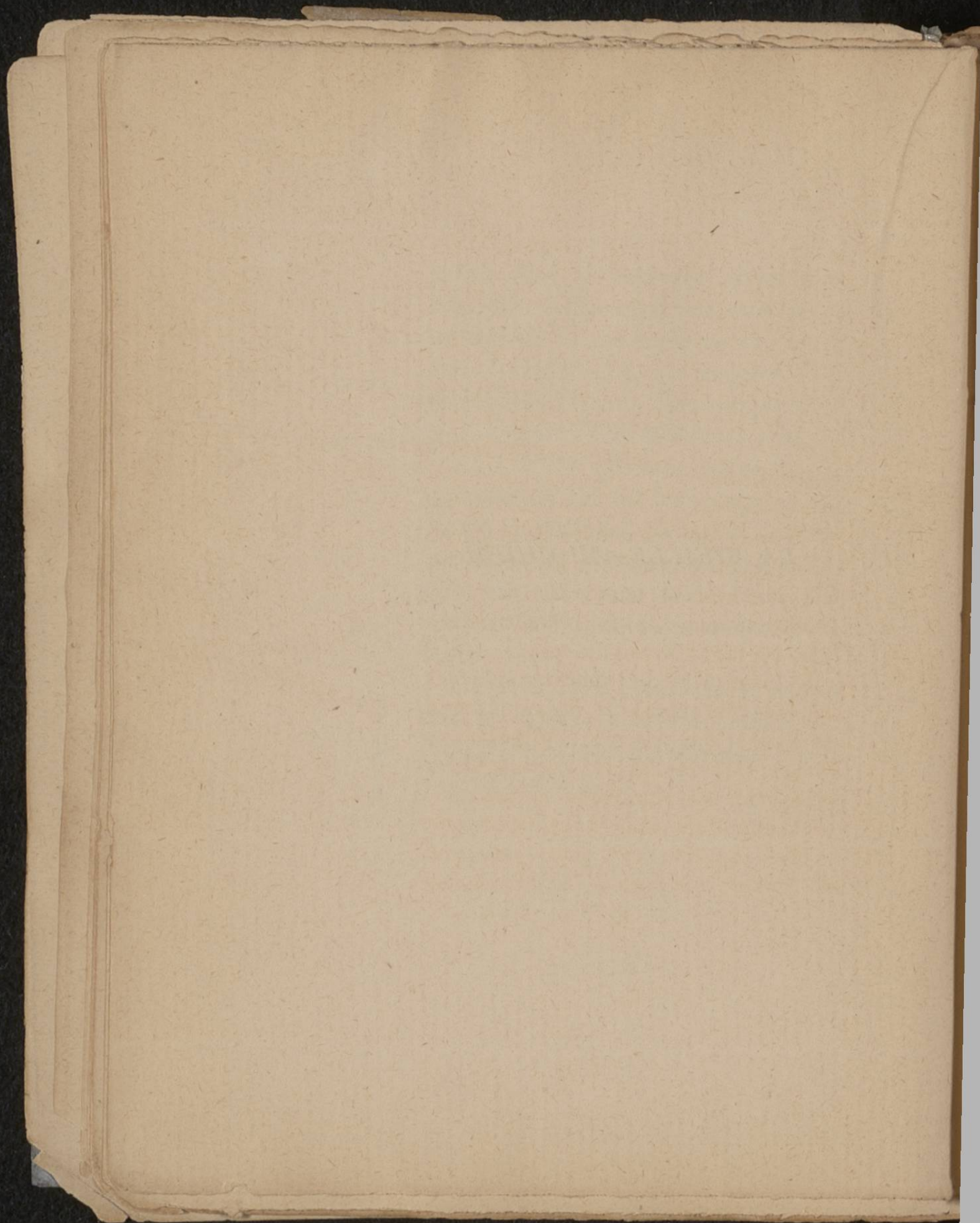
petite fille, je t'élèverai dans mes bras et je consacrerai ton sourire et tes regards à ma terre natale, à ses maisonnettes et à ses vergers. Tu deviendras le jeune dieu moqueur et tendre de mes prés et de mes bois !

Ah ! ne dis pas non, petite belle, puisque ton rire est frais aujourd'hui autant que le vent du mois des primevères. Et puisqu'il est pour moi, pour toi, voilà ma rose ! Prends la rose de ma joie en tes mains d'enfant !

Garde-la...Ou bien jette-la, donne moi tes mains et allons-nous-en.... Toutes les choses me sont également si délicieuses !

L. D.

LA VIEILLE AU CHIEN



Tu veux donc entendre de nouveau l'histoire du chien Tromkè qui allait voir la petite vieille femme à l'Hospice?... Et tout au long?... Et il faudra faire : « Hou ! Hou ! » comme lui ?

Eh bien, la petite vieille habitait, dès l'abord, une mansarde où venait finir un escalier qui traversait la maison en tournant, se raidissant, s'étirant de la manière la plus bizarre et la plus amusante pour les locataires ayant de bonnes jambes encore ; car pour l'ancienne, elle n'osait s'y aventurer qu'à la der-

nière extrémité. Non, elle ne quittait plus guère sa chambrette et toute sa compagnie, c'était son chien.

Il s'appelait Tromkè. Il avait un ventre parfaitement arrondi et la peau tendue autant que celle d'un tambour, ce que signifiait son nom en bruxellois. Son pelage clairsemé était d'un brun havane. La tache de son museau commençait de grisonner, mais ses yeux restaient les plus douces topazes qu'on eût jamais vues. Comme ses dents devenaient mauvaises, il mangeait du foie écrasé dans du pain et un grain de sel.

Tromkè était gâté de caresses et peu obéissant. Il ne craignait pas de faire endêver sa maîtresse, obligée souvent, en pleine nuit, de se relever pour lui ouvrir la porte. Pourtant, tu sais, c'était ces jours-là qu'il avait sa plus grasse pâtée ; et je soupçonne la vieille de l'avoir aimé comme un fils, c'est-à-dire le plus fort après qu'il avait été le plus

mauvais sujet et avait le plus durement secoué son cœur. Tu le verras, le cœur des femmes, même des toutes petites vieilles femmes, ne se plaît pas toujours dans la paix.

Après le dîner, quand Tromkè, de l'allure d'un ventripotent bourgeois à qui pèse la chair trop abondante, descendait rôder sur le trottoir, elle le suivait des yeux jusqu'au tournant prochain en se penchant à la fenêtre.

C'était une belle fenêtre. Il ne faut point regretter qu'elle n'eût pas de garniture de rideaux, puisqu'on n'en voyait que plus pur le ciel par ses carreaux.

Sur la tablette de pierre, dans un vase de terre cuite, achevait de se faner un plant d'héliotrope dont chaque tige restait soigneusement ligotée au tuteur. Du côté de l'ombre, il y avait la bouteille à l'huile encolerettée de papier gras, et le petit pot de grès pansu qui conservait

dans une moiteur molle très recherchée, le tabac d'une carotte parfumée à la civette, finement rapé.

Et de là, jusqu'au loin, roulaient les vagues des toits bleus et rouges. On distinguait les bacs de zinc moussus des gouttières ; les ponts minuscules des cheminées en poterie bâillant en mille attitudes ; les cordes où séchaient les loques au vent ; dans le puits de quelque cour, un bout de treille où grimpait un sarment de verdure et la tache sanglante des briques usées et écurées. Tout près, le tuyau d'un atelier venait cracher sa vapeur avec un bruit brusque, rythmé comme une respiration.

Si amusante que fût la fenêtre de la petite vieille, elle se trouvait, au surplus, un très commode poste d'observation. Au matin des dimanches, il ne manquait jamais qu'un voisin ou bien l'autre ne vînt solliciter de pouvoir observer, d'ici,

la rentrée de ses pigeons voyageurs partis en concours.

L'homme marchait sur ses bas; il retenait son souffle quand un de ses oiseaux s'abattait sur le toit, secouait ses plumes, et brusquement, faisant basculer le petit pont servant de clôture, plongeait dans le pigeonnier. L'homme, alors, s'encourait, en renversant tout sur son passage, sans fermer la porte, ni remercier l'hôtesse de sa complaisance. Car les gens, vois-tu, du moment qu'ils ont ce qu'ils voulaient, perdent leur douceur et vous bousculent; et si tu as obligé quelqu'un, retire-toi sur le côté et laisse-le se sauver. Mais tu le sais déjà, puisque je t'ai souvent conté l'histoire!

Je n'ai, non plus, à te faire le détail du logis en question. Les agaçantes ménagères qui frottent leurs cuisines du matin au soir, l'auraient peut-être trouvé sale et désordonné. Ah! ne les crois pas. Regarde plutôt la petite

vieille souriante, accroupie sur sa chaise basse et toutes les choses usées et polies entre des doigts familiers ; leur couleur discrète te caressera à la façon d'un tableau de Chardin, le peintre qui montra l'âme des humbles objets qu'on croyait morts.

Voilà la table de bois que tous les écurages ont rendue rêche et où court le relief en ovales polies des fibres plus dures. Sur un angle, il y a une jatte de faïence côtelée à fleurs bleues, pleine d'un café au lait qui fait un rond brun-havane doucement harmonieux ; une tranche de pain couleur du soleil sur de la paille et bordée de sa croûte ris-solée ; au bout d'un couteau à manche de bois noir, une crotte de beurre éclatante comme l'or... Et bonne-maman avance une main tremblante ; la peau piquetée de son est tendue sur les creux du dos amaigri ; l'épiderme, mince

comme une pellicule d'œuf, luit et laisse voir le lacis des veinules bleues.

N'est-ce pas, que ces objets aiment l'ancienne et se pressent à lui tresser un cadre de sourires et sont comme les rubans de ton bonnet écossais à chardons brodés qui venaient voleter sur tes pommettes fleuries quand tu étais encore plus petite, chère petite ?

Tromkè, sa promenade terminée, grattait à la porte. Il entra, faisait quelques tours pour s'assurer que tout était resté en place et la bonne-maman disait :

« Tromkè, je vais faire le café du goûter. »

Et elle le faisait. C'était du café Jacquemotte d'un juste prix. Son parfum convenait parfaitement à l'âme de notre petite vieille. Elle le moulait lentement et finement en un moulin à trémie de cuivre bosselée qu'elle tenait serré entre ses genoux ; la manique, je m'en sou-

viens, était une bobine dévidée. Elle secouait soigneusement la caisse pour qu'il ne restât pas, attaché au bois, un grain de la précieuse denrée. Si de la poudre y collait, elle disait : « Le temps va changer », car c'est un signe de pluie. Puis, tout en brassant la liqueur (je te rapporterai, un autre jour, les propos de la cafetière brune) :

« Te voilà, Tromkè ! murmurait la bonne femme. Le méchant garçon ! Il passe sa journée tout entière dans la rue, et, de ce qu'il a vu, il ne veut rien conter à sa maîtresse ! Pourtant, j'en suis sûre, au trottoir, il n'y en a que pour lui. Devant la première chienne venue, Tromkè prend ses plus belles manières. Mais pour la bonne-maman qui fait le goûter, non, jamais une parole ! Ah ! le brigand ! »

Ne va pas t'y tromper. Les mots ne disent pas tout ; entre les miens, n'y a-t-il pas, pour toi, les caresses et les

baisers ? Les propos de l'aïeule déguisaient mal son amitié pour le coureur à gros ventre, Tromkè le négligent ; le vieux cœur ne savait cacher qu'on aime qui vous dédaigne...

Le soir tombait. La vieille soupait de deux pommes de terre rôties dans la poêle, puis se mettait au lit, tandis que le chien, couché en rond dans son panier, bougonnant, ronchonnant, se retournait, cinq minutes durant, avant de s'endormir. Certaines nuits, il marmottait entre ses dents jusqu'à éveiller sa maîtresse.

« Il rêve, disait celle-ci, à la chienne du papetier, qui a un paletot de drap bleu et un collier de grelots. »

C'était vrai. Tromkè, souvent, poussait aussi de gros soupirs, tout en dormant et, d'autres fois, de petits rires. Les chiens sont heureux et se réjouissent en leurs rêves, ou y souffrent et se plaignent à la façon des hommes. J'en

sais même qui, dans la veille, comme nous aussi, se plaignent sans souffrir.

Telles, pour nos deux amis, les journées se recommençaient l'une l'autre délicieusement. Tu as bien vu que Tromkè était quasiment son feu, à la petite vieille ; et tu as entendu qu'elle lui disait tout ce qui la touchait... S'il avait consenti à parler un peu plus, ils auraient été comblés.

Car ces cœurs simples vivaient de rien. Le sentiment de leur douce amitié était assez pour les nourrir. Ils étaient parfaitement heureux. Il est des âmes que n'ont point desséchées les fièvres, que n'a point harassées le tumulte du monde : un souffle léger comme un murmure dans les bouleaux suffit à les rafraîchir. Ainsi, les enfants n'ont cure du vin ; ils boivent aux prés, avec leurs paumes pour écuelles, l'eau claire des rus ; et ils sont gais !

Avec tout cela, la félicité des com-

pagnons ne devait cependant pas durer.

Un jour, la fille mariée de la petite vieille vint annoncer qu'après bien des sollicitations, allées et venues, à l'aide de nombreux « papiers » couverts des signatures de gros messieurs à chaînes d'or, elle avait obtenu que sa mère entrât à l'Hospice.

C'est un asile pour les grand'mères qui sont pauvres ou que leurs enfants n'aiment plus. Elles y viennent mourir quand leurs yeux sont usés et que leurs longues mains jaunes sont gourdes déjà.

Elles ne peuvent apporter là rien de chez elles. On les prend ; on les case ; et chacune a sa place où elle vit en suivant le règlement. C'est très vite arrangé.

Petite grand'maman fit ses adieux à Tromkè. L'ingrat ! Le nonchalant d'aimer ! C'est à peine s'il était assez tôt rentré pour recevoir ces caresses si

tendres, ces baisers si affectueux. Elle s'était mise à genoux et s'appuyait sur ses mains. Il ne voulait pas se laisser toucher ; et pour le rattraper, elle se traînait péniblement à terre, mais en vain car elle ne voyait plus clair dans ses larmes. Il répondit seulement : « Hou ! Hou ! » et s'enfonça dans son panier. Le mauvais garçon, en un si triste moment, ne pensait qu'à paraître fort, à faire croire qu'il était presque indifférent au départ de l'ancienne ! Cependant, quand il entendit se refermer la porte sur elle, il ne put se retenir d'aboyer. Mais sa maîtresse ne l'entendit pas, et ce fut la punition de Tromkè ; tu sais que le bon Dieu punit les chiens aussi.

Le lendemain, on débarrassa la mansarde. Le chien passa dans le ménage de la fille où on l'acceptait parce qu'il était très vieux et ne pouvait guère tarder à mourir.

A son nouveau logis, on lui donnait une fois par jour sa pâtée ; et qu'il s'encourût, après, à droite ou à gauche, personne ne s'en inquiétait. Ici, plus d'affectueux tansements. Ici, on ne lui demandait pas s'il boudait. Et s'il grognait, on le battait. C'est alors qu'il pensa à la bonne maîtresse en allée !

Celle-ci était installée dans la grande demeure de la rue qui monte si fort, bordée, autant que de maisons, de murs couverts d'affiches bariolées. De-ci, de-là, au-dessus du faîte, un arbre des jardins passe la tête et secoue ses branches pour faire signe bonjour.

La haute porte est close ; les rideaux des fenêtres régulièrement tirés. Ainsi que les baies symétriques, l'intérieur de l'Hospice est parfaitement rangé. Le balancier y découpe la journée en tout menus morceaux et en suivant les lignes au cordeau.

Le changement de sa vie fut fort

pénible à l'ancienne : elle resta, quelques jours, dépaysée tout à fait.

Dans son costume de pensionnaire, elle ne savait trouver, qu'en tâtonnant, la poche de son mouchoir et sa tabatière. La bride de son bonnet noir la grattait au menton.

Elle n'avait plus rien à faire. Son café, on le lui donnait tout chaud. Elle pouvait tourner ses pouces, car ses compagnes, les autres vieilles, gardaient avec jalousie le bout d'occupation qu'elles avaient trouvé et se serraient égoïstement dans leurs coins en répétant :

« Une telle, quelle paresseuse ! Toujours les bras ballants ! »

En parlant ainsi, celle-ci frottait plus allègrement le soulier qu'elle tenait et celle-là plissait le front tant elle s'appliquait à repriser un bas. Bref, notre petite bonne-maman commençait à se ronger quand mourut une pensionnaire;

ce qui fit qu'elle obtint, en la remplaçant, d'éplucher les légumes des cuisines.

Entre nous, c'était le plus agréable poste. Tous les matins, les herbes arrivaient du marché mouillées encore de rosée. Tu comprends aussi qu'elle croquait parfois un bout de navet rosé et piquant ou un cœur de laitue tendre et délicieusement amer. Surtout, elle pouvait dire avec satisfaction :

« Comme je suis occupée ! Non, aujourd'hui, je n'aurai pas fini ma tâche... Ah ! ne me parlez pas ! »

— Ploc ! »

C'étaient les morceaux qui tombaient dans l'eau du bassin, à ses côtés. Elle remontait vigoureusement son écours, solidement rassujettissait ses besicles. Elle ne pouvait pas perdre une minute !

La seule distraction qu'elle se permît était de lever un coin du rideau et de

jeter, à la dérobée, un regard dans la rue.

« La voisine d'en face est une parfaite ménagère, disait-elle alors, comme moi-même j'étais jadis. Le trottoir et le pas de sa porte sont nets à toute heure du jour... »

Tromkè, cependant, cherchait partout sa maîtresse. La liberté où on le laissait à présent, touchait à l'abandon. Il le sentait amèrement. A part soi, il se représentait souvent le tort qu'il avait jadis de bouder à sa bonne maîtresse ; et, à ses tendres caresses, de ne répondre que par des grognements.

Où la retrouver ? Il allait infatigable par les petites rues de l'environ... Il entra chez la verdurière où la vieille, si longtemps, avait pris ses provisions. Elle n'y était pas. Non plus au cabaret du *Cheval blanc* où elle buvait parfois un demi-verre. Et la laitière le chassa du corridor de sa boutique où il s'était

installé pour ses recherches. Aux carrefours, Tromkè désespéré s'arrêtait de courir et jappait longuement, d'une manière plaintive en tournant de tous côtés la tête.

Tout à coup, la vieille qui pelurait les légumes à l'Hospice, reconnut sa voix. En tremblant d'émotion, elle ouvrit la fenêtre et se pencha vers la rue.

« Tromkè, Tromkè, mon amour ! »
cria-t-elle.

Le chien leva la tête et apercevant sa chère maîtresse, il se mit à courir en rond sans pouvoir articuler un cri. Au milieu du pavé, il allongeait les pattes de devant, battait le sol de sa queue et bondissait. Enfin il se mit à aboyer, tandis que petite bonne-maman claquait des mains, penchait la tête à droite, puis à gauche et répétait :

« Tromkè, Tromkè, mon amour ! »

Ils restèrent longtemps dans cette posture. Elle s'enquérissait de nouvelles,

puis racontait ce qu'elle faisait. Il écou-
tait en murmurant doucement de joie,
ou se mettait brusquement à tourner
en gambadant. Après, ils se dévisa-
geaient l'un l'autre encore, muets et
attendris.

Puis Tromkè s'en vint contre le mur
et l'aïeule se pencha pour le toucher.
Quoiqu'elle fût au rez-de-chaussée et
que Tromkè d'ordinaire si balourd se
fût dressé sur ses pattes de derrière et
tendît le cou, elle ne put l'atteindre. Il
s'en fallait de peu ; elle essaya une
seconde fois ; mais enfin elle ne savait
pas, et Tromkè se laissa retomber. Grand'-
maman eut alors une bonne idée. Pre-
nant son bâton, elle y attacha son mou-
choir maculé de tabac et le passant par
la fenêtre, voilà qu'elle put toucher
Tromkè. Du bout de la loque rouge,
elle se mit à le caresser longuement.
Enfin, elle lui dit de se lever, d'être
raisonnable et de s'en retourner bien

sagement à la maison. Il partit et elle referma la fenêtre.

En se rasseyant, la vieille frotta le brouillard qui obscurcissait ses lunettes et s'appliqua à ses légumes sans pleurer une larme. Il est vrai qu'elle ne cessa d'agiter les lèvres minces de sa bouche édentée durant toute cette journée où Tromkè l'était venu voir, de si loin, et tout seul !

Chaque jour, désormais, Tromkè se remettait en route pour l'Hospice. Au coin de la rue, près du mur fleuri d'affiches jaunes et roses, il criait :

« Heuw ! Heuw ! » Quelques pas plus loin : « Heuw ! Heuw ! »

J'arrive, que cela voulait dire, tu comprends. Enfin, devant la fenêtre, il s'asseyait et répétait :

« Heuw ! Heuw ! Heuw ! Je suis ici, bonne maîtresse ! Bonne maîtresse, Tromkè vient vous dire bonjour ; ouvrez ! »

La petite vieille ouvrait le carreau. Elle tenait dans une main son couteau de cuisine ; dans l'autre, la pomme de terre d'où pendait le tire-bouchon de la pelure.

« Ah ! Ah ! disait-elle. Voilà donc Tromkè ? » Et elle continuait de causer avec lui.

Tromkè revint tous les jours, tous les jours.

« Tromkè, te souviens-tu du panier rond où tu couchais sous mon lit ?

— Heuw !

— Et du liard de foie que j'achetais pour ton dimanche ?

— Heuw !

— Et du soir que tu ne rentras pas et où je te cherchai bien tard, par tout le quartier ? Tu étais blotti dans l'allée des *Trois Perdrix*. Tu attendais le papetier qui buvait là son verre, accompagné de sa jolie chienne frisée... Ah ! coquin ! Je dus te prendre dans mes bras. Tu me

mordais et te voulais sauver pour courir de nouveau à ton péché !

— Heuw ! Heuw ! »

Les pensionnaires de l'Hospice connurent bientôt la visite que leur compagnie recevait. Elles voulurent voir Tromkè et chacune conservait pour lui un morceau de sucre candi. Quand il arrivait, tous ces vieux visages ridés, dans le cadre de la fenêtre, n'exprimaient qu'un sourire. Bientôt il sut les distinguer. Il jappait aux caresses que, l'une après l'autre, elles lui faisaient par l'intermédiaire du mouchoir noué à la crossette...

Si bien que je crois qu'on le chérit trop. Sans cesser d'aimer ses amies de l'Hospice, Tromkè, en cela déraisonnable comme un homme, peu à peu tint moins à ces caresses qu'il ne devait plus solliciter. Il oubliait les tristes jours où il les mendiait ; et pour peu qu'on le

faisait attendre à la fenêtre, il reprenait ses airs boudeurs et dédaigneux.

Un jour, il ne ramassa pas le morceau de sucre qu'on lui avait jeté. Un autre, il s'en alla, en pleine conversation, prétextant un rendez-vous et laissant les vieilles morfondues le rappeler en vain en lui faisant des signes. Des séries de trois après-midi se passaient entre ses civilités ; et il ne s'excusait pas ; il ne trouvait pas un seul mot de regret !

Pleine de tristesse, petite bonne-maman lui dit, un jour, d'un souffle de voix :

« Tromkè n'aime plus sa maîtresse ! Elle devient très vieille pourtant et elle est malade ; elle va mourir bientôt. Et Tromkè ne vient plus près d'elle qu'à contre-cœur. Que Tromkè pense bien qu'il ne la verra plus longtemps ! »

Ce chien n'était que léger à la façon d'un enfant gâté, et non méchant. Les

paroles de sa maîtresse l'avaient si vivement touché qu'il se promit de ne plus retarder d'un moment ses visites. Le lendemain, il quitta donc sa maison pour être, avant l'heure, à l'Hospice.

« Je veux montrer à ma maîtresse que je l'aime toujours, » disait-il, en balançant la queue et se hâtant, dans le feu de ses bonnes résolutions.

Ah ! pourquoi trouva-t-il, au seuil du cabaret des *Trois Perdrix*, la chienne frisée du papetier ? Elle attendait, dans l'allée, son maître qui buvait du lambic.

Tromkè, il faut le dire, passait outre. C'est elle qui fit : « Hou ! Hou ! » Alors seulement, il tourna la tête ; mais ce n'était que pour saluer.

« Hou ! Hou ! répéta la jolie chienne. Eh bien, Tromkè ? Est-ce de telle façon qu'on témoigne, aujourd'hui, à la Frisée, cette tendresse qu'on se mit si souvent en peine de lui montrer ?... Oui, oui ! On voulait lui en faire accroire.

Mais on n'est qu'un volage galant. Même, en ce moment, Dieu sait où l'on court ! »

Voilà, comment expliquer à une chienne en paletot de drap, qu'on est pressé, qu'on va voir, à l'Hospice, sa bonne-maman qui est vieille et malade ?

« Avec un petit pot de beurre et un petit pot de galettes, n'est-ce pas, et une bouteille de vin, dis ? »

— Mais non ! C'est dans une autre histoire, cela... Regarde, justement, voici le papetier. Il essuie sa bouche et fait : « Broum ! Broum ! » Il tire sur sa pipe et siffle sa chienne.

Tromkè suivit la Frisée. Il voulait lui glisser deux mots à l'oreille, puis s'en aller bien vite. La coquette le regardait approcher et à l'instant qu'il la touchait, elle sautait de l'autre côté de son maître. Celui-ci marchait toujours ; Tromkè ne savait abandonner la méchante ; et l'heure passait.

« A présent, se disait notre chien, je devrais être devant la fenêtre ; petite grand'maman y est déjà... A ce moment, disait-il après, il est trop tard. Je ne suis pas à ma parole, au lendemain de mes promesses ! Que pense-t-elle ? »

Et la chienne du papetier ne voulait toujours pas écouter.

« Hou ! Hou ! faisait-elle. Quel air penaud vous avez aujourd'hui, monsieur Tromkè ! A vos oreilles basses, on croirait que vous ne nous suivez qu'à regret... Quoi, vilain, c'est pour fuir que vous guignez les rues latérales ?... Allez-vous-en donc !... Allez-vous-en ; rien ici ne doit vous retenir ; car, en vérité, la moindre faveur, je ne l'accorderai pas à un malotru qui ne me rend ses respects que d'un air contraint et de si mauvais cœur ! »

Malgré ses reproches, Tromkè ne laissait pas la chienne frisée L'heure du rendez-vous à l'Hospice, depuis long-

temps, était passée — et elle, elle ne le regardait même plus !

Pendant le retour, il s'arrêta, et s'assit sur la bordure du trottoir, prêt à bondir, cependant, au moindre signe de l'impitoyable. Mais elle ne l'appela pas.

« Coquette ! » aboya-t-il alors avec colère.

Il était désespéré. Homme, il se fut, ce soir là, enivré d'alcool.

Il avait tout manqué, n'avait eu son désir, ni tenu sa promesse. Et le cœur des chiens est tendre. Celui de Tromkè pleurait.

C'était déjà presque la nuit. Il voulut cependant passer devant l'Hospice. S'asseyant devant la fenêtre il fit : « Heuw ! Heuw ! » doucement, comme en riant ; oui, comme en se riant d'une farce innocente qu'il aurait, par amitié, jouée à sa bonne vieille.

Hé ! hé ! un petit tour. Heuw ! Heuw !

Mais il se gardait bien de le laisser durer.

Elle ne venait pas. Par la fenêtre, des ténèbres s'épaississant, on voyait seulement sortir, peu à peu, une lumière qui semblait dormir tout au fond de la chambre.

Tromkè ne s'impatientait pas. Il recommençait d'appeler avec douceur. Il attendait, plein de soumission, que sa bonne maîtresse vint tirer le carreau.

Il fermait aussi les yeux, ou les détournait, l'espace de quelques secondes ; puis fixait brusquement la lueur pour voir si elle n'avait pas bougé un peu, dans l'entre-temps. Notre pauvre Tromkè se redonnait ainsi à lui-même de l'espoir, un instant.

La lumière resta immobile, impitoyable, toute la nuit ; et le rideau tiré. A la pointe du jour, Tromkè s'en retourna.

Il revint, dans l'après-midi, et le jour

suisant, puis après, et puis après. Posé sur son derrière, il aboyait si tristement à la fenêtre fermée !

Une vieille y parut un jour. Quand le rideau tressaillit, Tromkè allongea ses pattes pour bondir en avant. Hélas, ce ne fut pas celle de sa maîtresse, ce fut une voix étrangère qui dit, dans la chambre :

« Eh ! venez donc voir ! C'est le chien de Caroline qui aboie dans la rue !... Tromkè, tu ne sais donc pas que ta maîtresse est morte. Elle t'a longtemps attendu, l'autre jour. Tu n'es pas venu. Elle est morte... »

Tromkè avait fini. Peu après, il alla rejoindre son ancienne. En considération du chagrin qu'il en ressentit, pour sûr, elle lui aura pardonné sa faute.

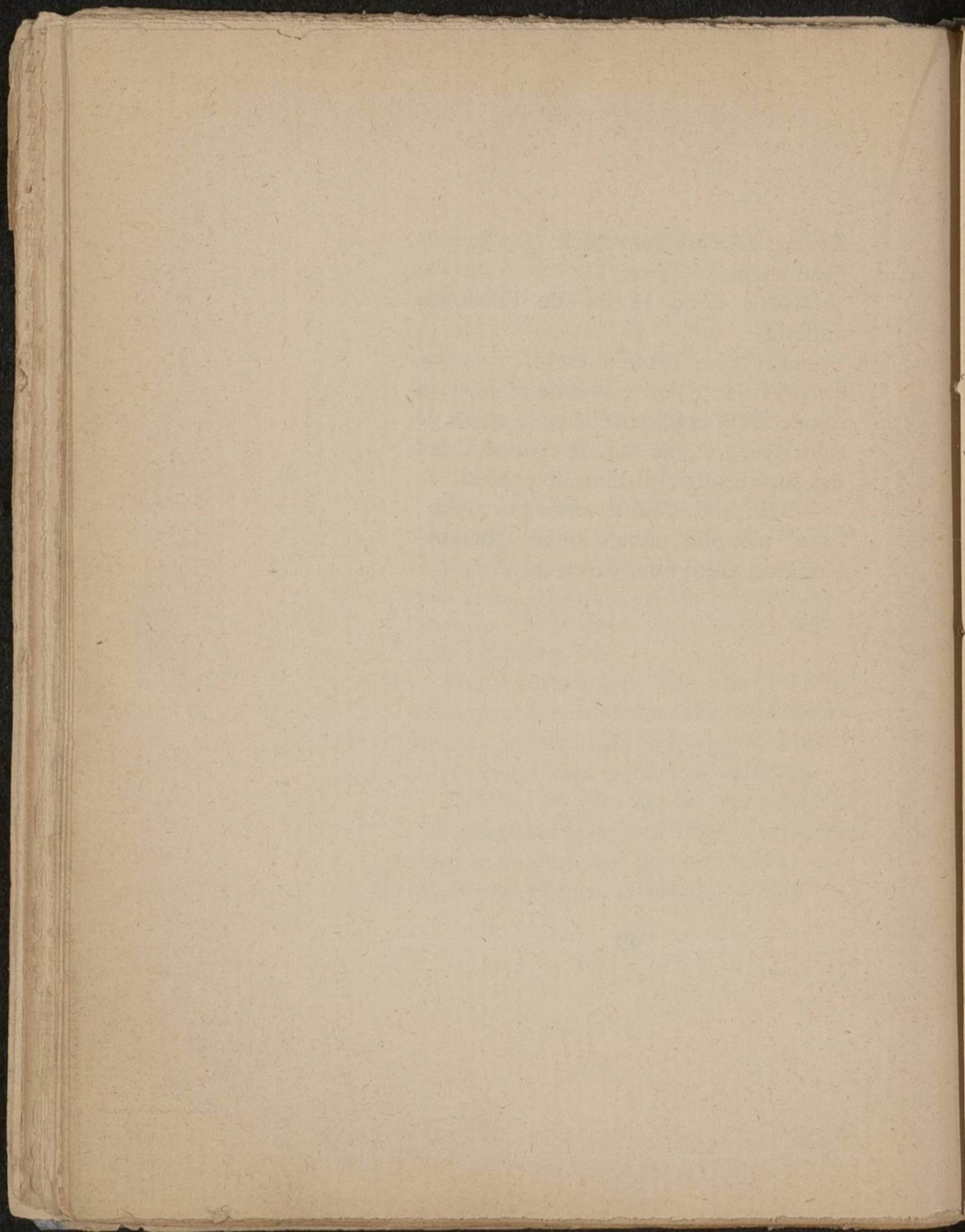
Tu sais, au paradis, les bons chiens dorment sous les sièges de leurs maîtres, dans la pose où, sur les tombeaux, aux pieds des effigies de pierre, veillent les

lévriers. Et c'est saint Roch qui a le plus beau chien.

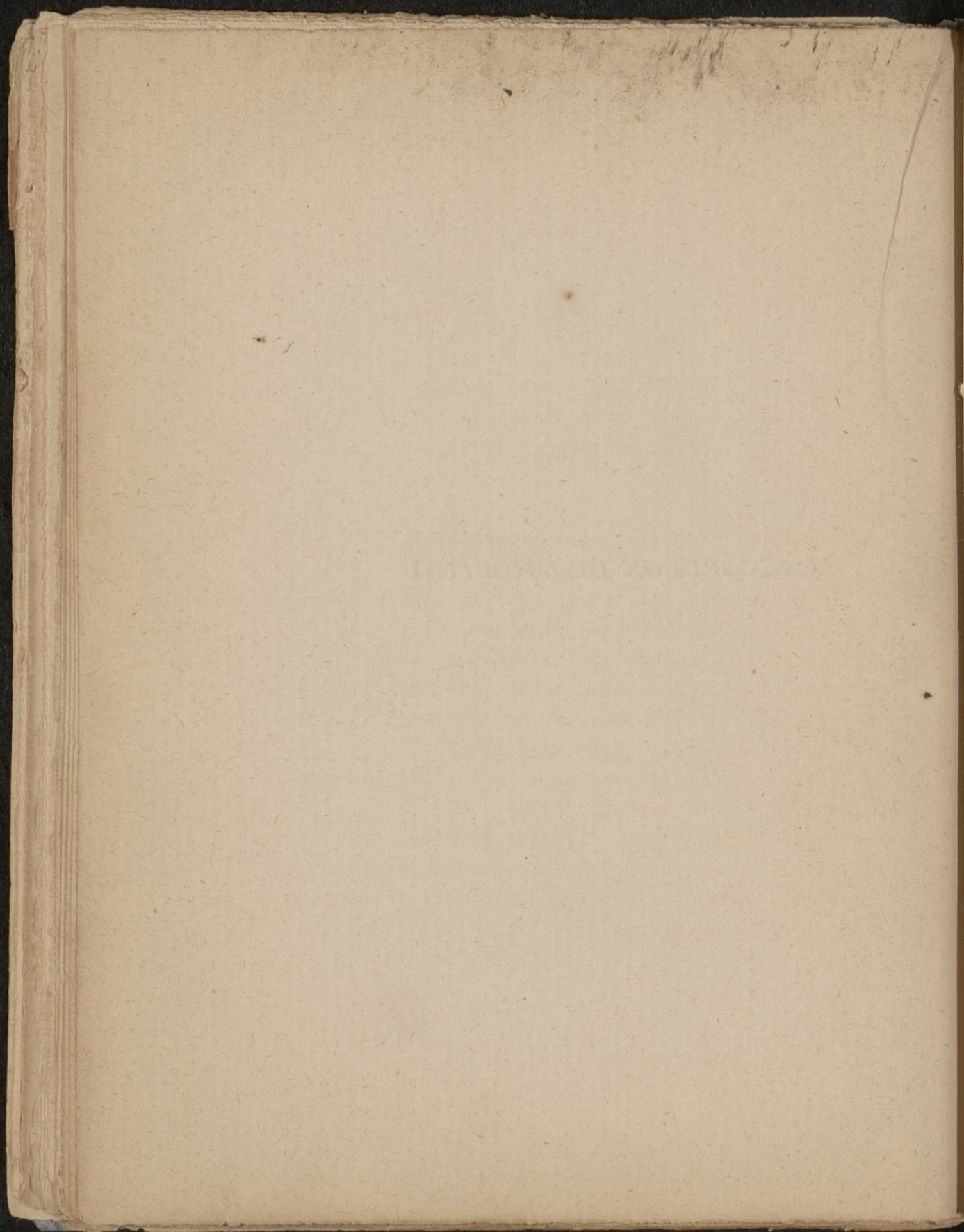
Répète donc la fin de l'histoire, amiette.

— Eh bien, Tromkè est allé au paradis près de sa petite bonne-maman, et il joue toute la journée avec le chien de saint Roch et, au lieu de crottes, il fait des sucettes de Hal dans du papier.

— Oui, oui, c'est la vérité pure ! Ah ! tiote, n'oublie jamais qu'il faut sourire à ceux qui nous caressent.



L'ACCORDÉON DE L'HOPITAL



Une douzaine de malades occupaient l'hôpital d'une ville de province, bâtiment délabré aux murs lézardés, qui paraissait rongé des maladies qu'il avait abritées et commandait la vallée où la rivière, issue de l'ouest, s'enroulait au pied d'une colline pour fuir vers l'orient, miroitante par cet après-midi d'été.

Ces pauvres gens venaient, de préférence, traîner leurs pas ennuyés sous le mur qui leur cachait l'espace plein de soleil et où courait le vent, comme se collent au couvercle de leur prison et se

serrent aux fissures, plus près du jour, les hannetons qu'en mai nourrissent les enfants.

Quelquefois, s'aidant des épaules d'un compagnon et s'appuyant aux aspérités des briques, l'un d'eux passait la tête au-dessus du faite des clôtures. Le souffle du large caressait son front ; et il disait, à ceux restés à terre, ce qu'il voyait :

« Une charrette roule sur la route. Le pont de la rivière est tourné ; un bateau vient ; le cheval de halage ne tire plus et la corde fouette l'eau qui s'éparpille. Et par là, tous les toits luisent d'un côté ; les rouges de tuiles sont plus gais, et les bleus d'ardoises plus jolis. Ils descendent en sautant jusqu'à la rivière ; je vois l'ombre d'un nuage qui galope sur eux.... Ah! elle est loin déjà. Les cheminées sont culottées de suie et toutes brunes. Comme elles sont sérieuses ! C'est par là que la maison

prend haleine dans le ciel ; à présent, elles travaillent et fument pour le repas de midi... Je voudrais bien manger les légumes de mon jardin que ma femme aurait cuits... Voilà des pigeons bleus et blancs qui approchent ; mais non, ils s'en retournent ; ils se perchent sur un pignon... »

Après, quand le spectateur sautait à terre, il conservait longtemps, aux pommettes, deux plaques rouges animées et les yeux brillants.

Et ce mur que tous, à certains jours, auraient voulu franchir, était éclaboussé de rouges blessures : les cassures fraîches des briques où les plus vaillants avaient écorché leurs doigts en tentant l'escalade.

Durant la journée, les hommes vaguaient, silencieux, dans le jardin qui n'était qu'un carré de gazon pelé. Ils allaient vêtus de pantalons hors de mesures flottant à plis lourds sur leurs

jambes maigres, et de courtes vestes sans poches. Ils ne savaient donc où mettre leurs mains, ni emporter aucun objet familier, comme le canif à manche de bois ou le petit étui à chiques.

Parmi eux, les houilleurs s'asseyaient sur leurs talons durant des heures et pensaient à leurs pinsons tchiripant dans les cages accrochées aux murs du coron. Leurs visages pâles d'anémiés étaient tatoués des bleus d'anciennes plaies de la fosse. Ils étaient secoués de toux violentes et crachaient du charbon. On reconnaissait aussi les verriers décharnés et poussifs qui semblaient avoir soufflé leurs poumons devant les fours chauffés à blanc.

Un grand malingre, qui toussait sans répit, se prétendait au mieux quand il pouvait, de la fenêtre, suivre dans la cour de service, les lavandières étendant les linges humides sur la pelouse aux pissenlits d'or. Il comptait les car-

rés des draps de lit, les taches rondes des bonnets de femme et les longs serpents des bandes à pansement. Et le front collé à la vitre, il ne perdait pas un mouvement des commères aux va-et-vient affairés et minutieux.

Les plus valides se disputaient le moindre passe-temps : c'était à qui manierait la hachette pour fendre le bois des cuisines, à qui tiendrait la boîte à outils de l'infirmier chassant un clou dans une porte.

Car, coupées seulement de la hâtive visite du médecin, ici, les journées d'été à se traîner dans le soleil étaient si lentes, qu'il y avait des hommes dont l'apathie seule empêchait la guérison, des malades d'être malades, mourants et indolents. Ils pensaient, ceux-là, à peine à eux-mêmes ; ils ne se parlaient, ne se plaignaient ni ne s'enquéraient de leurs maux l'un à l'autre, jamais.

Mais l'infirmier avait pour cette poi-

gnée de misérables perdus dans l'hôpital, une compassion inaccoutumée, comme les plus rogues surveillants relâchent leur rigueur près des collégiens abandonnés au pensionnat durant les vacances. Même, il leur apporta, un jour, l'accordéon de sa maison.

Cet accordéon était très volumineux ; développé, il emplissait vos deux bras ; et il était très lourd. Sur la plaque brune des touches, une délicate marqueterie en bois d'olivier doré dessinait des bouquets de fleurons, des guirlandes et une bordure guillochée. Les soufflets souples et puissants étaient à coins de basane verte. L'infirmier le serrait dans une boîte qui, elle-même, était déjà très belle.

Il l'avait acheté, malgré les criaileries de sa femme, à la boutique de « la Jambe de Bois », dans la rue Neuve : une agréable rue de cafés-concerts et de magasins à événements bariolés et éclatants.

tants qui semble faire toujours la noce et où les ouvriers du faubourg, à casquettes somptueuses, pantoufles brodées et foulards de couleurs tendres, traînent les lundis, heureux autant qu'à la foire, en fumant dans des pipes d'écume blanche à bout d'ambre.

Et pour écouter l'accordéon, les malades se réunissaient, après le souper, dans un coin de la cour où étaient scellées, au mur, quelques planches en guise de bancs, parmi des fioles à potions cassées et des débris de pots à onguents.

Alors, la nuit tiède était pleine de rumeurs arrivant par-dessus les clôtures : rires ardents et étouffés, des rires comme des soupirs, de couples courant s'aimer sur les talus des remparts où l'herbe est haute ; et clairs chants des rondes d'enfants ballants et jouant, dans l'ombre, des jeux si doux, que leurs pommettes brûlent en leurs visages moites et roses. Ils ne veulent plus s'en

retourner quand les mères, en les cherchant, les appellent ; pour les ramener, elles les traînent par les poignets ; et ils montent se coucher en tournant la tête encore vers les gens devisant sur les seuils.

Un vieux houilleur jouait de l'instrument. Il avait un visage blafard où le nez cassé et déjeté et la barbe de bouc presque verte rendaient plus terne encore l'expression de ses yeux d'un bleu fade, sans cesse tremblotant dans leurs orbites comme des mains qui ont trop travaillé. Il s'accroupissait, et le corps contourné, l'oreille penchée sur les touches, il tirait, des soufflets, de longues plaintes criardes et caressantes ainsi que des doléances de pleureuses villageoises. Ses sourcils restaient remontés, l'angle de ses paupières pincé, sa bouche bée. Il était semblable à un de ces tout vieux qui perdent le sens et que leurs enfants font taire par honte.

Pour les malades, c'étaient eux-mêmes qui pleuraient dans cette histoire que l'ancien rabâchait ; chacun y écoutait la mélodie de sa vie rythmée, là, ainsi qu'au clic-clac d'un berceau frappant le plancher. Cependant que leurs âmes vagissaient des mots vagues et câlins de nourrice et s'endormaient tout doucement à la façon des petits enfants que l'on plaint et caresse, les rêves heureux entr'ouvraient leurs bouches séchées par la fièvre ; pour eux s'arrêtait le temps, la barque entre les roseaux dans une anse où le courant meurt. Et ces simples rendaient grâce au musicien avec des regards de moribonds recevant le verre d'eau fraîche...

Un soir, un jeune imprudent passa ses doigts dans les tirants de l'accordéon. « Il voulait voir ! » Et il riait. Mais dans ses mains, l'instrument, tout à coup, rendit un si terrible son, un si effrayant soupir, que tous se regardèrent

et qu'il courut se cacher, décontenancé, au dernier rang des auditeurs dont la moue lui exprimait assez la désapprobation.

*
* *

Cependant, à Fontaine on arrêta enfin le Pi. Une brigade de gendarmes avait cerné le bois où il gîtait. Traqué par les taillis et les fosses abandonnées, forcé comme une bête sauvage, le brigand à bout de force était venu s'affaler sous le pont du chemin de fer. Il semblait se rendre, mais pendant qu'on le garottait, il assomma encore un homme.

On le coucha dans un tombereau ; et ainsi qu'on fait du bétail qui se refuse de sortir de l'étable pour la boucherie, on le charria à la prison de la ville. Par

les chemins où il passait, les enfants pleuraient pour que leur mère les prît dans leurs bras et leur fît voir, par-dessus les ridelles de la voiture, le braconnier ligoté et ensanglanté, accroupi comme un fauve. Tel, les gendarmes semblaient le craindre encore ; car il y a de ces vaincus terribles qu'il faut tuer : ils reviennent toujours à la charge et ils effraient le vainqueur lâche. L'attelage résonnait sur les pierres et les longs sabres battaient les éperons avec un bruit si émouvant qu'on ne pouvait s'empêcher de les suivre.

A l'entrée de Monceau, quelle émotion quand surgit la femme du Pi ! Elle s'arracha à l'étreinte de ceux qui voulaient la retenir ; elle bondit dans le chariot ; et, à même la bouche du braconnier ligoté, elle vida une pleine bouteille de genièvre. Enfin les gendarmes la jetèrent à bas ; mais le cortège l'applaudit et elle suivit en vociférant

des injures et des imprécations jusque sous le porche de la prison.

« Comme elle reste fidèle au Pi !

— C'est vrai, qu'ils s'aiment bien !

— Moi, je sais qu'elle n'a pas manqué un seul jour, depuis un an, de porter la soupe à son homme, aujourd'hui à Forchies, demain à Leernes, suivant sa cachette. Elle le trouvait toujours malgré les gardes.

— Elle rapportait, du bois, les lièvres qu'il avait tués. Même, je lui en achetai un qui pesait six livres, pour trois francs ; ce n'est que le prix du lard ! Tout compte fait, pourtant, ça revient encore cher vous savez, voisine, parce que du lièvre on s'en dégoûte vite et on ne sait tout manger.

— Quelle diablesse ! Voisine, on dit qu'elle retournait au bois, la nuit, par tous les temps, pour aimer son mari !

— Ah ! c'est bien sûr pour la punir

que les gendarmes la laissent courir, elle, tandis que le Pi est enfermé ! »

Or, dans sa lutte d'un jour entier et sa rage d'être pris, le braconnier s'était fait de si cruelles blessures, qu'il dût, de sa prison, passer bientôt à l'hôpital.

Il y entra soutenu par l'infirmier, un crapoussin aux yeux vairons étonnés et clignotants, au visage couturé par la petite vérole, qu'on gardait, si paresseux qu'il fût, parce qu'il avait, chaque année, au moins une maladie nouvelle, caractérisée aussi nettement qu'en un traité de pathologie. Dans cette chambre puante de faguenas, le Pi rappelait un arbre renversé dont le feuillage, tantôt encore frémissant dans le vent, serait aplati dans la boue du fossé ; quelque chose de vivant écrasé.

On l'étendit dans un lit où les autres malades vinrent le voir avec le sourire silencieux et inquiet qu'ils auraient eu devant quelque bête encagée. Puis, son

histoire courut d'un lit à l'autre, mais je ne sais qui la conta le premier.

La grosse tête ronde du brigand, hirsute comme l'échine d'un sanglier, creusait l'oreiller profondément. Dans cette boule de soies bretaudée, il n'y avait que son front et ses pommettes qui montrassent un peu de peau rougie d'ailleurs et rapée par les bises. Il se taisait absolument ; pour distinguer qu'il vivait, il fallait s'approcher et regarder, au fond des trous de ses orbites, pétiller ses yeux vifs qui suivaient tous vos mouvements.

Malgré l'inquiétude qui les agitait autant que des rats pris au piège, on pouvait saisir encore leurs beautés diverses. Ils avaient la sclérotique d'un blanc bleuâtre et l'iris d'un gris pigmenté de brun tabac. De sorte, qu'à la fois, ces yeux étaient gais autant que les lapins broutant le thym sauvage de la clairière, au petit matin ; et alâcres et pétillants

de vie ainsi que des chevreaux qui s'ébrouent par les taillis et dont la tache blanche de la queue bondit. Et les regards de ce brigand, voyez donc, ils ont pris tout à coup la caresse délicate du friselis des bouleaux chuchotant au tendre avril.

Pour qui aurait su y plonger, il y avait dans ces prunelles toute la vie, la joie et la rudesse sauvage de la forêt. Mais pour les trop faibles malades du voisinage, les yeux du Pi n'exprimaient qu'une agitation hostile.

Quelquefois il crachait très loin des jets de salive qui sifflaient entre ses incisives à la façon d'injures...

Au soir, dès qu'il percevait, dans la cour, l'accordéon geignant du houilleur, il s'agitait dans son lit. Était-ce d'entendre, sur cette couche d'hôpital, la musique qui l'égayait jadis aux ducasses, qui l'inquiétait, l'harmonica des parties de bouloir, l'harmonica de la bière

blanche mousseuse ? Ou, devant les fenêtres au large sur le ciel libre, cette lâche complainte pleureuse exaspérait-elle sa captivité ?

Le Pi put se lever. Il descendit dans la cour, alla vers le groupe de musiciens ; puis, sans mot dire, ni lever les yeux sur les hommes qui l'entouraient, il prit l'accordéon des mains du houilleur et s'assit sur le banc.

Il joua d'abord des notes violentes, sans suite, qui ressemblaient aux soubresauts d'une poitrine longuement étreinte, dilatée enfin, et aux cris des bêtes sortant de l'étable, au printemps, quand la neige fondue montre les vertes plaques d'herbe renaissante et que les vaches posent la tête sur la haie clair mouchetée de bourgeons, et mugissent. Puis il se mit à chanter à tue-tête ; il était sauvagement joyeux ; il montrait des hommes aux soirs d'ivresse aveugle, à l'heure où ils veulent se battre. Len-

tement il se calma ; et de la musique, en se balançant, se levèrent des choses étranges. C'étaient des soupirs d'aise de la plaine endormie qu'entendent ceux qui, la tête sur les épis fleurant déjà le blé nouveau, suivirent des yeux le Chariot de David roulant dans le ciel, le timon en haut ; les silences figeant la forêt quand point l'aube, ces extatiques silences où, dans une seconde, vont crier les convulsions du ciel en feu qui s'ouvre ; les rumeurs des arbres secoués par le vent, qui mugissent, s'arc-boutent et triomphent dans la tempête ; les tumultes des luttes sauvages, avec l'ivresse du danger où l'on s'excite aux propres bruits de son cœur. Ces choses ruisselaient de l'accordéon du coureur des bois, ainsi que d'une source difficile à boucher qui écume et bouillonne dans l'étreinte des doigts. Et les malades, à les sentir, reculaient en se bousculant ; l'âme saoulé de ce trop de vie, ils tor-

daient leurs bras électrisés et bientôt lassés, en gémissant sourdement comme lorsqu'on est malheureux.

Enfin le Pi, s'arrêtant de jouer, détacha ses doigts des lanières et jeta l'instrument. Cette nuit-là, il n'y eut que lui et le houilleur au visage blanc impassible qui dormirent. Jusqu'à l'aube, la fièvre remua les autres ; harassés de fatigue, ils soupiraient très haut.

Le braconnier, heureusement quitta l'hôpital ce jour-même.

Avec quelle avidité les malades s'élançaient, le soir venu, vers le vieux houilleur pour que sa musique lénifiât enfin leurs inquiétudes si rudement, hier, réveillées par le brutal intrus !

L'ancien, il versait de l'eau tiède sur leurs paupières et le sommeil revenait. Il dodelinait sa tête placide, les yeux bridés, la bouche ouverte ; il ne pensait ni à hier où le vent de vie avait soufflé, ni à aujourd'hui, ni à jamais. Comme

l'eau coule, même si ce n'est qu'un tout mince filet, jusqu'en le lit vaseux des rivières desséchées, il jouait sa musique, et la voix du piaulant accordéon devenait la voix essentielle de ces hommes ; et certes elle disait (peut-être sans qu'ils le sussent) :

« Ah laissez-nous, vous autres ! Passez ; laissez-nous aller où l'eau nous porte. Nos yeux sont clos ; nos pouces pliés sur nos paumes, à la manière des petits enfants qui dorment. Le courant descend doucement ; nous n'y résistons pas. Ne nous le faites pas remonter. »

Les autres, sans doute, hochaient la tête, et répétaient :

« Laissez-nous. Ne criez pas si haut près de notre maison ! »

Et l'instrument si durement traité hier geint et souffle, tousse et bégaie :

« Eux, ils nous soulèvent et nous excitent. Mais nous retombons ; notre

paix, après, elle est perdue ; et nous sommes plus malheureux... Qu'ils nous laissent.

Ainsi, s'endormirent les malades, dans les flux de la musique fade et tiède. Ils défendirent qu'aucun autre que le vieux houilleur touchât à l'accordéon. Sinon, ils bougonnaient et mâchonnaient des injures confuses, comme les hommes qu'on vient, en pleine nuit, éveiller dans leur lit, et qui se retournent alors vers le mur en cachant leurs yeux à la lumière de la lampe, leurs yeux fermés.

CONTE D'AVRIL

Écoute, fillette. Dans un pays situé du côté des bois de Landelies, à beaucoup de lieues par delà la côte roide de Montigny où la route monte ainsi que pour atteindre aux nuages, vivait au château de son père le roi, une petite princesse qui portait encore des jupes courtes et des tabliers à bavettes.

Elle n'était pas, peut-être, belle autant que le jour, mais certes, elle était charmante à l'égal d'un ciel d'avril où voguent lentement de blanches vapeurs ouatées. Et l'azur pâle semble alors

se moirer et vivre à la façon de l'eau. Mais, tu sais, ce sont nos yeux seuls qui animent ces apparences sur ce fond immaculé; comme, aux plis roses des conques, c'est le flux de notre sang que nous entendons bruire. Tant il est vrai qu'à chaque seconde, nous tirons l'univers entier de notre âme.

Bast ! Bast ! Son visage était joli plus que l'aiguail sur les brouilles que n'ont point encore secouées les chèvres gourmandes. Et gai ! Car son nez rond et menu riait tout seul. Ses yeux aux paupières tirées vers les tempes, ils pouffaient. Ses lèvres volutées, jamais, jamais on n'aurait su les tenir.

Pour aller plus vite, on l'appelait d'habitude la Princesse d'avril, ce qui est un nom tendre et frisquet.

Au matin, elle descendait l'escalier qui mène à la grand'cour, et s'asseyant sous la porte cochère, elle s'amusait à suivre du regard la vie de la route. D'une main

elle tenait le plus souvent par la manche sa poupée Fanfan, celle qui était habillée en laitière; de l'autre, quelques débris de la tarte de son déjeuner qu'elle grignotait à petites bouchées, à la façon dont on mange quand on n'a plus faim mais que cela goûte encore.

Car par-dessus tout, la Princesse d'avril aimait deux choses : rire et croquer des gâteaux. Qu'elle était heureuse la fille du roi ! Il lui suffisait de désirer une tartelette pour l'avoir à l'instant, et servie sur un luisant plateau d'étain écuré ou un volet de fines baguettes blanches tressées.

Aujourd'hui, elle la voulait au sucre fin. Hier, elle l'avait demandée recouverte de caramels épais et onctueux qui sont de beurre fondu versé chaud sur la cassonade dorée. Elle en mangeait aussi aux pruneaux séchés au four sur les claies, ou garnies de poires cuites avec des raisins de Corinthe et du vin !

Pour la fille du roi, je te dis que la ducasse revenait tous les jours.

Assise sous le porche elle avait déposé Fanfan à terre. Elle ramenait sous son peigne d'écaille une mèche de ses cheveux qui voltigeait ; après elle recommençait de manger.

Elle remarqua un garçonnet qui passait devant elle, chaque matin. Il était grossièrement vêtu et n'avait ni col ni cravate ; mais ses yeux éclataient d'une telle joie que son visage rouge plaisait à la petite princesse. Il la saluait très bas avec une mine sérieuse, elle lui souriait, et il relevait alors la tête avec une expression ravie.

Un jour, après son salut, le jeune garçon déposa, aux pieds de la fillette, une gerbe de marguerites blanches des champs et passa son chemin en courant. Princesse d'avril, de ces fleurs simples tressa, la journée durant, des couronnes et des guirlandes ; elle ne

leva ses doigts agiles que pour mordre en son gâteau et elle rentra au palais, pour le dîner, fleurie des cheveux aux souliers.

Du même été, un autre jour, le jeune paysan en touchant au porche, découvrit sous sa blouse une nichée d'oiselets à plumes vertes et jaunes qui étaient des verdiers. Ainsi qu'il avait fait des fleurs, il mit le nid à terre et s'encourut.

La mignonne princesse trépignait et sautait de joie. Elle allait de-ci de-là par la cour rattraper les bestioles qui s'étaient dispersées culbutantes. Après, elle les retenait dans son tablier et à l'aide d'une baguette taillée en pointe de flûte, elle les nourrissait à la becquée, de fromage mou. Ils buvaient en plongeant leur bec court et ourlé de jaune dans la double cerise de ses lèvres.

Le petit villageois, caché au coin de la maison voisine, suivit longtemps le

manège de l'enfant au visage en ciel de printemps.

Un jour, enfin, il osa s'arrêter devant elle.

Elle régalaît, des miettes de ses pâtisseries, les verdiers enfermés à présent dans une cage en fil d'archal somptueuse et défraîchie comme un vieux carrosse de musée, qu'elle avait trouvée dans les greniers. Elle ne manifesta aucun étonnement de le voir là.

« Tenez, fit-elle, voici le plus gourmand de la nichée. Il vole la part des autres, jusque dans leurs becs. Il prend déjà du ventre et quelque fois roule sur le dos, les jambes en l'air. Je l'appelle Djandjo, du nom du cuisinier qui est rond comme un muid.

— Moi, je m'appelle Jeannot du Calvaire parce que, devant ma maison, la route monte jusqu'à la Chapelle. Je sais encore où trouver des nids au bois. Voulez-vous y venir avec moi, nous en

rapporterons des jeunes tout emplumés déjà et près de s'envoler.

— Je ne puis franchir la porte sans ma gouvernante, miss Red Pepper, et je dois m'amuser seule, répondit la petite Princesse. Même, prenez garde que monsieur le Maréchal du palais ne vous trouve ici ; il tirerait vos oreilles. Allons jouer dans ma chambre. Je vous mènerai par les corridors détournés où personne ne nous verra. »

Ainsi, ils passèrent en courant devant les cuisines et montèrent aux appartements. A la porte du bureau du roi, la petite princesse fit signe en levant la main, pinçant la bouche et haussant les sourcils, qu'il fallait retenir son souffle. Le garçonnet longeait les murs de peur d'écraser le tapis rouge ; il tenait son bonnet à la main pour témoigner de sa politesse.

La chambre de Princesse d'avril était délicieusement claire et nette, lambrissée

très haut d'un bois brun ciré et pavée de carreaux rouges luisants. Le jour y tombait par d'étroites fenêtres élevées et garnies d'une multitude de verres de toutes les couleurs. Le lit de l'enfant était dressé sur une estrade de trois marches. Des courtines l'enveloppaient, d'un pourpre passé où volaient des oiseaux d'or entre des fleurs chimériques et pleine de grâce.

Princesse d'avril, ouvrant les bahuts plaqués de cuivre brillant, montra à Jeannot du Calvaire ses plus jolies robes: la blanche des processions et la bleue qu'elle avait eue pour la dernière kermesse. En se juchant sur un escabeau, elle ôtait ses jouets des tiroirs, et ses rubans, et les loques de ses poupées. De cachettes ménagées dans des coins secrets, elle tirait ses plus jolies babioles.

Jeannot regardait longuement ces merveilles sans bouger d'un pied, en

ouvrant la bouche et les yeux tout grands. Mais quand apparaissait quelque chose de plus beau encore, il jetait sa casquette au plafond et faisait un cumulet sur ses mains. La petite Princesse, sur son escabeau, riait, riait.

Ou bien elle s'asseyait sur une chaise si haute que ses pieds ne touchaient plus le plancher. Le petit villageois s'accroupissait sur un coussin et racontait des histoires.

Il en savait beaucoup et de toutes les sortes, parce que sa mère-grand qui allait par les villages, de porte en porte avec une hotte, vendre du fil, des aiguilles, des allumettes chimiques et de la soie tordue qu'elle servait au moyen d'une méticuleuse et avare balance, sa mère-grand en avait entendues mille et mille au cours de ses pérégrinations. Elles les avait apprises à son feu; et lui les répétait à la Princesse d'avril,

longuement, d'une voix convaincue et en s'émerveillant lui-même.

Si le conte était beau, il devait le reprendre. Elle écoutait avec les coudes sur les genoux, un doigt sur la joue ; et ses lèvres remuaient quand on arrivait aux passages émouvants.

Jeannot apportait aussi au palais les jouets agrestes des enfants du village : des osselets de mouton, ou des boulettes de glaise séchées au feu et vernies. Un matin, ce fut une chouette qu'il avait tuée dans un fournil et dont ils s'amuserent longtemps à voir les oreilles de plumes et les yeux ronds. Puis des branches de sureau qu'il creusait en clifoire, de sa jambette. Il apprit à la fille du roi à s'en servir pour lancer, par le ressort subit d'une languette de baleine, des pois secs et des lentilles. Elle y fut vite si adroite que, par la fenêtre, elle atteignait les passants et touchait les vitres de la vieille demoi-

selle acariâtre d'à côté. Celle-ci arrivait sur le pas de sa porte et cherchant d'où venaient les projectiles, elle regardait par ci, par là, d'un air inquiet et courroucé qui divertissait fort les espiègles.

Et quand ils étaient las d'histoires et de jeux, ils se caressaient et se baisaient; et le rose visage joli comme le printemps souriait au visage rouge et gai comme la chaumière dont la cheminée fume à l'orée du bois.

Cependant le roi rêvait de recevoir dans son château des hôtes importants qu'il voulait s'allier pour lancer profitablement son nouvel emprunt. Il aménageait sa maison d'après les derniers perfectionnements que renseignaient les gazettes. Cela était louable, n'est-il pas vrai ?

D'outre-mer, était donc arrivé un « ingénieur spécial pour l'installation brevetée des eaux à l'étage et des sonneries électriques. »

L'étranger, les mains derrière le dos, vaguait dans les corridors, à surveiller les hommes à l'œuvre. Il avait l'allure élégante et « conforme » d'un héros de monsieur Ohnet. Les nobles préoccupations, voilà, on ne pouvait le nier, ce qui avait, en son front, creusé ces rides qui sont les chevrons des pionniers de la pensée. Hum !... Sa redingote était admirable, du dernier goût, à longs pans flottants. Ses gants jaunes étaient des « Fownes and brothers » à six francs. Sa moustache cirée en pointe dessinait deux crochets si jolis que tous les cœurs volaient s'y attacher. Il incarnait le « high life ! »

La petite princesse le remarqua dans la cour, comme il descendait d'une bicyclette nickelée à « pneu » du plus récent modèle. Il était chaussé de cuir fauve. C'était irrésistible. Elle s'arrêta donc, mit ses mains sur la « pièce-plate » de son corsage et dit avec expression :

« Je sens que je l'aime... Si ce que je pense n'arrive pas, je mangerai de la plante aux godets rouges dont m'a parlé le petit rustre du Calvaire, et je mourrai, na !... On fait cuire les feuilles pour en tirer l'amertume. Le sang abandonne le cœur. On trépassé toute jolie, les lèvres blanches et les yeux fermés... Je mettrai ma robe de mousseline à pois bleus... »

Et vite, dès le jour même, elle voulut voir de près les sonneries électriques, et que le monsieur lui montrât les tours et les détours des fils de cuivre au long des murs et des plafonds ; qu'il fût aussi aller les drindrelins.

« Si, si ! Encore ! Sonnez, sonnez, disait-elle. Un coup voudra dire : *a* ; deux : *b* ; trois : *c* ; ainsi des autres lettres. Je vous parlerai par le timbre ; vous me répondrez. Ce sera gai. »

C'était vrai. Elle faisait des phrases d'une heure et quart auxquelles mon-

sieur l'ingénieur d'outre-mer gravement répondait. Souvent, la futée, dès le milieu du mot entamé, elle comprenait, rougissait jusqu'au front, mais le laissait continuer tout en sautant de plaisir devant l'acajou ciré de la machine.

« Voilà, disait-elle, quelque chose de bien plus chic — un mot qu'elle avait appris la veille — de bien plus chic que les naïvetés de Jeannot le paysan... Ah! si j'avais seulement une bicyclette, je serais tout-à-fait heureuse. »

Elle ruminait ces choses et ne pouvait plus supporter la présence du petit paysan.

Mais le roi surprit le manège.

« Ha ! ha ! Ingénieur d'outre-mer, tu veux en conter à ma fille, à la Princesse ! Vite, fais ton paquet. File au galop !... Et toi, viens ici. A ton âge ? Quoi ! n'as-tu pas honte ?... Et avec qui ? Un de mes ouvriers !... Fille dénaturée ! Monte à ta chambre ! Pour une semaine,

je te prive de tout dessert, » dit, à la Princesse d'avril, le roi en colère.

— Monsieur mon père, ce n'est pas moi, répondit la jeune fille, en frottant ses yeux d'ailleurs secs, du coin de son tablier. Monsieur mon père, je n'ai rien fait. Je n'ai jamais levé les regards de ma poupée Fanfan. »

Quelle vilaine pensée passa ensuite sous ce front poli comme une lame d'ivoire.

« Quoi ! se dit-elle, on chasse l'aimable ingénieur si distingué. Il va courir les routes, avec ses valises, entre des soldats. Tandis que ce rustre de Jeannot demeure ici près du palais, et affecte de pleurer s'il me voit à une fenêtre, sous prétexte que je jouais avec lui dans ma chambre, le mois passé, quand j'étais petite ; et il soupire et s'amuse à souffrir à son aise. Que je déteste sa figure poupine ; ses yeux étonnés, comme s'ils ne voyaient que des choses extraordi-

naires, m'agacent. Son souvenir seul me crispe. Que je lui en veux, que je lui en veux ! Tandis que mon ami joli l'ingénieur, je ne le verrai plus jamais... Attends, attends, insupportable paysan. Je vais te faire payer ton plaisir passé !

— Non, Monsieur mon père, continua tout haut la Princesse. Je ne levai jamais les yeux de ma poupée Fanfan, celle qui est habillée en laitière. C'est si vrai, qu'un jour où il jouait avec moi à me redire les contes de sa mère-grand qui vend du fil, Jeannot du Calvaire, le petit paysan qui habite où la route monte, voulut me donner un baiser, et je le souffletai très fort, sur les joues.

— Ah ! dit le roi, rassuré sur la vertu de sa fille. Ah ! il osa, le rustre... Qu'on l'aille chercher... La démocratie salit donc les plus saintes choses ! »

Jeannot était au coin d'une haie à crayonner du papier sur ses genoux, dans la posture où l'on représente Giotto

le gardeur de chèvres, quand Cimabué lui mit une main sur la tête et regarda les figures qu'il traçait sur des cailloux plats. Jeannot voulait se raconter, envers, le charme de son regret pour la jolie princesse qui le dédaignait et la beauté grave d'un verger qu'il venait de voir comme pour la première fois. C'était un étrange petit paysan. On l'emmena.

« C'est toi, gamin, fit le roi en tirant ses moustaches, qui osas regarder ma fille ?

— Monsieur le Roi, je ne la regardai que parce que je l'aimais. Et certes, ses yeux gris riaient tellement à mon âme que je devais l'aimer. Ah ! monsieur le Roi, quand la Princesse rit et découvre ses dents, on en voit une toute menue dans la rangée du dessus, et posée un peu de travers, juste pour, dans l'intervalle, tenir la fleur qu'elle met à sa bouche.

— Attends ! attends, impudent ! » dit le roi.

Le dimanche, on conduisit le jeune garçon sur le Préau, devant l'Eglise. Au sortir de la messe de dix heures, le Roi s'installa avec madame la Reine et la Princesse d'avril que suivait miss Red Pepper, sous un dais de drap rouge tendu dans les branches du gros tilleul.

Attaché à un poteau, Jeannot était nu jusqu'à la ceinture. Ses bras étaient ramenés au dessus de sa tête. On voyait son cou bruni, puis à partir de la nuque, la peau d'un blanc éclatant ; ses omoplates saillaient dans le dos. Il avait, dans cette posture, un air à la merci des choses qui faisait pitié.

La petite Princesse regardait la vallée découverte au large devant elle ; la rivière claire et sinieuse que longe, rejoint et fuit encore le canal rectiligne où l'eau est plus verte et tranquille pour les bateaux ; les maisonnettes qui

montent la côte l'une sur l'autre, dirait-on, en s'aidant comme de bonnes petites choses du bon Dieu le doivent faire; la chapelle blanche sous le pin en parasol; et, clos de haies où sèchent les camisoles au soleil, les jardinets avec les vieux en bras de chemises qui bêchent et binnent et sarclent, petit à petit, en rallumant leurs pipes.

Enfin, toutes les femmes, les hommes, les filles et les garçons du village étant là, le roi fit un signe et le bourreau se montra. Il portait un costume collant, mi-parti rouge et jaune, fort serré à la taille. Il avait le visage rasé, des lèvres fines comme des lèvres de blessure, l'air méticuleux et terrible. Il détacha un fouet de sa ceinture, vérifia les nœuds des lanières, fit reculer les spectateurs trop proches du patient, prit son élan et, comme s'il en avait à son ennemi mortel, plic ! sur le torse blanc, un terrible coup sifflant.

« Aïe ! »

Une ligne rouge apparut tout de suite coupant la peau du dos. Encore un coup. La lanière de cuir vole et mord.

« Hou ! Hou ! »

Ainsi douze grands coups. Misère, tout le dos est lacéré !

Sur l'estrade, le Roi se penchait vers madame la Reine, la bonne dame à bavolet violet qui roulait son chapelet. Le petite Princesse riait fort à chaque grimace de son ancien ami qu'on fouettait, et ses joues étaient roses. Miss Red Pepper comptait les coups à haute voix, en anglais.

Sur la place, les gens regardaient tristement et en silence ; mais pour ne rien perdre du supplice du petit paysan qui avait levé les yeux sur la Princesse, ils se dressaient sur la pointe des pieds. Beaucoup, involontairement, mimaient les ahanées du bourreau et les contrac-

tions du supplicié. « Han ! »—« Hou ! »

Au moyen de son canif, le bourreau détacha enfin les cordes qui tenaient le prisonnier et s'en fut. La place se vida.

Une vieille femme s'approcha de Jeannot tombé au pied du poteau et geignant. Elle lui prit les mains, le releva et l'embrassa. Et ils s'en allèrent lentement, le petit appuyé sur l'aïeule, vers la maisonnette à toit de glui de l'orée du bois.....

Écoute, fillette, comme doucement finit le conte.

En passant à la ville, Jeannot trouva, chez un marchand de papier, une image où la fantaisie de l'artiste avait représenté, dans une prairie d'un vert délicat piqueté de boutons d'or éclatants, une jeune fille aux cheveux blonds, vêtue d'une robe rose à taille très haute, comme on en voit aux dessins de Kate Greenaway, et qui, de ses mains fines, contre le tronc d'un pommier fleuri,

étrangle un petiot joufflu qui est l'Amour.
Et la jolie fille sourit étrangement à
l'enfant, tandis que ses doigts entrent
dans le cou menu comme un cou d'oi-
seau.

Jeannot du Calvaire colla l'image
dans la ruelle de son lit. Il ne pensait
jamais à la traîtresse et délicate Prin-
cesse d'avril qu'avec délice. Fillette, je
t'ai déjà dit que c'était un drôle de petit
bonhomme.

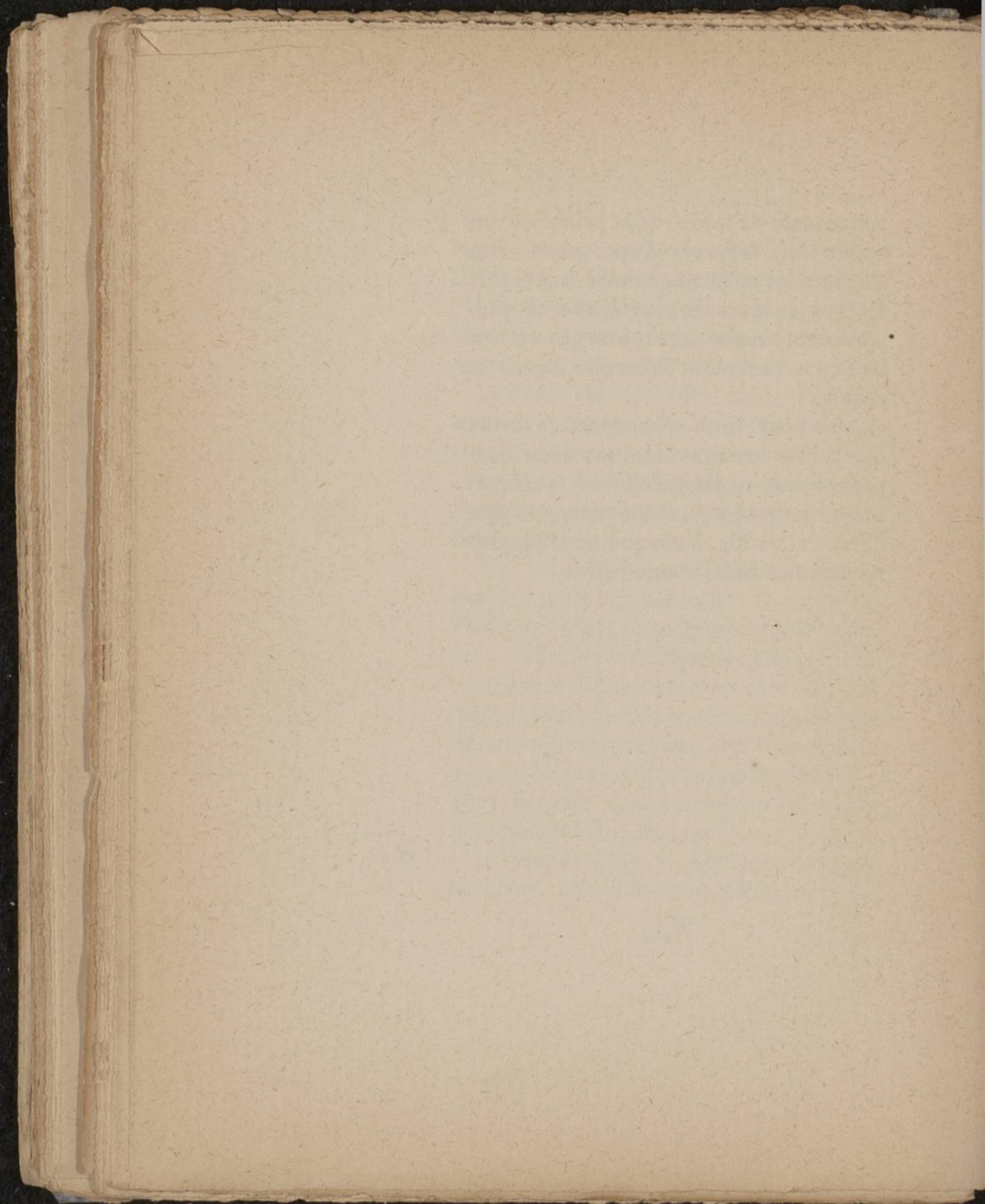
Or, cependant, madame la reine a
appris, je ne sais comment, le menu de
l'histoire. C'est une femme simple ; elle
a vu clair dans la chose et elle pleure.

« Quoi ? Frisquette et encore tout au
blond soleil de son aurore, ma fille a
donc livré son premier ami ? Seigneur
Jésus, si elle restait méchante ! pense-t-
elle. Si elle devenait rèche et sure
comme miss Red Pepper ?... »

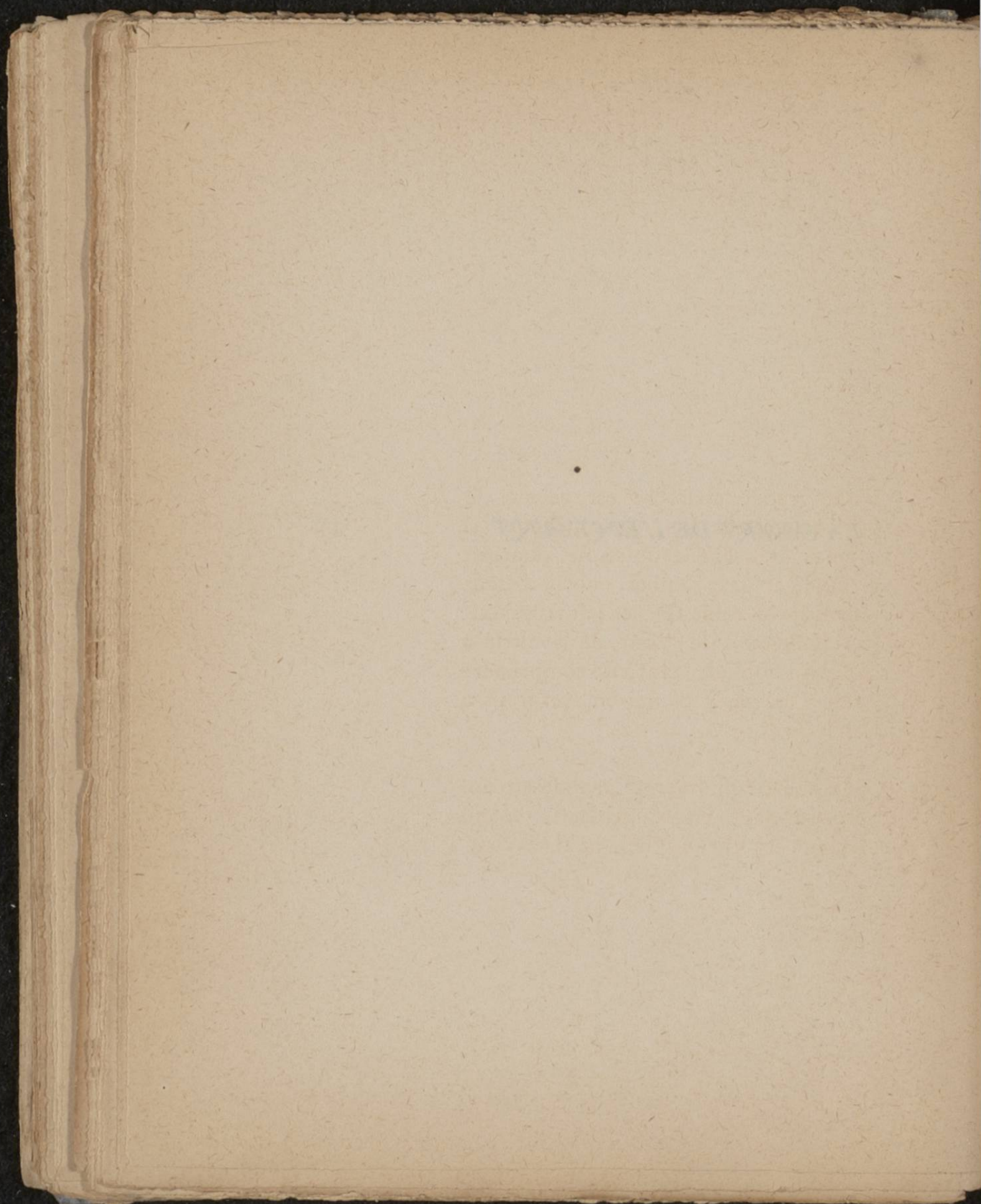
La bonne reine y réfléchit souvent
en filant. Elle craint, en son cœur, les

vengeances de la vie sur la princesse qui trahit déjà l'amour. Aussi, est-ce d'un zèle inquiet qu'elle la caresse à présent. Et tous les jours de cet été, elle lui prépara, de ses mains, une tourte aux cerises de Schaerbeek dont Princesse d'avril se régala.

Ah ! pour moi cependant, je crois que la fille du roi a toujours raison. Une preuve en serait qu'elle est parfaitement heureuse quand elle mange la pâte dorée et soufflée, à chaque bouchée, les noyaux des fruits rouges. Pft !



LA MORT DE L'ENFANT



La grande chambre est garnie de deux rangées de lits, des couchettes si courtes qu'il semble qu'on ne pourrait y allonger les jambes, ni là-dedans redresser les reins. Car les pauvres n'ont pas seulement le loisir de souffrir à l'aise. A l'hôpital, il faut vite comprendre qu'on n'est pas à sa maison ; et il n'y a rien à dire.

Le poêle monumental gronde au milieu de la salle en rougeoyant. Quand un coup de vent souffle là-haut, le char-

bon fait entendre un bruit de grésillement.

Pour sûr, il y a ici plus d'une malade qui pense au petit foyer de sa chambre en ville et combien il lui serait doux, presque bon, de souffrir là son mal. Elle irait maintenant soulever un coin de rideau de la fenêtre et saluer le gros nuage à franges qui passe au ciel. Elle reviendrait à sa chaise, les mains sur les yeux, continuer son rêve à la photographie qui pâlit en son cadre sur la cheminée...

Cette après-midi est si grise que les fenêtres semblent bouchées de coton. Appuyées au garde-flammes, les malades se taisent depuis quelques minutes déjà, en tenant leurs regards fixés au plancher.

Tout à coup une voix s'élève aiguë et tremblante, si ténue qu'elle semble osciller comme un orvet sur une pierre plate.

« C'est toujours la même chose qui arrive. Je dois encore une fois vous redemander de parler. Vous voyez bien!.. Oh oui ! oh oui !... Vous dites oui, en faisant aller la tête, en faisant toutes bêtement aller la tête. Et puis voilà tout de suite votre menton qui retombe dans vos mains, voilà vos yeux de poisson qui recommencent à rêver. Qu'il fait triste, ici, qu'il fait triste! Mais je veux que vous me racontiez toutes tout ce que vous savez. »

Une fillette a ainsi parlé. Elle est très délicate au fond d'un informe fauteuil bâti d'ais mal dégrossis et muni de crochets et de charnières qui lui donnent l'air rébarbatif et compliqué d'un instrument de question. On ne distingue presque pas son visage sous la couverture à plis épais qui couvre ses épaules et lui fait, au-dessus de la nuque, à la façon de l'étoffe raide des chasubles, une niche pour la tête.

Douce petite tête pâle et impatiente !
Dans ces traits qu'agite la fièvre, appa-
raît autant de mort que de vie et l'on ne
sait ce qui en émeut le plus ou la vie ou
la mort. « Ah ! » dit-on, quand sa voix
s'élève, « elle va passer. » Car la flamme
du cierge qui file, monte et danse, n'est
tout à coup si brillante que pour s'étein-
dre.

Sous son bonnet, se montrent en dés-
ordre quelques mèches de cheveux
décolorés. Sa bouche est grande, aux
lèvres épaisses retroussées et recouvertes
de la poussière bleuâtre des pellicules
de la fièvre. Elle y frotte souvent sa
langue sèche et découvre ses dents jaunes
et mal plantées.

Mais c'est au fond des orbites sombres
comme des trous, que combattent le
plus douloureusement l'angoisse de la
mort et l'élan de la vie. Il y a là deux
yeux violets qu'excite une pointe ter-
rible. Non, on ne saurait les suivre. Les

voilà touffes fleuries brillant sur un mur ruiné; les voici qui laissent s'écouler, en ondoyant, les regards d'une princesse emprisonnée qui s'est longtemps débattue aux mains de la marâtre. Ils s'émeuvent de tous les instants, s'élargissent, se resserrent comme des fleurs qui suivent le soleil. Leur chatouement inquiet reflète la veilleuse de ce cœur puéril. Et j'y entends aussi une musique de cloches s'éveillant un matin de Rogations d'avril; mais non, c'est un doux soupir de clarinettes plaintives qui y chante à présent...

Lèvres livides, nez pincé, yeux sans repos, petite fille à l'hôpital, dans le désordre de ta défroque banale, tu me fis souvent penser aux pervenches dont le bleu roucoule sous le vert lustré des feuilles épaisses, aux revers de certain chemin creux plein d'ombre et défoncé par les eaux printanières. Je n'y rencon-

trais personne ; personne ne courait si loin cueillir des pervenches !

Cette enfant s'appelait Lise. Elle venait d'une sale ruelle d'un quartier pauvre. Au ciel de sa maison, on ne voyait que des loques trouées et des nippes ravaudées appendues à sécher par des ficelles clouées aux gouttières.

Ses quinze ans, allez, n'avaient rien volé à la grâce des champs ni des bois ! Entre les pavés gras, disjoints par les eaux des ménages, elle avait poussé. A certaines heures, dans ces fonds d'impasse, les soupirs des orgues de Barbarie se pathétisent jusqu'à la volupté ; de même, à présent, par les yeux de cette fillette souffrante, sortait, saigneuse et convulsée, la beauté douloureuse de la vie vaincue, maltraitée, violée.

« Dites, Thérèse, » continue l'enfant, « il vous battait, après ?... Quoi ? »

L'interpellée s'approche du fauteuil pour continuer son récit. Son mouchoir

de cotonnade usé est soigneusement épinglé sur sa poitrine ; les bandeaux de ses cheveux sont lissés et luisants ; un menton vigoureusement courbé donne un air très fier à cette physionomie simple. La femme fixe l'enfant avec une inexprimable douceur, triste et tendre à la fois. Le son de sa voix qui traîne en écornant les mots français, fait l'effet d'un baiser dans un sanglot.

« Quand il m'avait battue, » dit-elle lentement, laissant choir les syllabes comme les grains d'un rosaire, « battue jusqu'à perdre la force, il tombait sur le carreau comme une gerbe. Je le relevais alors dans mes bras et je le portais dans son lit. »

« Ho ! ho ! la sotte ! Ho ! la sotte ! » interrompt la petite Lise. « C'est pour cela qu'il ne manquait pas de recommencer ses algarades ; c'est parce que vous vous y preniez si stupidement ! Moi, moi, tenez, je vous l'aurais tiré

par les pieds sur le palier, par les pieds, en faisant sonner sa tête au rebord du seuil ; et je l'aurais poussé dans l'escalier ! »

Le visage de l'enfant qui dit ces paroles est contracté en une moue de colère, et sa voix tremble. Elle a nettement prononcé chaque mot ; elle sait bien ce qu'elle dit... Mais elle se met à tousser longuement. La femme au visage grave lui tient les mains et les épaules ; puis, quand la crise est tombée, elle tapote les coussins du fauteuil et les arrange sous le corps de la fillette.

Des taches rosées apparaissent aux pommettes de Lise. Laissant sa bonne interlocutrice, elle tourne brusquement la tête vers une grosse femme assise, silencieuse et ruminante, les mains jointes sur le ventre ; et elle lui parle avec la volubilité d'une source qu'on

veut boucher et qui résiste, bouillonne et s'écoule :

« Et vous, vous croyez qu'ils viendront de nouveau vous voir ensemble ? Hein ? C'était-il drôle, jeudi passé ! J'ai bien vu qu'elle vous a offert des oranges. Et votre mari ne vous parlait pas. Comment pouvez-vous les regarder encore ?..

— Oui, ils me font du mal, répond la grosse femme au visage bouffi, mais ils pourraient m'en faire beaucoup plus. Et s'ils m'oubliaient ?... Et s'ils me laissaient seule ici ?... A cause de cela, j'ai pris leurs oranges, c'est à cause de cela.

— Pourquoi les avez-vous mangées ?

— Petite Lise, j'en ai donné deux à Finette.

— Deux !... Moi je serais plus fière. Je ferais rouler leurs oranges sur le plancher, à leurs yeux, pour qu'ils courent les ramasser ensemble, devant tout le monde, les trompeurs !

— Petite Lise, j'ai quelquefois de ces idées. Mais mon humeur change quand je les vois... Dites... Dites... peut-être il voudra revenir avec moi quand je serai guérie... Ah !... »

Elles se taisent. La grosse femme se renfonce dans sa songerie comme un estoc d'arbre qu'on a soulevé un instant de la mare, noir et couvert de sangsues et de coquillages, rentre dans l'eau ; et son visage reprend son air stupide de malheur.

Ainsi les commères de l'entourage, dont beaucoup, chez elles, avaient châtié de moindres caprices de leurs enfants, se prêtaient ici à toutes les fantaisies de petite Lise. Avec douceur elles calmaient ses impatiences ; et tout au long répondaient à ses curiosités. Et cela sans sourire à la dérobée ; sans se signaler, en clignant de l'œil, la malice des propos de cette enfant ; elles ne lui parlaient pas pour la pousser à des reparties ; ce qu'en

faisaient ces femmes, ce n'était que pour lui plaire. Elles voyaient la mort appuyée au dossier de son fauteuil ; et elles obéissaient comme elles eussent étalé un tapis sous ces pieds déjà cloués.

Une infirmière survint.

« Vous savez, à la fin, vous faites trop de bruit. On vous entend jaboter, du bout du corridor. Alors, quand le surveillant passe, qui reçoit la bourrade ? Dites ? C'est moi. Et j'en ai assez. Il faut vous taire. »

La rougeaude dont les yeux disparaissaient sous les pelotons de graisse des orbites, s'était montée elle-même au son de sa voix piaulante. Bardée dans des châles de laine superposés, en s'éloignant, elle agitait ses bras et poussait des : « Heu ! » des : « A la fin » et ces interjections par lesquelles ces grosses âmes se requoient.

Mais petite Lise s'était d'un coup

renversée dans son fauteuil. Ses yeux étincelèrent, ses membres se raidirent. Tournant la tête vers la porte ouverte au fond de la chambre, elle cria d'une voix perçante :

« Finette ! Finette ! Finette ! »

En un instant les malades l'entourèrent. L'infirmière parmi elles, près de pleurer, la caressait :

« Lisa, » répétait la grosse fille, « Lisa, ce n'est pas pour vous que j'ai dit cela, je n'ai pas du tout voulu vous faire taire, petite Lise... C'était seulement... heu ! heu !... pour parler, oui, pour parler, chère petite Lisa... Lisatje... »

« Finette ! » cria encore plus haut l'enfant, qui ne voulait pas écouter.

Les larmes giclaient de ses paupières. Elle frappait les bras du fauteuil de ses poings crispés, sa tête était secouée par les sanglots et pourtant ses yeux ne quittaient pas la porte.

La silhouette bizarre y apparut tout

à coup d'une petite femme qui courait avec un si fort déhanchement, qu'à chaque pas ses jupes volaient d'un côté à l'autre en un tourbillon de chiffons ; son pied clochant frappait le plancher bruyamment, et elle agitait les bras autant que si elle en eut ramé l'air et voulu s'en aider dans sa course. Elle disait en haussant la voix à mesure qu'elle s'approchait du fauteuil :

« Jésus ! Elle m'appelle !... Je n'étais pas là !... Elle m'appelle !... Lise... Oui Lise, j'arrive ! Oui, petite Lise ! Klip ! Klop !

— Finette ! Finette ! Elles me font toutes du mal. Elles le font exprès. Elles me battent, Finette !... »

Lise se laissa aller dans les bras de la nouvelle venue. Celle-ci, en faisant entendre le murmure avec lequel, au petiot qui geint, compatit la nourrice, appuyait son visage sur celui de l'enfant, et elle la caressait des deux mains et

aussi de regards si anxieux, avec un si vif désir d'aller au devant de ses plaintes, qu'elle mimait, à son tour, toutes les expressions de celle qui se lamentait.

« A présent, c'est fini, petite Lise... Non, non, ne dis pas cela ; nous t'aimons toutes. On ne te veut pas du mal et tu es la petite chérie, Lise... »

Finette, en parlant, caressait son amie avec ses bras tout entiers ; à la manière d'une mère-poule sur un poussin peureux, elle se blottissait sur l'inquiète enfant ; et, sur ce corps frêle, enroulait son âme comme un paquet d'ouate.

« Je ne te quitterai plus, » continuait-elle. « Je te le dis. C'était que je montrais, aux fillettes du grand corridor, comment on joue à la maman malade ; mais je n'irai plus. Je reste près de petite Lise, toujours. »

Et la colère de Lise, en menus san-

glots, s'est résolue tout à coup. Elle sourit déjà à l'entourage. Une gouttelle de pleur breloque à la pointe de son nez qui a rosi ; puis son amie lui essuye le visage mâchuré, d'un coin de tablier ; enfin elle pousse un gros soupir de soulagement ; et c'est tout à fait fini, pour sûr.

*
* *

La boiteuse est une de ces enfants malingres qu'on voit seules, assises au seuil des impasses ; qui ne jouent pas avec les troupes, au trottoir des rues voisines ; qui ne rient, ni ne pleurent. Ces petites filles ont des yeux sérieux et clairs qui voient tout. Elles entendent les conversations des ménagères, et ce qui se dit, après le repas, quand la marmaille s'est sauvée. Elles ruminent ces propos, en quelque coin, sur un palier,

souvent là où s'ouvre un atelier de couture plein de jeunes filles à toupet frisé et au cou garni de ruban rouge. Elles écoutent les romances qu'une ou l'autre y chante en grasseyant.

Et Finette, à dix-sept ans, était assez semblable à une petite sainte Vierge moisie dans une armoire.

Elle vint à l'hôpital portée sur les épaules de son père. Sa mère la suivait avec des pommes dans son tablier. On l'installa. Elle était ici depuis des mois.

Le chirurgien, quelque jour de disette pathologique, l'opérait. C'est-à-dire qu'avec des cuillers argentées, il creusait et raclait ses hanches, puis garnissait ses membres d'appareils nouveaux et, ceux-ci, tout à fait perfectionnés. « Voyez cet écrou... Ici, c'est une charnière... » Levée, l'enfant clochait sur des béquilles jusqu'à ce que le médecin, ayant secoué la tête en l'examinant,

recommençât tout. Aujourd'hui, à la seule vue des capotes grises des chefs, l'enfant se mettait à trembler et pensait aux tables de zinc luisantes et tièdes et aux bacs de verre pleins des éclairs des couteaux.

Aux heures permises, venait la visiter une femme au teint cireux et au long nez rouge, accompagnée d'une troupe de gamins de plus en plus petits qui portaient, dès le seuil, leurs sabots dans leurs mains, embrassaient « sœur Finette » et restaient silencieux après, en lui souriant, jusqu'à ce que l'infirmière, dans le corridor, annonçât l'heure du départ du claquement de ses paumes.

Et Finette recevait toute seule les gâteries du Service, les friandises des visiteurs, le pigeon rôti, le vin de la pharmacie, quand Lise arriva.

Durant quelques jours, la boîteuse rôda autour de la couchette d'où l'enfant,

sur la chambrée, roulait ses yeux inquiets. Enfin, elle l'embrassa doucement ; et elle ne la quitta plus.

Assise près de la table de nuit, avec une main sur la couverture de laine comme une mère au berceau de son nouveau-né, elle ne voulut plus accepter la plus futile babiole, que pour petite Lise. Quand une malade, par une heure d'accalmie, lui souriait de loin, Finette saisissait la tête de l'enfant entre ses mains et tendrement la tournait pour qu'elle eût sa part des propos d'amitié aussi.

Des jours qu'elle avait plus souffert, Lise passait ses bras au cou de son amie, et se laissait aller au fond de ce cœur maternel tiède et moelleux autant qu'un nid ; alors, pour quelques heures, la fleurette un peu fanée de ses lèvres blêmes s'entr'ouvrait innocente et souriait. Mais aujourd'hui, Lise tenait Finette et la caressait pour la griffer.

Car un gros chagrin vague l'étouffait, à la façon de l'hiver bouchant les fenêtres. La maladie l'attachait plus rudement au fauteuil carré; elle y était comme un lévrier impatient et qui mord sa chaîne en sautant sur le toit de sa niche. Bonne Finette, tout de même, la venait flatter; à petite Lise, elle donnait sa main à mordre. L'enfant s'y ruait avec les soubresauts de colère et les pleurs aussi de quelqu'un qui ne peut plus vivre et veut vite assouvir son impatience d'aimer et de faire souffrir.

« Finette, » dit-elle, « si tu chantes, à présent, la chanson de la *Petite boiteuse et l'Enfant charmant*, je serai fort contente et je rirai... »

— « Oh ! oh ! » s'écrient les femmes d'un ton plaintif. Et quelques-unes vont lui parler à l'oreille :

« Petite Lise, ne demande plus cela. Pourquoi faire de nouveau de la peine à ton amie ? Nous te chanterons une

autre chanson, si tu veux, bien plus belle... *La Sentinelle, l'Oiseau qui vient de France*, veux-tu ?

— Je vous dis, s'écrie l'enfant en se dégageant de leurs mains, je vous dis que je veux la *Petite boiteuse et l'Enfant charmant*. Et c'est Finette qui doit la chanter. Non, pas vous. Vous ne la savez pas un quart assez bien. Voilà ! »

— Oh ! continuent les malades à son oreille, en l'implorant d'une voix douce, ne fais plus de mal à ton amie qui te cache son chagrin, par bonté, encore. Ne lui demande plus cette chanson, à elle, l'infirmes.

— Finette ! Finette ! crie Lise du même ton aigu dont elle implorait tantôt secours et quoique son amie appuyée au garde-feu d'où elle suit le débat, ne soit pas éloignée d'elle de trois pas.

— Lise, dit celle-ci, pour sûr, je chan-

terai l'*Enfant charmant*. Et avec les gestes, oui. Je la chanterai et tout entière. Je suis bien contente que cela te plaît. »

La petite boiteuse dit vrai car le sourire n'a pas quitté ses lèvres. Et si vous vouliez attribuer le rose qui couvre ses joues à la honte de l'imperfection dont Lise s'amuse, ses regards vous démentiraient par leur nouvel éclat ; à moins qu'en les yeux clairs de cette enfant, ce ne soit un rayon naissant de la force qui anime les mères et les fait se lever et mourir pour ceux à qui elles ont déjà donné la vie.

« Vous voyez bien, vous autres, que Finette veut chanter, » s'écrie Lise aux commères. « Allez-vous-en ! Pour Dieu, Allez-vous-en ! Vous ne pensez qu'à me chagriner, méchantes femmes ! »

— Oui, oui, je veux chanter pour petite Lise. »

Les malades, sans plus répliquer,

reculent leurs chaises qui crissent sur le plancher. Tous les jours, il arrive ainsi qu'en s'avancant pleines de ménagements et de précautions pour accorder ces enfants, elles les trouvent qui s'embrassent.

C'est comme si ces fillettes, par de menus chemins invisibles sous les branches, arrivaient, la main dans la main, sur le plateau de la roche, bien au delà de la barrière où les femmes les attendent pour les aider ; et les enfants leur crient, en leur jetant des petits cailloux : Venez donc !

Finette, tenant levé le pied de sa jambe écourtée, et les bras le long du corps comme une chanteuse qui va saluer, est avec Lise au centre du cercle des curieuses. Elle renifle bruyamment encore un coup et secoue la tête avec décision pour faire tomber les dernières brouées des émotions de tantôt. Elle ouvre la bouche ; déjà dans ses cils

humides, brille la joie de la chanson. Mais elle court embrasser Lise, vite encore une fois.

Enfin, pinçant sa robe des deux côtés entre ses doigts et la relevant jusqu'à la cheville, elle se met à chanter.

C'est une toute petite voix fine comme le premier filet de fumée bleue qui se délie au-dessus de la cheminée au matin ; et c'est la ronde de l'enfant charmant.

Il faudrait venir chez nous, un dimanche d'été. Nous irions entendre, au Préau, les filles qui chantent en se tenant par la main contre le mur tapissé de vignes vierges rejaillies des jardins par-dessus le faîte.

Au bout de la place, une rangée de vieux ormes murmure avec gravité et bonhomie et un chemin de cailloux blancs mène au château tout rose dans la lumière. Sur les côtés, les portes des maisonnettes sont ouvertes et la verdure

des cours y brille, au fond des corridors. Un chien dort, étalé sur la pierre bleue. Une femme, assise sur une chaise basse, tire doucement son aiguillée de laine ; et un homme, qui a dormi après dîner, se montre en manches de chemise à une fenêtre et étend ses bras en bâillant. Dans le ciel chatoyant, file en piaillant une bande rapide d'hirondelles. Et la voix des fillettes, c'est le sourire du beau dimanche d'été qui passe languoureux au soleil, avec des rubans rouges à la taille.

Nous irions nous asseoir dans l'ombre de l'église de pierres pour le voir, si vous veniez chez nous. C'est Finette en chantant qui m'y a justement fait penser.

*Où allez-vous, petite boiteuse,
Mire l'enfant, mire l'enfant,
Où allez-vous, petite boiteuse,
Mire l'enfant charmant ?*

Ses yeux, à leurs reflets, font pétiller

de plaisir les yeux de Lise En se déhan-
chant, elle marque allègrement la ca-
dence sur le plancher, et parce que Lise
rit, elle semble rebondir de joie.

La ronde, dit sa voix, si je comprends
bien, se balance un peu sur le Préau
ainsi que l'essaim hésitant des abeilles
enuies des cattoirs. Mais tout à coup,
elle se déroule comme la bande des
vagabondes bestioles reprenant leur
route.

*Où allez-vous, petite boiteuse ,
Mire l'enfant, mire l'enfant ?
— Je vais cueillir la violette....*

La violette, da ! Les nouveaux pom-
miers tout bossus, tout tordus, les si
vieux pommiers du verger sont en
fleurs, tout blancs de fleurs déjà. Venez ;
nous serons vite au bois. Nous pren-
drons la sente qui monte. — Cueillir la
violette ? N'avez-vous pas peur du fils
du roi, qui change si souvent d'amour
et se promène, dit-on, par là ? — Eh !

un peu, oui ; mais c'est seulement pour rire. Ah ! Ah ! Je lui ferai la révérence ! »

La chanson badine et sautillante, la coquette, pour faire se retourner le fils du roi. Et Finette de compagnie, un peu en arrière par sa mauvaise jambe, va-t-elle au bois cueillir la violette.

« Encore ! Encore, Finette ! » crie Lise. »

La chanteuse est toute rose. Les commères ne pensent plus, certes, qu'elle puisse être triste de chanter. Peu à peu, elles-mêmes rythment la musique en frappant du pied : « Mire l'enfant, mire l'enfant ! » Et une vieille restée au lit, a saisi le bâton à crossette qui pendait à son chevet ; elle en toque le plancher en suivant la cadence, et agite son mouchoir dans sa main.

« Mais si c'est le loup que vous trouvez au bois ? Dites, si jamais c'est le loup ? »

— Heu ! elle s'escampera avec l'enfant charmant...Voilà une grimace, oh ! quelle grimace pour le loup... »

Petite Lise, à présent, essuye la sueur qui perle aux cheveux de son amie, comme, au moment passé, celle-ci lui sécha ses larmes. Lise sent qu'on l'aime ; son cœur, si inquiet tantôt et transi, est réchauffé.

Le soir tombe et s'infiltré insidieusement dans le silence. En tendant l'oreille pourtant, la bonne oreille, on entendrait chanter encore, ainsi que le murmure du rouet qui ne cesse pas tout d'un coup, les âmes de ces bonnes gens qui se tassent et s'affaissent.

L'enfant du fauteuil se met à tousser. On la porte au lit; chacune des assistantes y vient border la couverture.

« Et ci ? Et çà ? » lui demandent-elles.
« Ne te faut-il pas... ? Ne veux-tu.. ? »

Leurs mains s'avancent tendres et graves sur la couchette. Elles semblent

y caresser les chères têtes crespelées,
laissées au logis...

A la fenêtre du balcon qui s'ouvre
sur la ville, la nuit montre son visage
gris. Une pâle étoile verte brille en
hésitant dans ses yeux. Sur un coin de
l'horizon; paraît la traîne de cuivre
rouge du soleil parti.

Les angles de la chambre se bourrent
de noir. Les malades assises au chevet
de leur lit posent leurs mains sur leurs
genoux ; et leurs têtes se penchent en
avant.

Dans les retraits de l'ombre, avant la
clarté des lampes indiscrètes, les pauvres
femmes, encore une fois, ressassent
leurs cœurs. Et c'est du malheur ; et
puis du malheur ; elles y trouvent tou-
jours la même chose, avec des larmes
un peu plus, chaque soir.

*
* *

Vers le matin, Lise a un peu som-

meillé ; elle est éveillée à présent, et gémit. Son col grêle semble incapable de soutenir sa tête qui roule sur l'oreiller d'un côté à l'autre, dans une agitation qu'expriment douloureusement ses yeux angoissés et implorants. Ses lèvres exsangues et atones sont entr'ouvertes ; la sueur perle à son front aussi vite que Finette peut l'éteindre.

Dans la salle, aucune des malades ne dit à une autre un mot ; mais toutes savent la chose, toutes ont deviné que ce soir, petite Lise serait morte. Elles n'osent pleurer et leur cœur est gonflé de tristesse.

Elles traînent silencieusement leurs savates sur le plancher ciré. L'une s'arrête tout à coup de marcher pour une chaise qu'elle a fait crisser ; l'autre la bouche tordue, le visage contracté par la douleur, se serre la taille des

bras, mord dans ses lèvres, et défaille sans pousser un soupir. Qui oserait se plaindre quand l'enfant meurt ?

Dès le matin, la sœur de charité, aux tringles du ciel de lit attacha des rideaux blancs. Elle a fait ainsi, à Lise, la petite maison pour mourir; et à l'entour, les vieux paravents de papier gris à ramages sont dressés. Et des bribes de phrases viennent de ce réduit sur la voix traînante et douce dont on parle aux malades.

A certains qui se sentent mourir, tout donne espoir de vie : un brin d'herbe, la clarté d'un store relevé. Petite Lise a tendu la main vers le jour qui vient du balcon. La sœur a compris le geste et replié un volet du paravent ; et la belle fenêtre étincelante a bondi vers l'enfant, comme le baiser du ciel infini.

Dehors, il tombe une neige lente de gros flocons dansants. Il y en a qui s'approchent des vitres comme des

oiseaux, et y regardent avant de tomber...

Chère petite fille à la mort, j'ai dans mes mains les osselets mobiles de tes poignets décharnés. Je pense qu'il fait, aujourd'hui, un temps de féerie pour les petits enfants ; et là-bas, au pays, j'en revois un qui eût été ton ami.

Il est arrêté dans l'embrasure du porche ouvert de la grange où des hommes battent le blé sur l'aire dallée. Les fléaux laborieux et énergiques bondissent et sonnent en cadence. Une poule gourmande picore en cachette dans un coin, et son bec dur frappe la pierre sans relâche.

Le petit garçon rit au mur rouge de briques, à la grange mafflée de paille blonde jusqu'au toit, aux rais de jour coulant entre les tuiles mal jointes, à la poussière qui danse dans la lumière ; et il rit aussi aux hommes qui tra-

vailent : « Ho ! ho ! » et il passe son chemin.

La belle neige, de tous les côtés jusqu'à l'horizon ouaté, danse moelleuse et blanche ; sa pureté chante dans le silence infini ; et l'enfant est tout rose sous les flocons légers. Il est heureux et ses yeux brillent, comme s'il ne devait jamais mourir... Il va couper au bois, près de la mare gelée, des rameaux de houx à fruits rouges.

Petite Lise à la mort, la neige tombe aujourd'hui, belle comme elle tombait alors. Je te donne le souvenir de l'enfant rose et du houx vert.

Finette est ici depuis son réveil. Assise près du lit, elle murmure sans avoir conscience et d'une voix monotone, des mots comme en disent les nourrices : lala... lala... lala...

L'enfant reste silencieuse, mais elle entend son amie : et ces deux oiselets d'âme se réchauffent côte à côte, sans

doute, sur quelque branche où n'arrivent nos paroles, ni nos gestes.

La religieuse aux paupières violacées, sur la planchette du chevet, allume deux cierges ; elle s'agenouille et à mi-voix récite une prière. La prière est longue ; la voix terriblement douce rend le bruit d'une âme blanche et mate et vaincue d'avance.

Finette terrorisée serre la mourante, car elle croit entendre un arrêt. Elle sent qu'elle ne peut rien répondre à celle qui parle, à celle qui sait bien que tout arrive quand même et ne demande pas de réponse...

La sœur de charité, qui a vu tant de gens mourir, se remet debout ; et Lise semble un peu revenir au monde.

Elle relève de l'oreiller sa tête si pesante ; et son visage grave et sans angoisse, est calme autant que s'il apparaissait au loin.

« Finette, Finette, » murmure-t-elle,

« où allez-vous, petite boiteuse?... Chanter Finette...Où, l'enfant charmant?...»

Les mots que les lèvres n'articulent plus, ne font qu'un léger bruit. Finette s'est penchées sur le lit et le matelas, s'inclinant sous son poids, a relevé Lise qui ne pèse rien. Elle tient la fillette dans ses bras et ses larmes roulent sur ses pommettes, sans s'arrêter.

Pas une fibre d'elle n'a hésité et elle s'est mise à chanter. De la gorge nouée de sanglots, la voix s'élève onctueuse et tremblante. La ronde souple et bondissante des fillettes au dimanche d'été, elle est évanouie. Au préau d'herbe rase ni au sentier en lacet, je ne la vois plus. C'est une berceuse pleine de larmes sur un berceau presque vide, tant il est léger ; et Finette chante déjà pour Lise morte.

Petite Lise n'est pas morte, elle rêve ! Elle était courbée dans les haverons et cueillait des fleurettes ; c'est pour cela

que nous ne la voyons plus. Regardez, elle revient vers nous ; ses yeux s'animent; et se tendant légèrement, les coins de sa bouche affaissée marquent tout doucement un sourire : Ah ! mire l'enfant charmant ! La voix de la chanteuse s'éclaire aussi à ce mouvement, comme un éclat de miroir dans un rais de soleil. Et ainsi que quelqu'un qui s'éveille, voilà que Lise sourit maintenant tout à fait à Finette...

Cordial inespéré, le vin de ce peu de vie apparue roule dans les veines de la chanteuse et ranime tout à fait son cœur. Durant une seconde, un espoir fou l'enivre de joie. La fillette malingre est devenue une mère qu'une force nouvelle soutient et transporte. Ses yeux incluent leur jeune flamme aux languides regards de son enfant dolent. Sa voix ne chante plus une chanson, elle souffle une âme chaude. Toute sa vie en arrêt crie appel à la vie.

La ronde infantine est dans ses mains impatientes. Elle l'a saisie ; elle la serre ; c'est un drapeau dans le vent qu'elle agite pour Lise qui a semblé revenir un peu ; et sa voix clame, tendue comme un grelin filé à la barque qui naufrage.

Car, en cet instant, ces deux enfants se sont accrochées en une étreinte immense ; et par toutes les choses d'elles que les assistants voyaient sans les comprendre et n'auraient pu sonder, elles ressemblaient à un abîme d'azur.

Les femmes, autour du lit, sont clouées immobiles et silencieuses, raidies en extase, les cheveux hérissés. Quelquefois, elles mettent leurs mains sur la tête, comme quand roule le tonnerre.

Inlassable, Finette recommence la ronde. Ces petits mots, par sa bouche, disent à l'enfant qui veut mourir, un verbe que nous ne pouvons comprendre

ni soupçonner ; et, par leur intonation surnaturelle, ils sont devenus les paroles d'un viatique inouï...

Je contemplais, à leur musique, une prairie éclairée de fleurs jaunes, close de haies, où des archanges choquaient leurs épées de diamant. Et la religieuse m'a dit depuis, qu'en ce moment, au ciel, sous une main tremblante, s'était ouverte une porte, lentement, sur un gouffre d'or.

Et l'âme était ravie de souffrance devant ces larmes coulant des joues roses sur la face pâle, devant ces cœurs d'enfants tintant comme des cloches d'azur.

Lise s'était en allée ; pourtant, au chant suprême de son amie, sa tête, quoique tout son corps fût mort, s'était levée sur son cou délicat, et tels que des fleurs dans la glace, ses yeux immenses, dans sa face exsangue, resplendissaient. Et l'on vit le miracle de

deux violettes poussées de la mort vers l'amour.

Les paupières de petite Lise se fermèrent, sa tête s'enfonça dans l'oreiller. Finette roula sur le plancher. Les anges qui attendaient en pleurant, s'envolèrent avec le souffle de Lise en leurs tendres mains.

*
* *

« Tire les rideaux de la fenêtre, dit, à la fillette, le jeune homme. Souffle ton haleine sur le miroir pour y éteindre le reflet du jour. Laisse-moi baiser tes dents froides et polies, petite bien-aimée. Que tes lèvres sont tendres ! Ah ! Mire l'enfant charmant ! je vois, en tes regards, les violettes de Lise large ouvertes, étonnées, et c'est d'un cœur avide et inquiet que je t'aime aujourd'hui.

« La mort nous couve des yeux. Près de l'enfant blême et froide, qu'horriblement me pesaient ses filets ; et qu'elle était pesante sur mon épaule, la main de la jalouse ! Je suis transi du froid de l'infinité des morts. Ah ! Je ne vois plus la plaine de soleil sur les épis ; j'implore du secours sous les râles des mourants, en un champ rouge de chairs sanglantes, aujourd'hui.

« Parce qu'elle nous laisse jouer, tu crois que l'ennemie nous oublie ; parce que sur le bord de la route, elle nous laisse cueillir des centaurées et des gueules-de-loups jaunes?.. Enfant, ne t'y méprends pas. Elle détourne la tête sans lâcher notre main et je t'ai dit comment les enfants meurent. Vois-tu les corps frêles aux mains à fossettes qui pendent inertes, où la pulpe des bouches tantôt encore semblables à des fruits charnus, est bleuie et froide ?

« Car elle est toujours la mort. C'est

l'inséparable et hypocrite compagne qui, longtemps muette, tout à coup crie : « Halte ! » Fini, alors ; c'est fini ! Les boutons des pivoinés qui s'ouvrent en mai, glorieuses et opulentes, les voilà écrasés les boutons, mon enfant. L'œuf délicat a glissé du nid ; le soulier à clous est dessus.

« Ho ! » dit-elle. Et si tu pouvais, en ce moment, la voir, elle est déjà loin passée et sa main sur une autre. Et tu chanterais, comme Finette, pour les primevères qui viennent, au pied des chênes, nous sourire au travers de la neige, qu'elles mourraient encore. Entends-tu ? Toutes ! .. Le vent, l'haleine de la terre, n'est fait que du souffle des vieux morts.

« Je dis cela, continue le jeune homme ; je pleure ; Lise est morte ; et tu ris encore ! Tu ris encore !

— Qu'il est doux, répondent les narines frémissantes de la jeune fille,

qu'il est doux, le vent du souffle des morts ! L'été, nous l'aspirons comme un parfum d'amour à notre fenêtre carrée, en posant nos mains qui brûlent sur les carreaux noircis par les pucerons du lierre.

« La mort froide est un pressant aiguillon à vivre, chantent ses pommettes. Nos cœurs, dit son cœur, battent ardemment l'un sur l'autre, à présent, à cause de l'infinité des désirs croulés en cendres. »

Puis la petite fille rit et mord sur ses lèvres pour les rougir.

Il tombe du ciel des torrents d'eau que la terre boit avec l'avidité d'un fiévreux au réveil. Les eaux printanières roulent leurs flots de vie bouillonnante, et le vent crie la chanson de la saison impétueuse.

Le jeune homme connaît l'âme de ces choses, il connaît l'âme de l'enfant. Ils les sait dédaigneuses et qu'elles rient en

montrant des dents aiguës et blanches ;
et pourtant il s'écrie :

« Et moi aussi ! Et moi aussi ! Tu as
raison, mon printemps sans pitié, ma
primevère fraîche et cruelle. C'est le
temps, partons. Je n'espère pas l'août
lointaine ; je n'irai pas, en la grange
parfumée, plonger mes bras nus dans
les tas blonds du blé dépouillé, en com-
pagnie du fermier harassé et joyeux ; je
n'irai pas. Je brûlerai pour mon âme
quelques sous de cire au petit autel à
nappe blanche et à fleurs de papier ; je
consacrerai mon offrande à la souffrance
des simples qui savent pleurer ; et je te
suivrai.

« Hourra ! Les jarrets nus, nous mar-
cherons allègrement dans ces sables
mouvants. La bise alacre encore fouet-
tera notre peau. Nous ne nous arrête-
rens pas à rien attendre, car l'espoir met
des chaînes aux pieds, ses boulets vous
enfoncent ; et il fait perdre les heures

vives du matin. L'espoir est une main de la mort ; je vivrai sans espoir avec toi dans mes doigts comme une fleur, avec la morsure de tes baisers comme une rose à la bouche. Je te tiens, je te tiens, je me ris de l'espoir !... Nous garderons nos pieds aussi des pièges du regret. Le regret vole les tendres heures lasses du soir ; il est l'autre main de la mort, petite bien aimée !

« Baignons nos cœurs tout nus, en l'eau fraîche du bel aujourd'hui. Aujourd'hui est une rivière qui luit au soleil et se courbe avec harmonie au pied des collines.

« Que la vie est douce, que le ciel est tendre ! Aujourd'hui est un oiseleur flûtant du pipeau, au long des haies, dans l'herbe haute. De sa couche molle, il se lève seulement pour cueillir, aux gluaux d'osier doré, les fruits chauds et pantelants des oiseaux prisonniers.

«Et le splendide Aujourd'hui se cambre sur ses fines chevilles. Ses flèches à bout de corne sonnent dans l'étui de cuir. De ses deux bras levés, il tient son arc appuyé sur sa nuque ! Il rit avec des lèvres rouges comme les cenelles d'aubépine et son cou est une belle colonne.

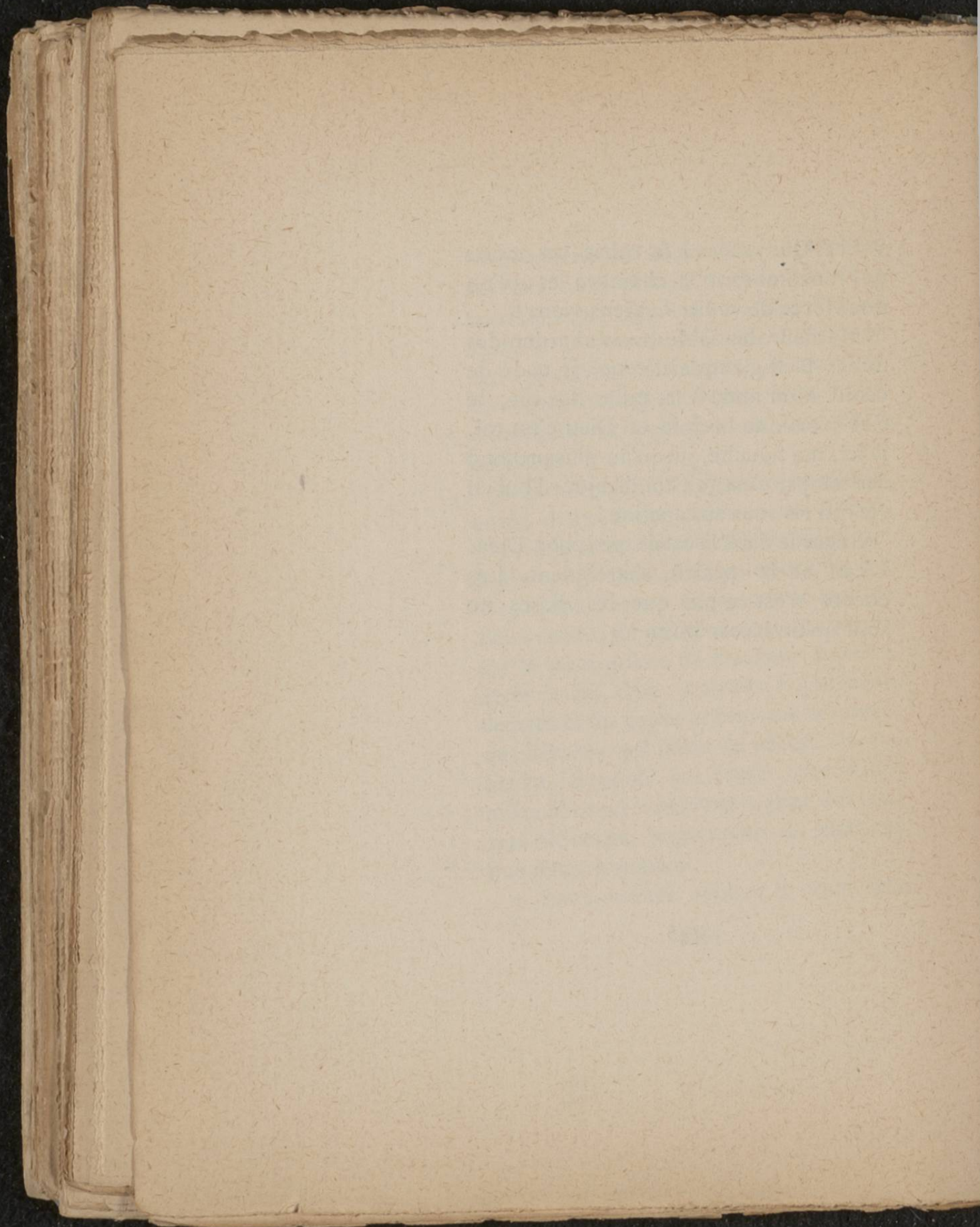
«Suis-moi, enfant. Je presserai le monde entre deux doigts, comme un citron, pour aviver tes lèvres. Ne regarde pas à terre, à présent, toi qui m'excitas à la vie, tout à l'heure, mais donne-moi tes deux mains. Le péché c'est de transgresser la loi suprême du bonheur de vivre. Je te le dis. Que crains-tu ? Commencement et fin, cause et but sont les noms des démons qui firent le péché. Ils tissent, d'espoir sur regret, ces tulle noirs dont on recouvre la cage des pauvres alouettes, peuh ! pour un mort qui pue dans la maison.

« Les alouettes veulent le jour sans

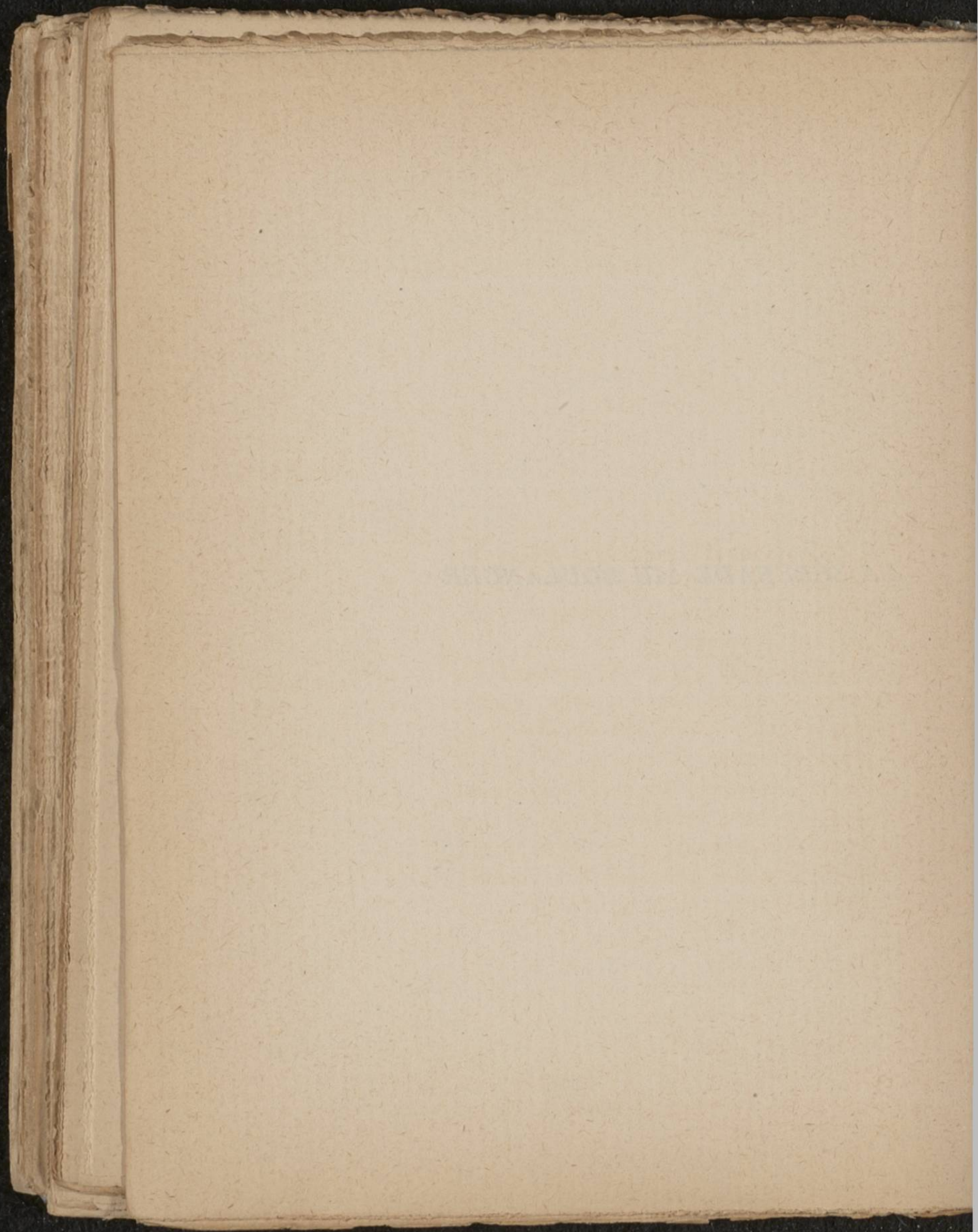
voiles. Qui jettera à la voirie ces morts
qui encombrent la chambre et qu'on
nous force de veiller ?.. Viens, viens !

«Ma fleur des sables, mon chardon des
dunes bleu-glaucue et cruel, je te dis de
venir. Mon amie à la taille flexible, le
ciel n'est que ta joie et Dieu c'est toi.
D'ici, ma bouche, jusqu'au plus profond
des temps, c'est toi, toi l'Aujourd'hui en
vie qui ris sous ta capeline !

«Regarde dans la vallée, petit bon Dieu.
L'eau et la prairie s'étreignent. Les
choses, n'est-ce pas que les choses ne
sont qu'un baiser infini ? »



LA SÉRÉNADE AU BOULANGER



J'abandonnai le boulevard désert. En vérité, sous le ciel d'étoiles froides, les arbres gonfalonnés de neige gelée y restaient trop muets.

Longtemps, j'y avais promené ma songerie. Je revoyais la coiffe blanche qui, le matin même, dans le corridor de pierres luisantes, m'avait fait le signe de l'adieu; les yeux clairs et graves comme une profonde fontaine d'eau vive, et leurs sourcils fermes en traits de fusain; les deux mains reposant sur l'écours, l'une à l'autre unies, les doigts entre-

lacés. Nous nous disions les dernières paroles et nous regardions pour toujours... Puis, je m'éloignais à reculons en admirant la contenance de mon amie et en observant comme sa silhouette était mignonne sur le ciel nacré chatoyant à la fenêtre.

Ce mot m'avait si délicieusement piqué aux coins des yeux, que je l'avais répété une fois encore : « Adieu ! » A pas légers, avec des gestes aussi retenus que si j'eusse porté en moi une précieuse et fragile chose, je m'étais en allé lentement. Et dès le seuil, la porte fermée, j'avais voulu m'asseoir, boire déjà une gorgée, à ma gourde neuve, de mon vin nouveau, du vin de vie que je venais d'exprimer de ma souffrance ; j'avais voulu m'épeler et me répéter lentement ce qui musait encore en moi :

« Nous ne nous verrons plus ! Il faut nous séparer, amie ; c'est pour jamais ! Amie blanche, la douleur happe à nos

cœurs ; elle y mord, la jeune douleur, et l'excorie par lambeaux ; et cependant, amie douce, et cependant nous sommes tout droits, nous nous sourions ; les sifflantes lanières qui nous fouettent ne savent faire ciller nos yeux ! »

Voilà, c'était déjà l'ivresse du vin nouveau de ma gourde neuve, dont une seule goutte déliait au large, en mon esprit, le faisceau des choses ligotées ! Car *son* sourire ou le geste de *ses* mains nouées, je suçais déjà leur souvenir.

Je goûtais notre amour si doux et si court, comme une pomme mi-partie rouge et verte. Pour le côté rouge, je disais : « Quand nous devisions, proche la fenêtre dans la chute du crépuscule caressant, notre bonheur était si profond que je crois qu'il traversait le monde et devait drainer la joie de l'univers ». Et je disais après, pour le côté vert : « Nous avons celé cela en nous ;

et là-dessus, nous tiendrons fermé notre cœur haletant vers d'autres rêves... (Et après?...) Oui, quand nous voudrons, nous secouerons ce coffret en y penchant l'oreille... (Et après, au côté vert de la pomme d'amour ?) Puis un jour, si plus rien n'y cliquette, par-dessus le mur, nous le jetterons comme une vieille boîte...

Aucune tristesse ne pouvait tenir en moi. C'est seulement ne plus aimer qui est douloureux ; l'âme ne pleure que de se sentir mourir comme une voile qui flicflaque dans la bonace. Je le sentais ; et enfonçant, sous une joie invincible, la nuque en mes épaules, j'étais ivre de tant de vins pleins d'aromes et de tant de fruits succulents. L'étrange adieu !

Or, en cette nuit, au rythme des dalles sonnantes sous mes talons, je passais mon cœur à l'étamine et le ressaisais.

Mais des hôtels que je dépassais, non plus que des arbres givrés de mort, rien ne criait hurra à mes épanchements. Hélas ! je ne peux encore, aux jours que je veux, faire broncher les étoiles ; je ne sais encore, les saisir dans mes mains et, les perçant comme les œufs tavelés des fauvettes, les enfiler en colliers pour mon âme excitée.

Je vous dis : pas un sourire, même de moquerie. L'environ me dévisageait avec des yeux ternes autant que des maximes poudreuses.

Ah certes, pensais-je, au coin partial de mon enfance, les cailloux mêmes des chemins sont plus tendres que ces cœurs étrangers. Sous mes pieds, en mon village, les pavés bondissent. Sur mon visage, le vent chante des contes pimpants et de jolies histoires. Chez nous, l'azur se résout en perles aux cils de mes paupières !

Oui, là-bas, les choses, on dirait

qu'elles se lèvent quand approche leur nourrisson. D'avenantes jeunes filles aux chevelures en bandeaux, aux yeux du bleu-gris des pierres taillées, se lèvent dans les foins, au bruit de mes pas. Et la plus belle, celle qui a un sourire de tout petit enfant et la tête ceinte d'un foulard rouge, devine incontinent si mon cœur est gai aujourd'hui et s'il demande des caresses. Elle étend son bras sur mon épaule et, chantonnant entre ses dents, elle m'entraîne par les haies. Car les choses de ma jeunesse ne sont pas regardantes ; celles qui me donnèrent leur lait jadis, leurs filles me donnent à présent leurs baisers.

Il semble que là, j'entende ma Mère la Terre garder le seuil de mon âme, comme Télémaque, ayant suspendu sa tunique molle auprès du lit sculpté, écoutait la fidèle Eurykléa, sa nourrice aux sages conseils, pousser, dans l'anneau d'argent, le verrou de la porte...

Ah ! ma paix y est si profonde, qu'entre ces bras, je ne saurais mourir.

Mais vous, la ville étrangère, maupiteuse et maussade, vous affectiez de me laisser seul dans la joie vivante de mon cœur ! Je voyais, par les fenêtres de vos maisons luxueuses, d'emphatiques lampes juchées sur leur haut pied en la posture des hérons songeurs au bord des marécages ; vos pianos clapotaient avec le bruit triste de l'eau sous les ponts. Dans ces chambres, par le carreau, les habitants avaient l'air de mourants sans désir, et même — ô vie resplendissante ! — sur beaucoup de visages, je lisais la honte de vivre !

Aussi, tel qu'en fuite, je descendis cette venelle qu'écrase la masse d'un palais gigantesque et minutieux, une démente en pierres. Elle me conduisit dans un quartier pauvre tout vif d'une animation pittoresque.

Aux vitres brouillées des boutiques,

je regardais, entre les corbeilles d'oranges étincelantes et les bocaux de sucreries, les familles serrées autour du poêle à tuyau plat. C'était souvent une vieille sur sa chaise basse ; un vieux fumant du tabac, dont la peau lâche du cou s'agitait à chaque sucée des joues, à la façon d'un fanon ; et un petiot croquant un fruit, avec, levée vers les causeurs, la tache rose de son visage que coupait la ligne sanglante des lèvres avivées par l'acide.

Je vois leurs gestes sans entendre leurs voix non plus que le tic-tac du balancier qui va et vient brillant comme une patène sous l'horloge à cadran fleuroné.

Dans la brouée d'hiver, par les impostes des portes closes, les lumières giclent en bandes roides, tels des pans de draperie tendus.

Au coupeau des toits, dans le calme du rêve, il y a beaucoup de toutes petites

lueurs qui veillent aux mansardes. Ce sont les lampes vénérables des solitaires et quelquefois elles se confondent avec les étoiles.

Voici le charcutier dans sa boutique. Il porte un feutre noir et une jaquette de coutil rayé. Sur l'étal, il coupe en tranches des viandes cuites de couleur fade et les enveloppe de papier ; puis il compte la monnaie sur le comptoir et la commère fournie s'enfuit par la rue en sautant entre les flaques, pressée par l'heure du souper.

Des enfants s'arrêtent aux étalages des marchands. Ici paradent des casquettes multiformes et compliquées, munies d'un chiffre au front. Je suis sûr que les petits, bientôt, les voient bouger ; et certes, les voilà déjà changées, à leurs yeux, en conscrits qui reviennent chantant du tirage au sort... Plus loin, dans la flanelle rouge à bouillons, ces beaux messieurs douillettement couchés, ce

n'est rien que des costumes épinglés sur des planches à la montre du tailleur.

La rue boueuse ruisselle du reflet des lumières. Dans la projection des clartés, les faces des passants congestionnées par le froid, un instant luisent et disparaissent. J'ai saisi cependant l'éclair de leurs yeux qui désirent ou les ratures de leurs fronts perplexes ; leur âme a vibré sur la mienne. Mais ils passent continuant d'aller rire et pleurer où les pousse la destinée, et je ne les verrai plus.

Hé! D'un détour de la rue, je perçois le bruit d'une musique, tout à coup ; au loin, je vois des torches levées qui fument et s'échevellent au-dessus d'un groupe noir qui barre la rue.

Je reconnais dans le chétif orchestre, la voix d'un cornet à piston ; à mesure que je m'approche, je viens à distinguer mieux les variations qu'il festonne. Je me représente le musicien, sa cravate

lavallière à bouts flottants, son chapeau de feutre mou posé sur l'oreille, le bord relevé sur les cheveux crépus qui bouffent. Pour sûr, il joue aux bals de la « Cour de Bruxelles », les dimanches et les lundis. Ah ! je te connais déjà, papillottant coureur de filles !

Toute proche, la clarinette colère un peu se presse et ne veut pas être en arrière. Seule, la grosse caisse joue pour elle-même ; à résonner si fort, elle a beaucoup de plaisir.

Dans le groupe des curieux, près de moi, est une jeune fille. Ses vêtements ont l'odeur de l'huile des machines à coudre ; elle tient en main un rouleau de livraisons de roman. Elle me répond :

« Ils jouent ainsi, parce que la boulangerie sera fermée dans quelques jours. Puis, on va la démolir ; voyez, l'affiche collée au carreau dit que c'est pour bientôt. Le boulanger était dans cette maison depuis toujours, et eux

sont venus avec leur musique pour lui dire au revoir. »

Le toit de cette maisonnette semble affaissé de vieillesse. La neige est répandue sur ses tuiles à la manière de houppes d'hermine que perce le relief noir des cannelures. L'unique fenêtre de l'étage est garnie d'une balustrade construite de menus morceaux de bois taillés en lances et qui retient des potées de fleurs fanées tordant encore leurs tiges à des ficelles tendues. En suintant des chénaux, l'eau a maquillé la façade d'une lèpre verdâtre ; et c'est sur un plâtre boursoufflé que se jouent les ombres projetées par les torches fuligineuses. Les murs, avec l'âge, prennent une physionomie ; ceux-ci, pour avoir vu, à leurs pieds, passer une foule pressée de petites gens besogneuses, ont un air triste, doux et très las.

Des pains sont alignés derrière la vitre ; en vérité, ils sont fort beaux ; et

j'ai plaisir à m'expliquer qu'ils ne furent cuits à la vapeur, ni au gaz des fours perfectionnés. Non, ils ont levé, comme ceux de ma tante la fermière, dans des cattoirs de paille tressée, tendues de toile blanche, et qu'on donne quand elles sont dépenaillées, pour la nitée aux mères-poules. Ils ont roussi à la chaleur d'un hêtre pétillant, bûché dans les petits vallons de la forêt de Soignes, entassé et séché au bord d'une route pavée où sonnent clair les roues des chars. Poudrés de fine cendre et de la farine où on les tourna, les voilà, nos beaux pains !

La lampe de verre est sur le comptoir proche la balance aux plateaux de cuivre ; et dans une claie d'osier blanc, il y a des tartelettes pour les petits enfants.

La musique joue avec un trémolo émouvant. Le boulanger est sur le seuil, les manches retroussées, ses gros bras

appuyés aux montants de pierre, un coin de son tablier relevé dans la ceinture. Il a une grosse tête bretaudée, une face pâle et bouffie de travailleur noctambule. Ses oreilles sont écartées du crâne par des bourrelets de graisse. Ce sont vraiment de bons amis qui viennent lui donner pareil salut ; sa grande bouche bée ne cesse de leur sourire.

Une vieille femme ratatinée et maigriotte qui se frotte les yeux ? C'est la boulangère. La musique la frappe si véhémentement au creux de l'estomac, qu'elle concentre toutes ses forces à écarquiller ses paupières et se retenir de pleurer. Sous les bras de son mari, entretemps, elle avance rapidement la tête dans la rue, puis la retire.

Ici, le temps est achevé de ces deux bonnes gens, et dans quelques jours, ils s'en iront. Déjà les comptes des clients

sont arrêtés ; il n'est plus servi de pains à crédit.

L'administration de la ville leur payera une belle somme, et ils ne travailleront plus désormais. Ils iront à Laeken, près du parc du roi, passer les après-midi des dimanches. Ils goûteront de café au lait et de cramiche ; et je les vois déjà discutant la qualité des raisins de Corinthe. Et ils iront aussi, en tramway, au bois de la Cambre, chez la mère Lambic, où l'on joue du violon sous les berceaux de charmilles, tandis que tout près virent et paradent les attelages sur le gravier craquant.

Alors, penseront-ils quelquefois au pavement de briquettes rouges qu'en la boutique abandonnée, au détour du comptoir, creusèrent si profondément leurs pieds ; à la huche au pain rassi dont le noir du chêne se montrait à la manique où la couleur était usée ; au verre boudiné de la fenêtre qui défigu-

rait si drôlement les passants de la rue?... Car il doit y avoir, chez eux, de ces vieilles choses qu'ils râpèrent de leur vie, et qu'ils vont laisser et qu'on détruira...

J'ose avancer, pour lui, que le boulanger y pensera. Et il ne grondera pas sa femme si, à sa nouvelle demeure, elle s'arrête tout à coup de manger, la bonne femme, et lui demande quelquefois, la fourchette en l'air : « Boulanger, la sonnette n'a-t-elle pas tinté ? »

Cher boulanger, non, ne te moque pas ! C'est, vois-tu, dans sa tête, le souvenir qui se pencha, en passant, au seuil de l'ancienne demeure et vous cria bonjour, comme chacun fait au corridor des maisons amies.

Je n'invente rien ; je connais bien les boulangers, parce que lorsque j'étais un enfant, j'allais souvent quérir le pain. La boutique était au coin de la rue. J'en gravissais le perron et la son-

nette drindrelinait interminablement au bout de son long ressort d'acier, tandis que du tréfond de la maison, j'entendais s'approcher les sabots de la marchande.

Elle choisissait soigneusement mon pain dans la huche ; ou elle venait à la fenêtre, visiter ceux de la montre ; puis elle maniait et soupesait les rangées enfermées dans l'armoire ; et après tout cela, je la vis même aller quelquefois jusqu'à la maie de la chambre voisine. C'est qu'elle savait le pain qu'il fallait à la maison, la boulangère ; et elle le cherchait avec cette attention qui me paraissait, à tout coup, extraordinaire.

J'ignorais encore la connaissance particulière qu'ont les gens d'un métier, des objets qu'ils fabriquent ; et que le berger distingue, à même le troupeau, chacun de ses moutons.

Mon pain dans les bras, je m'encourais en croquant les miettes des bai-

sures. Alors, c'était le goûter. C'était la fenêtre claire brillant sur la cour verte et fleurie ; la bouilloire qui tressaille au feu et rêvasse ; ma mère, le pain sur la poitrine, qui trace, de son couteau, une croix sur la croûte avant de l'entamer.

Dans le jour mourant, l'âme des choses s'exhale comme la buée au cours des ruisseaux parmi les herbes ; elle se lève langoureuse et câline, s'étire, tourne un peu et vous enlace.

Je n'oublie pas la boulangerie de notre rue, ni le temps où les douces heures, en passant, agitaient leur carillon d'or pour réjouir mes oreilles. C'était le temps délicieux où j'étais le petit enfant les yeux tout ouverts et un doigt sur la lèvre, vers qui vous veniez, ô douce, douce vie pure encore de vouloir ! comme le cortège infini des rois mages souriants et graves et chargés de présents. Et quand j'arrivais à la pierre d'où, par-dessus les murs, on découvre

l'amphithéâtre fleuri des jardinets étalés, souvent la terre natale s'agenouillait devant moi et passait doucement ses paumes sur mes joues, — au temps délicieux où j'étais un petit enfant et que j'allais quérir le pain de la maison.

Comment aurais-je pu, aujourd'hui, ne pas aimer aussi la vieille boutique à la musique ?

Le cornet y chantait toujours ses fariboles d'adieu et les curieux restaient le visage levé vers la vitrine jaune de lumière. Beaucoup d'entre eux, les jours passés, étaient venus à cette mesure ; et en eux, son souvenir sourirait longtemps, gai et léger. — D'autres s'attristaient à la pensée que bientôt elle serait couchée, éventrée, derrière une clôture de planches et qu'on verrait sur ses pignons monter la trace de suie des cheminées et les bandes de couleur zigzaguer aux escaliers. Ils s'en attristaient car pour vivre, ils doivent, ceux-là, être

frappés et caressés ; ils ne savent rester calmes. — Ceux-ci enfin, au contraire, voient tout avec impassibilité : leur âme ne rit, ni ne pleure ; elle est simple comme du pain. Ils ne regrettent rien ; ils n'espèrent rien. Depuis les siècles, ils savent que tout vient comme il le doit et qu'on ne change que peu de choses. Ils sont les solides vivants, les piliers du monde, les noires racines silencieuses de nos rameaux murmurants et bariolés.

Je les regardais les uns et les autres. A mesure que, dans ces groupes, je dévisageais mes voisins, une tendre sympathie liait ses trames entre nous. Ce que j'avais jeté de mon cœur sur eux, me revenait chargé de nouveaux cristaux d'amour. Oui, tous, à présent, me disaient être venus pour saluer après le boulanger celle qui partait de mon cœur.

De la sorte, incontinent que les choses

m'eurent là reconnu, elles se mirent à me cajoler. Semblables à des enfants, elles dansaient autour de moi leur ronde, m'emprisonnant de leurs menottes rouges et molles et de leurs voix flûtées : « Cigale, ma cigale, allons, il faut chanter, — Les lauriers du bois sont déjà repoussés ! »

Alors, comme je m'éloignais, je te remarquai tout à coup, toi que je ne devais plus revoir. Tu allais et venais dans l'étroite boutique que baignaient la lampe d'or et le doux reflet des ustensiles polis et familiers ; et la musique chantait pour toi aussi la sérénade. De la vieille maison qui demain s'écroulerait dans la mort, tu me faisais un joyeux signe d'adieu. Je voyais tes lèvres remuer et je distinguais qu'elles me répétaient ce qu'au matin elles m'avaient dit, ce que j'aurai toujours présent, bonne amie :

« Va dans la vie caressante et n'in-

sulte pas la destinée. Ne pleure pas sur ce qui s'en va, ne pleure pas sur ce qui arrive. Les événements sont les enfants de Dieu ; souvent dès l'abord, on ne les reconnaît pas. On les croit étrangers et on se défie ; on leur trouve une physionomie sournoise et on est près de les chasser avec des pierres. Mais plutôt, attends. Les voilà qui tirent brusquement la main de leurs tabliers ; et ils t'offrent leurs bouquets de fleurs ! Je t'assure, dès à présent, qu'ils ont tous une fleurette à donner, ou pour le moins un petit minot veloureux, poudré de pollen d'or... Adieu te dis ! »

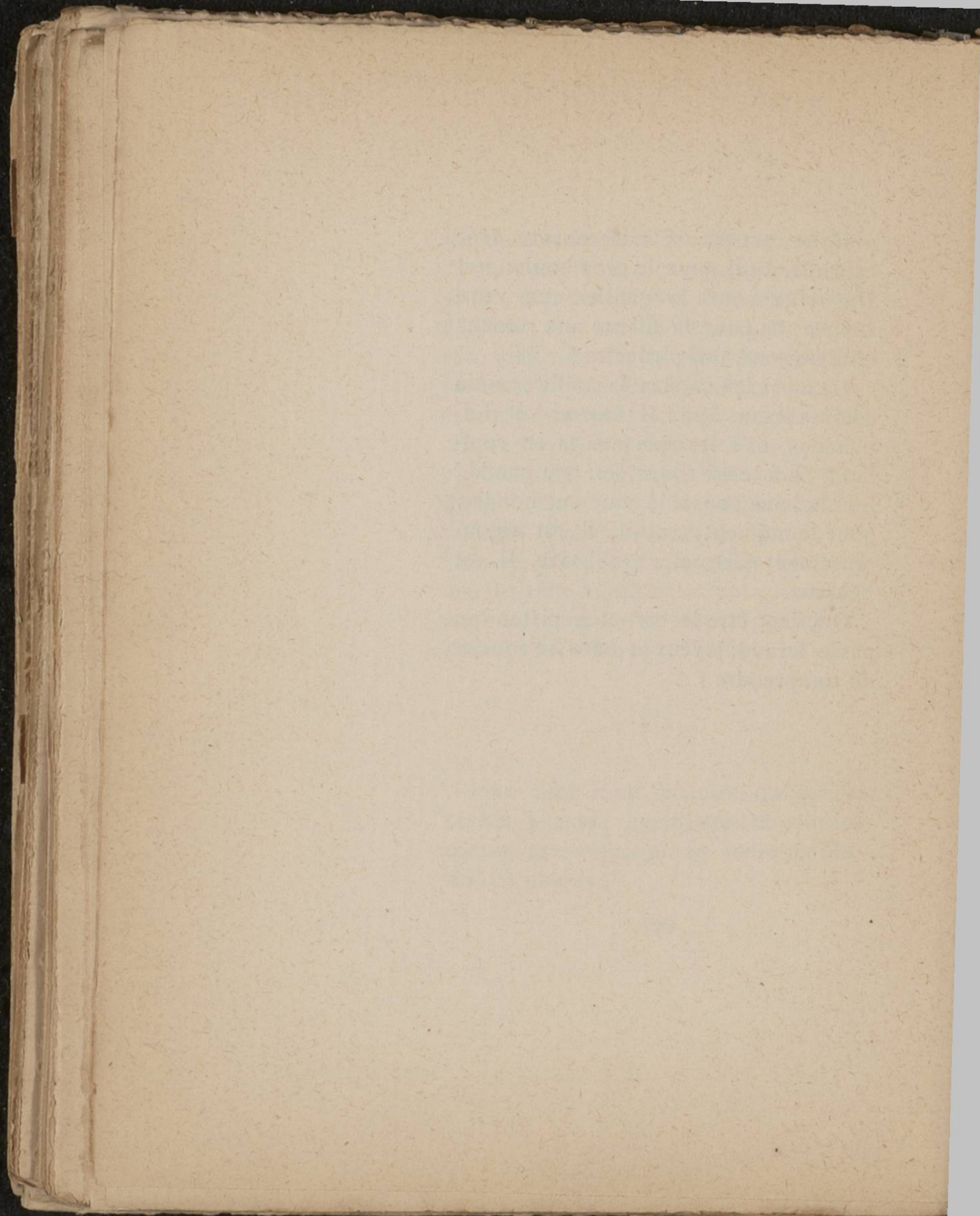
* * *

Pour finir mon histoire, qui sera le cornet à piston papillottant et courant comme une arabesque au cadre du dessin des heures ?

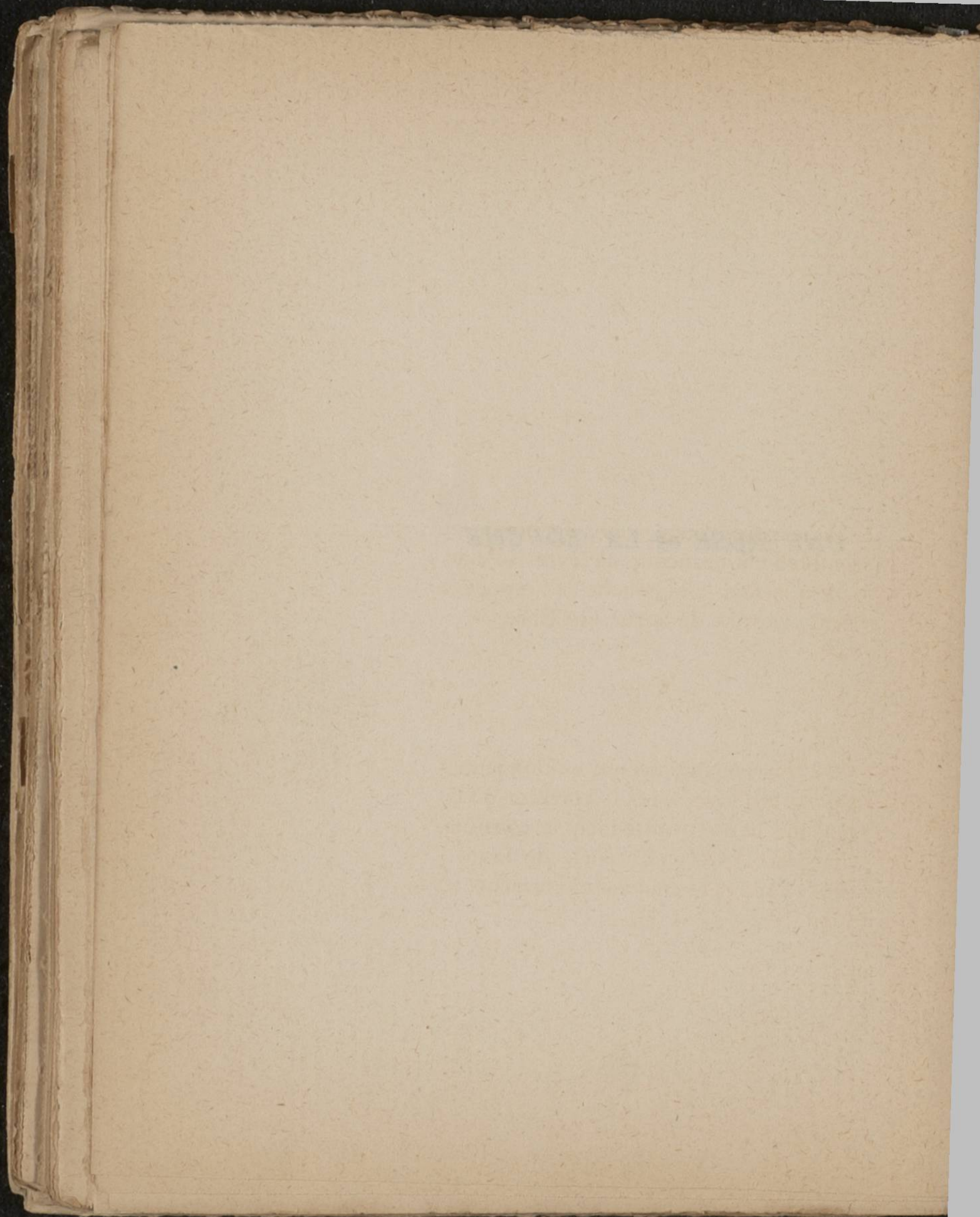
Il ne veut pas se taire encore. Une cabriole, dit-il, pour le gros boulanger! Un trille pour la vieille aux yeux rouges ! Et pour la fillette aux romans en livraisons, une pirouette !

Le musicien cambre la taille ; voilà comme il faut être ! Il tourne sur lui-même et fixe les spectateurs en soufflant. Sa face est rouge, son cou gonflé ! Son haleine pousse la roue du monde ; pour le moment, croit-il, il est rigoureusement nécessaire qu'il vive. Il est heureux.

Qui veut être le cornet à piston qui passe faraud, joyeux et sans se soucier de comprendre ?...



UNE ROSE A LA BOUCHE



Une rose rouge, large épanouie et semblable à beaucoup de lèvres se baisant à la fois, à la bouche de l'innocent rieur, Lowikè de la rue de l'Épée !

*
* *

Il n'arrive aujourd'hui qu'une jaunâtre clarté d'hiver dans le corridor où les malades des yeux attendent la consultation de l'Hôpital. Le poêle de fonte y sue une lourde chaleur où fument les

nippes humides ; l'air est épais de douleur et de tristesse. Ici, on a le cœur serré comme au spectacle d'une aube stagnante qui, ayant en vain essayé de se lever, sous le faix des nuages serait retombée dans la mer, lentement agonisante.

Des femmes minées par les fatigues de tous les jours, dont les angoisses ont creusé les tempes et les veilles violacé les orbites, portent, dans leurs bras, des enfants aux langes qui ne sont encore que de chétifs paquets de souffrance vagissante. Sans oser s'arrêter de les balancer, elles essayent de les calmer par un chantonnant murmure, tandis qu'elles-mêmes tremblent de fièvre et que toute leur âme sanglote.

Voilà des vieilles qu'on a tirées du fauteuil installé au coin du feu près le panier du chat. Elles y jaunissaient depuis longtemps, oubliées comme une poire de coing au parfum passé. Elles ne comprennent pas pourquoi leurs

filles les ont ici traînées et elles s'y maintiennent attachées avec une inquiétude enfantine.

Ces hommes, depuis beaucoup de nuits, n'ont plus dormi. Ils portent, de leurs mains épaisses et marquées d'encoches, un tampon d'ouate sur les yeux. La sueur a collé, par mèches, leurs cheveux à leurs fronts. Tournés vers la muraille, ils balancent la tête pour bercer leurs douleurs.

Et ces fillettes coiffées des chapeaux à plumes défraîchies qui ornèrent leurs premières communions, à cause de la bande de toile qui leur cache un œil, penchent le cou sur le côté, en d'agui-chantes poses d'oiseaux curieux guignant l'alentour de la branche. Elles voient tout, entendent tout et oublient qu'elles souffrent tant est vif leur désir de ne rien perdre du spectacle de l'environ.

Dans le grouillis, circulent des infir-

miers distribuant aux nouveaux-venus des carrés de carton numérotés. Ils se trompent, veulent reprendre ce qu'ils ont donné, bousculent les gens, perdent la tête et subitement bondissent se coller à cette porte que tout le monde regarde et qu'ils semblent défendre d'un air menaçant. Ils se mettent en colère et pourtant il n'y a guère ici qu'un bruit sourd de plainte. Personne ne récri- mine ; ceux qui souffrent depuis long-temps ne s'impatientent pas si vite, mais docilement attendent l'heure du méde- cin, liés sur ces pierres par la détresse de leurs corps.

Enfin ils sont, un à un, introduits dans la chambre où des jeunes hommes couverts de tabliers blancs qui achèvent de raidir leurs attitudes, entourent un vieillard à longue barbe. Leurs visages roses paraissent figés ; ils ne peuvent s'apitoyer en cette maison, puisqu'ils viennent y surprendre les secrets d'un

métier où la main ne doit pas trembler. Quelques-uns pour se paraître forts et des hommes, sautent dans la rudesse, parlent en grognant et, des fois, jurent très haut. D'autres sourient au sang qui coule des plaies, sourient et, tout d'une pièce, s'affaissent à terre, aux pieds du patient, les apprentis aux cœurs mous encore !

Le vieux médecin des yeux assis dans le fauteuil, les pieds reposant sur les traverses de la chaise voisine, tient ses mains sur ses genoux. Il paraît parfaitement calme et froid parce que un nombre infini d'hommes souffrants ont passé sous ses mains ; et parce qu'il a déjà établi tant de pronostics de catastrophes irrémédiables, il semble, à présent, ne plus sentir.

A ses côtés, des tables portent des rangées de fioles étiquetées, des bacs de porcelaine où baignent des aiguilles acérées et des pots à onguents multico-

lores. Ses mains connaissent si intimement ces objets, qu'elles s'arrêtent sans qu'il les commande, toutes seules, exactement sur ce qu'il désire.

Voici que devant lui on assoit des vieillards en les tenant par les aisselles. Il se penche et de ses doigts, avec la douceur d'une main apposée sur un nid palpitant, soulèvent ces paupières qui battent angoissées autant que les ailes de l'oiseau maintenu. Il découvre ces yeux qui se cachent, dévoile les vieilles fleurs de ces prunelles fanées et d'une voix grave, il dit sur elles les mots qu'il faut dire.

C'est le tour ensuite des petits enfants dont ce sont les mères qui souffrent, pâles et faiblissantes comme des chiffes; et puis des hommes qui grincent des dents et sont peureux et reculent devant le remède.

Le plus souvent, le médecin a très vite lu en ces pages de banales souf-

frances ! Mais au grimoire embrouillé de quelques malades, parfois il doit rester longtemps penché. Ceux-là il les fait conduire en un cabinet noir ; et les immobilisant sous le rais jaune d'une petite lampe, au travers d'un système de lentilles et d'écrans, il plonge au fond de ces yeux qui se dérobaient. Il y atteint à de telles profondeurs, qu'il voit sourdre leur peine, bouger leur vie blessée. Son buste, alors, est avidement penché sur ce spectacle, et son œil reste rivé au patient ; tandis que des ondes d'émotion froncent ses sourcils et contractent ses lèvres.

Enfin il a vu et il s'écrie : « Ah ! c'est telle chose... » Et il s'explique.

Son front que le mal indocile et regimbant avait dépoli, redevient calme et ses yeux reprennent leur douceur. — « A un autre ! »

Tel, il est si ferme à rechercher la vérité de tout, son regard est si tenace-

ment fixé à sonder ces maux, que le couteau gauche encore des jeunes hommes qui l'accompagnent et s'essayent à l'analyser, ne peut l'entamer ; et ils le trouvent sec et impitoyable.

Mais Lowikè, le fou de la rue de de l'Epée, fit, à mes yeux, pousser sur ce roc une fleurette qui parfume encore mon souvenir du vieux maître.

*
* *

Quand le public des consultations est en allé, il est dix heures. On ouvre la fenêtre de la chambre sur de l'air frais et les malades de l'Hôpital qui savent marcher passent se montrer au médecin.

Lowikè entra conduit par un infirmier. De loin, on voyait sa main restée libre qui tâtait l'espace à la façon des antennes inquiètes d'un insecte prisonnier. Il résistait doucement à celui qui le tirait en avant ; et il n'avancait un

— pied que l'autre bien affermi, ses semelles explorant le plancher avec une inquiétude qui montrait bien qu'il y a de telles parties de notre corps qui sont douées d'une intelligence si profonde et si ancienne, qu'elle reste obscure et emmêlée encore à la carde de notre raison trop neuve ; et ainsi nous ne saurions dire les forces que nos pieds tirent de la terre.

Puis on distingua son visage, une pauvre face de supplicié où des brûlures et des cicatrices de scrofules avaient tendu un réseau de brides bleuâtres. Le nez n'y était que deux trous comme aux squelettes ; les oreilles figuraient les anses d'un pot éventré d'une fente pour la bouche ; les paupières boursoufflées emplissaient les orbites d'une masse violacée et humide. Ces choses informes n'indiquaient aucun âge et, seule, la souplesse de ses mouvements marquait la jeunesse de cet homme.

Il s'assit fort docilement sur la chaise où le domestique, sans mot dire, l'entassait par les épaules. Là, tout de suite, au contraire des autres infirmes que la peur stupéfie et qui résistent en repoussant l'opérateur, Lowikè se mit à rire si doucement vers les mains qui s'avançaient pour le faire souffrir, sa tête se tourna avec une vivacité si câline, qu'il força l'idée d'une jolie bestiole animée jouant au jeu des doigts qui passent à ses barreaux, et s'amusant à ce qui va bientôt la tuer.

Le vieillard, d'un mouvement du pouce, lui retourna les paupières pelotées et découvrit les globes des yeux malades où le joyau des pupilles semblait fixé dans du velours ensanglanté. Ensuite méthodiquement il y exprima, de flocons d'ouate, le suc laiteux d'une plante des Tropiques dont la vertu terrible est de précipiter l'allure du mal en

ces corps si peu vivants que la douleur elle-même y stagne.

Sous l'onction, de larges pleurs de sang coulaient sur le visage blafard. La peau tremblait sous la lente brûlure de l'ingrédient. Mais Lowikè ne proféra pas une plainte. Il eut seulement cette expression muette, craintive et qui interroge, des enfants qui n'osent pleurer, vous regardent et attendent une caresse. La main du médecin n'avait pas dû se contracter pour le retenir. «Voilà. C'est fini. Encore une petite seconde ! »

Le patient se leva titubant et cherchant un appui... Ah ! il riait encore, avec ses paupières crispées !

C'est alors qu'affermi sur ses jambes, il ouvrit la boîte de carton qu'il portait sous le bras. Je ne vous l'avais pas montrée, pour vous surprendre !

Si je vous disais que c'était la boîte de son âme naïve, pourtant ?... En ses mains, elle se transformait pour lui,

tous les jours, en quelque nouveau jouet puéril.

Pour amuser les enfants du corridor qui ont peur du soleil et portent, sur les yeux, une large visière, il emplissait sa boîte d'animaux découpés, à l'aide des ciseaux de la Sœur, dans du carton, et de bateaux en papier et de cocottes ; et c'était alors une arche de Noé.

Il en faisait la caissette garnie des bougies que l'on éteint, par la détonation d'un fusil, aux jours de ducasse. C'est un ancien soldat à longue moustache qui tient ce jeu. Il l'installe sous la fenêtre d'un cabaret, ou au mur du cimetière quand c'est la kermesse du Préau. Il donne trois capsules pour un gros sou. Ceux qui éteignent les bougies gagnent un cigare et une rose de papier. Essayez. Votre bonne amie tiendra votre canne pendant que vous tirez.—Paf!... En se baissant, le gagnant allume à la petite flamme, dans la caisse,

le cigare qui jamais ne brûle que d'un côté.

En mimant ces chosettes, Lowikè amusait la chambrée. Les plus taciturnes qui ne pensent qu'à leur maisonnée, en faveur de ses propos se déridaient un instant et se prêtaient à ses jeux.

Et devant le vieux médecin, pour le saluer, Lowikè transformait sa boîte de carton en un orgue de Barbarie ; comme s'il le tenait d'une main sur son ventre, en avançant un genou, il faisait de l'épaule le geste d'assujettir la lanière de cuir en sautoir. Il tournait la manivelle, représentée par une baguette pliée, et imitait les trilles et les roulades, les trémolos et les points d'orgue, des plus graves ronflements aux flûtes les plus aiguës, rien que par le jeu de ses lèvres. Quelquefois, un grognement subit dénonçait même qu'il manquait une touche au cylindre de son instrument — hé ! comme si nous ne savions

pas !...— et à la fin des airs, il poussait les plaintes inarticulées qui s'exhalent en mourant des soufflets qui se dégonflent quand on est au bout du rouleau. Il faisait le semblant de tout à la perfection.

Au début de ces feintes frivoles en un tel endroit, les autres malades promenaient leurs regards avec inquiétude, du médecin à l'innocent, se demandant comment celui-là allait tancer celui-ci. Mais le vieillard, dans son fauteuil, gardait un visage souriant ; les mains croisées sur le ventre, il accompagnait Lowikè en dodinant la tête, et l'air fini sur l'orgue imaginaire, entrant dans le jeu de l'innocent, il applaudissait bruyamment au concert.

Ainsi, un mois durant, on assista à ce naïf échange du vieux savant au misérable. Oui, tous les jours, de telle sorte, celui qui avait vu tant d'yeux en larmes et de cœurs broyés par l'inlas-

sable douleur, vint allumer son petit
lampion de deux sous aux réjouissances
de l'âme douce et riante de Lowikè.

Bientôt celui-ci vit clair. Son goût de
se mêler et d'aider à tout le fit tout de
suite se charger d'amener, de son lit
vers le médecin, le petit garçon du
batelier.

C'est ainsi qu'on appelait un enfant
qu'une haute femme, sa mère, aux joues
rouges et qui parlait un patois sonore
en regardant ses interlocuteurs entre les
yeux, avait apporté à l'Hôpital. Elle
venait de Tournai où son bateau avait
conduit le ménage. Harassée de fatigue,
quand elle entra, son bonnet était sur sa
nuque ; la sueur coulait sur ses tempes.
Elle déposa, sur une chaise, le jeune
garçon dont le corps était tordu en
guise de racine noueuse, avec les bras
serrés convulsivement sur la face par la
peur de la lumière. A aucune question
il ne répondait un mot, mais appliquait

toutes ses forces à garder son cou contracté quand on voulait relever, au jour, son visage.

Si bien que les aides ne venant point au bout de l'examen de son mal, l'appellèrent idiot et l'abandonnèrent.

La femme aux joues colorées implorait pourtant du regard ces hommes dont elle attendait miraculeusement la guérison de « son fieu ». Elle venait de si loin, avait eu tant de peine, avait si cher payé d'arriver à ces « monseus », que pour sûr, pensait-elle, ils n'avaient plus qu'un mot à prononcer pour que cela fût. Et voilà que l'enfant ne voulait pas s'y prêter ! Elle se mit à genoux devant lui ; on voyait ses grandes semelles garnies de galettes de clous, debout sur les pointes. Elle lui parlait bouche à bouche ; le suppliait de se découvrir. Il serait guéri tout de suite. Alors, à deux, ils s'en « r-iraient » dans leur bateau sur les rivières ; elle achèterait toutes les

alouettes qu'il voudrait nourrir en la cage sur le pont, — près du tonneau à l'eau, — s'il montrait seulement ses yeux au médecin.

Mais l'enfant n'en bougeait pas plus. On le mit sur le côté, pour permettre aux autres de passer. La mère pleurait sur les genoux du garçonnet. Malgré tout, pour qu'il reçût les soins nécessaires, elle dut l'abandonner ici.

Dans la chambre commune, au chevet de la couchette, il restait sur sa chaise, le front sur ses jambes repliées. Il était vêtu d'un costume de velours bleu qui avait dû être bien joli et reluisant au temps où il courait sur le pont du bateau paternel avec le petit chien sans queue et toujours aboyant, mais qui était tout maculé d'aliments à présent que l'aveugle mangeait si salement dans ses paumes.

On le laissait seul. Il faisait penser à un buisson d'orties malheureuses, vivant

sans joie, sur un tas de décombres. Heureusement Lowikè vint à lui, dès qu'il y vit un peu, et se mit à le soigner d'une manière touchante.

Le bon simple ouvrait au plus large ses mauvais yeux en tendant au garçonnet la cuillère de nourriture. Il apportait à ce qu'elle fût proprement en sa bouche, une attention qui lui ridait le front et remontait comiquement ses sourcils. Mais, au moins, le petit bachelier mangeait. Et je ne crois pas que caresse maternelle fut jamais plus douce que les menus coups de la cuillère dont l'innocent ramenait, aux lèvres, les morceaux coulant sur le menton du nourrisson.

Rassasié, celui-ci renfonçait le visage entre les bras, cependant que devant lui, Lowikè, de sa plus belle voix, simulait son air de viole le plus gai.— L'enfant renfrogné de longtemps n'en bougea

mie, et pourtant le musicien, tous les jours recommençait.

Aujourd'hui qu'il savait se diriger, Lowikè prenait l'enfant par la main et le conduisait au médecin. Ils allaient lentement par le dédale des corridors en tâtonnant ; ils se trompaient aux portes et y poussaient longtemps quand, au contraire, il fallait y tirer ; ou bien ils surgissaient à des paliers commandant des cages d'escaliers d'une profondeur qu'ils sentaient et qui les effrayait.

Ils arrivaient au milieu des malades. Dans un œil, le médecin frottait sa pierre infernale ; dans un autre, il laissait tomber une gouttelette d'un tube de verre ; à Lowikè, plus rien car « il allait bien. » Il était presque guéri et le regard revenu dans ses yeux clignotants et rouges encore, avait rendu à son visage une expression tout à fait gaie.

Durant le temps qu'il était ici, il se mêlait plaisamment à ceux qui atten-

daient leur tour. On voyait sa tête ronde et aux larges oreilles, et sa jaquette bleue d'uniforme dans tous les coins. Pour un petiot pleurant entre des bras, il faisait une risette et de comiques grimaces ; et l'enfant s'apaisait. Il courait soutenir aussi la grosse femme qui, n'ayant su manger au matin, se « sentait faible » et pâlisait, contre le mur. Et quand personne ne s'y attendait, tout à coup, pour faire rire, il commençait de chanter à tue-tête. Au premier cri, les garçons de salle accouraient, le voulaient saisir et faire taire. Mais le chef avait souri dans son fauteuil et Lowikè, fort de cet acquiescement, leur tirait la langue et continuait.

Dans cette chambre de douleur, sa voix relâchait les cœurs serrés de ces misérables et relevait leurs têtes comme l'eût fait un verre de vin vieux. Elle rallumait en eux quelques flammes d'espoir, comme si fût venue, par la fenêtre

ouverte au jardin, la brise allègre avec sa fraîcheur vivante, le bruissement des feuilles et le parfum des herbes. Car ceux qui souffraient ici, retrouvaient dans la simplicité joyeuse de Lowikè, quelque chose qu'eux-mêmes avaient presque entièrement perdu, quelque chose qui passait en son rire, à leurs yeux et sur leurs lèvres, avec la jeunesse d'une fleurette des champs.

L'innocent qui ne savait désespérer, le simple qui ne craignait pas le mal, devenait leur patron. Sans nul doute, le médecin distinguait, par leurs regards, les ex-voto et les guirlandes qu'en leurs cœurs ses humbles clients attachaient à cette statuette fruste et naïve. Chaque matin, lui aussi prenait sa part du sourire du misérable ; et même on le vit réclamer avec vivacité l'immortelle doucement parfumée de cette joie qui ne pouvait se flétrir : quand il suivait des yeux Lowikè s'en retournant vers

sa chambre de son pas léger et dansant, et faisait signe à l'un ou à l'autre qu'il reculât sur le côté pour le lui laisser voir jusqu'à la porte.

Tous les cœurs l'accompagnaient ; et la porte fermée, fermée sur le triste à présent tout nu, en larmes et saigneux, un soupir bruyant semblait dire, en sortant de chaque poitrine :

« Allons, puisqu'il le faut ! »

Le dernier jour, les paupières de Lowikè n'étaient plus que rouges sur leurs bords décillés. Ses petits yeux luisaient en sa face blafarde, mobiles autant que les écureuils sur les moulinets attachés à la porte des cloutiers. Il était assis à la chaise des malades, tenant le petit batelier qui depuis quelque temps osait regarder la fenêtre entre ses doigts écartés. Le médecin lui dit donc : « Lowikè, c'est fini ; tu es guéri ; tu peux t'en aller ! »

Lowikè se leva sur ses pieds et sans

mot dire, mettant une main en visière à son front, il s'approcha doucement de son guérisseur. Il fit mine quelque temps, par ces gestes qu'il avait vu répéter si souvent, de chercher attentivement « la maladie » dans les yeux du vieillard... Puis, levant les bras et reculant brusquement de deux pas, dans la position du chasseur qui ferme un œil et de l'autre fixe un but, il visa comme si la bête mauvaise qui fait tant de mal aux hommes depuis tous les temps, venait de se dresser, celle-là qu'on recherchait si âprement ici tous les jours. Il fit : « Paf ! » puis poussa, en réponse du monstre, un sourd et long grognement tel qu'on en entend à la foire, aux baraques de tir, quand on vient à toucher adroitement, du projectile, le petit rond blanc qui tache le lion de tôle ; le ressort dérappe ; la bête ouvre une gueule terrible à dents limées en pointe, et pousse un hurlement qui fait trembler

les enfants, par le moyen d'une peau de tambour tendue qui frémit. Puis encore: « Paf! » et l'adroit chasseur toucha le montagnard guêtré, à chapeau pointu, qui porte en sautoir une vielle dont il se met à jouer, sur le coup, en gigotant vivement des deux pieds à la fois.

Le vieux médecin riait et personne ne voyait ses lèvres rouges et humides qui tremblaient dans sa barbe. Il se leva sur son fauteuil en s'aidant de ses mains serrant la serviette blanche. Oui, il riait doucement. Il fit quelques pas vers Lowikè, étendit en avant son bras, en guise de fusil, à la manière de notre innocent, et lui aussi il fit: « Paf! » Et il toucha le lion de tôle au but. Certes il le toucha, car le bon lion à longue barbe blanche et aux paupières à petites rides se mit à rugir effroyablement.

C'est ainsi que le docteur répondit au cordial misérable qui, transporté de joie, bondissait sur place, en faisant les plus

belles « ailes de pigeons » à la bruxelloise qui se puissent imaginer.

Autour d'eux, les malades ne souriaient ni ne manifestaient aucune surprise. Cette communion naïve autant que le baiser de deux cœurs nus, avait tout à coup, sur leurs visages, empreint un air de calme félicité; et pour un long temps, ils étaient raccommodés avec la vie.

*
* *
*

Hier, je rencontrai Lowikè. C'était dans une ruelle qui court, souvent coupée par des rues nouvelles et rectilignes dont les lourdes bâtisses cubiques ne savent pourtant écraser ses maisonnettes pittoresques et turbulentes.

Quatre heures étaient passées ; il faisait si doux que la venelle s'alanguissait dans la fraîcheur de ses vieux murs.

A une fenêtre, une fillette versait le contenu d'un grand pot de terre brune, dans un bac d'où montaient, au long de ficelles, les lianes de pois de senteur. Les cheveux roux de l'enfant semblaient étinceler ; sa peau était d'un rose ardent ; un corsage bleu d'une vieille étoffe souvent lavée l'engainait en découvrant ses bras et laissant passer la collerette festonnée de sa chemise. Derrière elle, se tenait une couturière en tablier blanc, avec des bouts de fil pendant aux lèvres, et dont le visage rond et pâle, piqué par des yeux gris d'une expression souffreteuse et caressante, était auréolé d'un nuage de cheveux cendrés disposés en frisons.

Tandis qu'en face, c'était le cabaret du *Rendez-vous des Wallons*. Des jeunes filles un peu trop parées de jaquettes aux couleurs vives et garnies de trop de rubans, montraient, avec un plaisir enfantin, des bas de coton ajou-

rés et des souliers de cuir laqué. A la dérobée, elles relevaient chacune leurs mains pour en blanchir la peau ; et en faisant le geste de ramener une boucle folle de leurs tempes, elles pinçaient vite leurs oreilles pour les rosir.

Elles entouraient Lowikè qui, au milieu du pavé, gesticulant et tournant le bras comme à une manivelle, imitait l'orgue de Barbarie, à son habitude. Il était au milieu du cercle rieur ; dans sa mine de Pierrot, ses yeux luisaient pour chaque jeune fille ; et entre les dents, il tenait une large rose rouge.

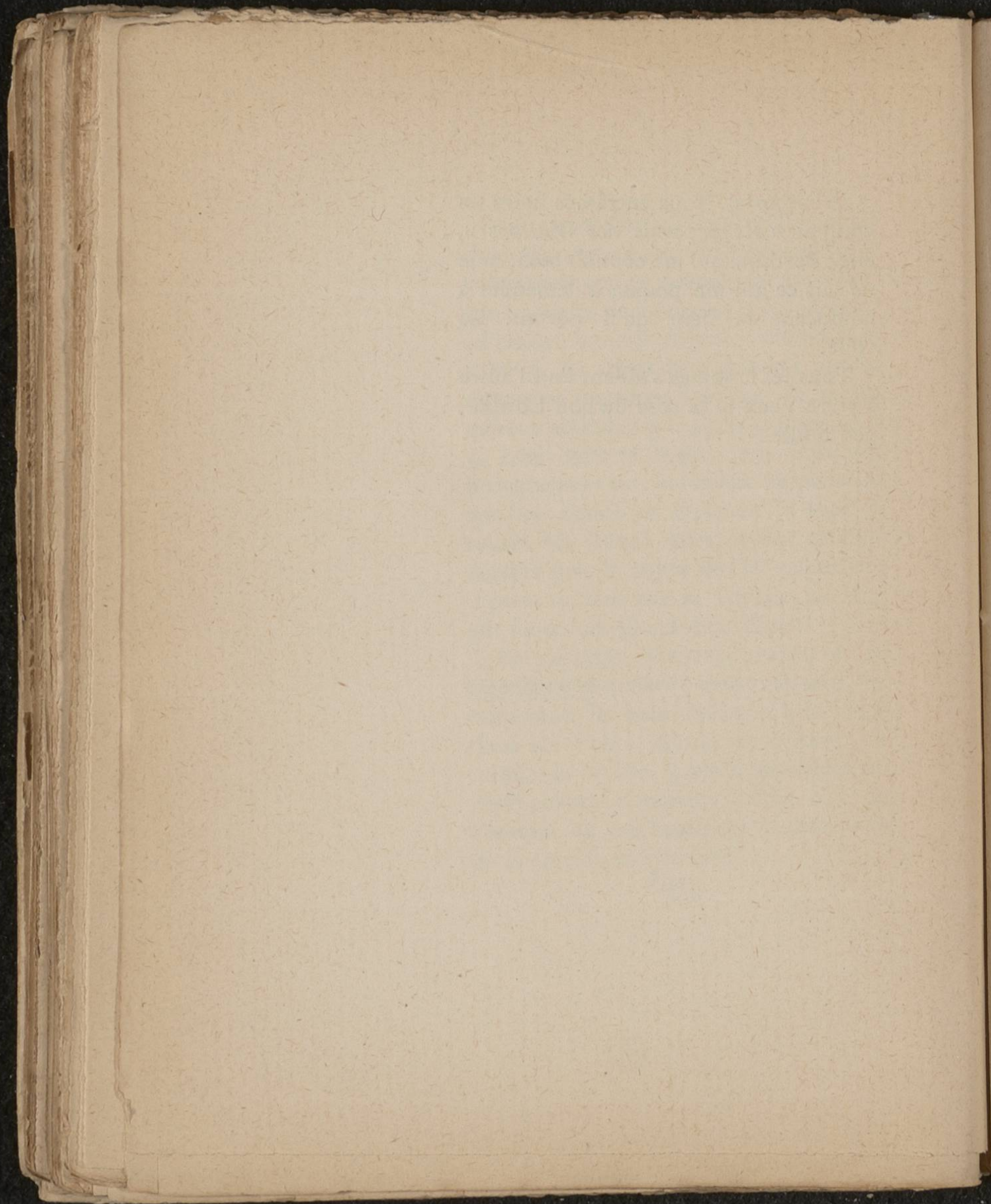
Elles criaient : « Lowikè » et l'excitaient de bravos, sachant qu'on pouvait rire avec lui, qu'il n'en prendrait aucune hardiesse. Non, il ne s'arrêtait de recommencer des entrechats pour elles, ni de chanter l'ouverture de la *Dame Blanche*. Il finit par jouer le jeu du lion rugissant, et, emporté par son succès, celui du Savoyard à la vielle.

Mais cependant qu'elles s'exclamaient avec des contorsions exagérées et renversaient le cou en roucoulant des « Ah ! Ah ! » pleins de tendresse et à l'adresse, sûrement, du ciel soyeux comme leur peau et du soleil d'été éclatant autant que leurs bouches, Lowikè, le malin qu'on n'attendait pas, saisit inopinément sa rose dans sa main, puis tournant brusquement sur lui-même en pivotant sur les talons et étendant le bras, à toutes les jeunes filles, avant qu'elles eussent pris le temps de l'en empêcher, il passa sa fleur sur la bouche, sa rose sur toutes ces lèvres mouillées !

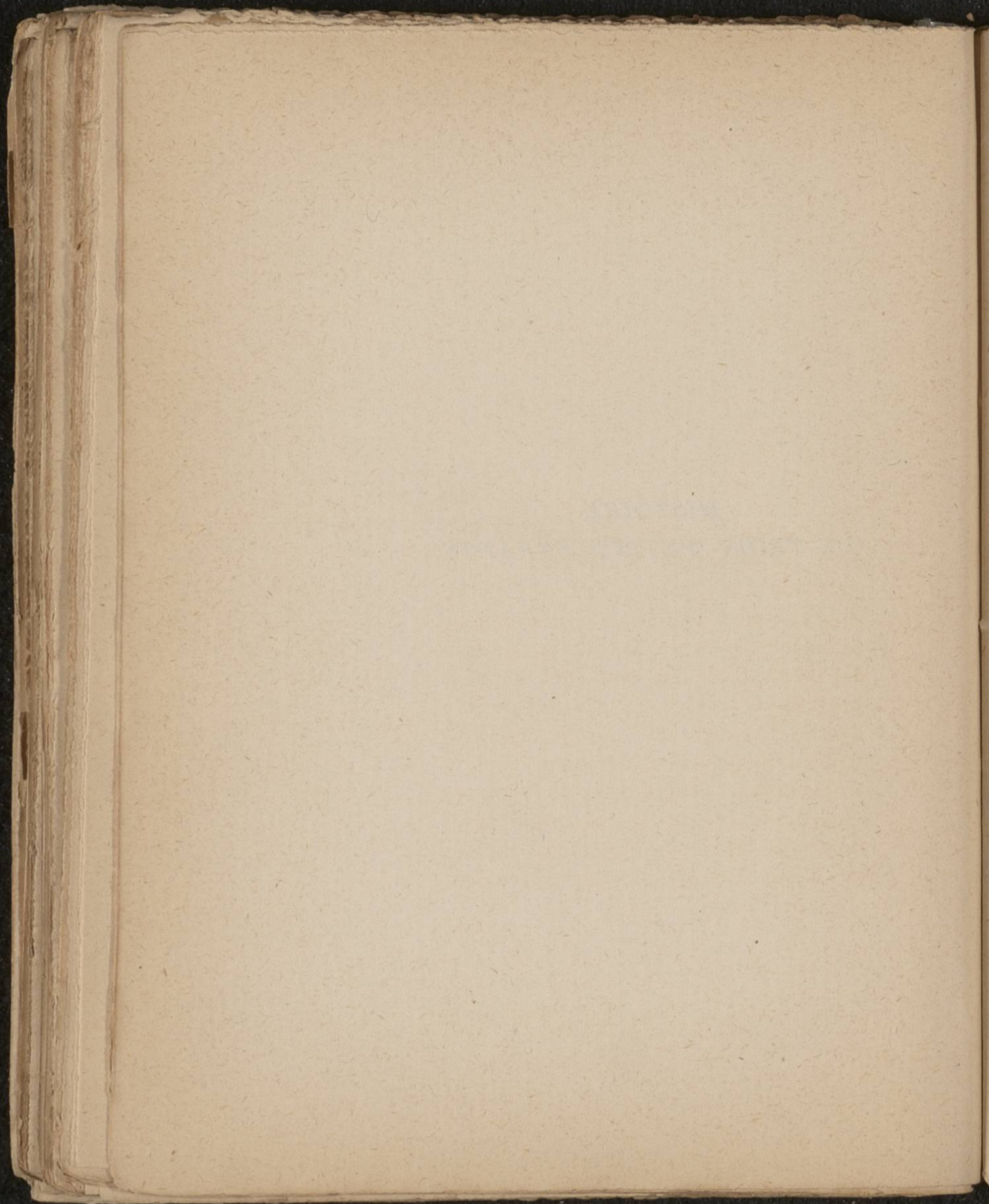
En s'écriant, elles regimbaient et se rejetaient en arrière ; mais trop tard. Sa fleur, ainsi, les baisa toutes et il la remit dans ses dents. Alors, un instant, au milieu de la rue, il resta immobile en cette posture comme s'il était ivre de l'amour de ces friquettes jeunesses et de la joie de voir le soleil !

Je l'accostai. Nous entrâmes boire un coup au « *Rendez-vous des Wallons* », chez Berthine qui me connaît bien, et je ne sais ce qui me poussa à demander à l'innocent la fleur qu'il portait. La voilà.

Tous les hommes s'aident l'un l'autre à vivre. Veux-tu la rose du bon Lowikè, petite fille ?



HISTOIRE
DE TROIS PETITS ENFANTS



Il y avait, par un jeudi du plein été, trois petits enfants si fatigués d'avoir joué à la marelle au préau de l'église, qu'ils s'étaient couchés sur l'escalier de la maison Drienne, du côté de l'ombre. La pierre bleue du seuil était finement polie et creusée par les pas ; et dans le corridor, entre les portes ouvertes, courait une fraîcheur agréable.

Ces enfants étaient roses de la grande chaleur ; ils avaient dévêtu leurs jaquettes de coutil bleu et les portaient roulées sur le bras ; des bretelles de drap tenaient

leurs culottes; leurs chemises, en bâillant à la fente du col, montraient, sous le cercle brun de leurs cous hâlés, la peau laiteuse de leurs épaules, de ces épaules étroites et tombantes comme des mains jointes qui demandent protection.

Leurs paupières s'étant peu à peu fermées et leurs têtes affaissées sur le camarade voisin, ils dormaient en souriant.

Au fond de la maison, dans le cadre de la porte et sur le fond de verdure du jardin ensoleillé, on voyait Drienne la lavandière au travail. Elle aiguayait du linge, en un cuveau, en agitant les pièces et les tordant. L'eau en dégouttait bruyamment et pour les serrer plus fort, Drienne pinçait les lèvres. Son teint était animé, son chignon tombait dans sa nuque. Elle faisait claquer la toile en la détordant, puis la tassait dans des mannes d'osier blanc. De-ci de-là, les

sabots claquaient, tandis que le robinet de la fontaine coulait en fredonnant.

La lavandière aperçut les petits sommeillant sur l'escalier, et elle s'approcha pour mieux les voir, en marchant silencieusement. A mesure qu'elle avançait, son visage rouge s'éclairait encore, et quoiqu'elle eût les mains pleines de linge, les trouvant si jolis, elle voulut les caresser. Mais ses doigts froids et mouillés les éveillèrent, et ils dirent :

« Ah ! Ah ! Drienne ! »

Et justement, le Bailly parut avec son attelage, au haut de la rue qui vient de sa ferme.

Le long chariot vide à ridelles résonnait et faisait tapage et les chaînes, à la descente, frottaient le pavé. Les chevaux étaient caparaçonnés de filets à bordure de laine bleue tordue en flocons, qui les garantissaient des mouches voraces et inlassables. Les deux juments timonnières se penchaient en dehors en

tirant par devers elles sur leurs colliers ; les trois clampins de volée laissaient flotter les traits avec l'air d'aller pour leur plaisir.

Le fermier allonge le pas dans la pente. Son visage est empourpré. Son sarreau vole en arrière ; il fait claquer son fouet et tire fermement sur le paquet de guides de chanvre. Il va à Leernes charger la deuxième charretée. Le blé est mûr et séché à plaisir. L'avoine aussi sera bientôt à point ; il la vendra joliment bien, car elle est réussie. Bonne moisson !... « Ahï ! Dia ! Dia ! » crie le fermier et tout le préau retentit du bruit de l'attelage.

Les trois petits enfants se levèrent ; leurs yeux luisaient et leurs dents riaient. Ils se mirent à sauter comme si passait la musique avec les tambours ronflants. Le plus grand s'élança audacieusement dans l'arrière de la voiture ; le deuxième se suspendit à la tringle du frein ; le

plus petit saisit, le malin, un bout du combleau qui pendait. En le serrant, il se laissait traîner sur le sol, se relevait et bondissait en avant, et recommençait son manège.

Les chevaux prirent une allure si rapide, que les maisons ne faisaient plus que passer sur les côtés de la route. Au carrefour une bande d'enfants aperçut les trois petits en leur amusante posture, et laissant leurs jeux, ils coururent pour les suivre. Mais ils ne surent les joindre, car le Bailly venait de cingler l'attelage; et puis, je crois aussi que nos petits enfants devaient seulement être trois, là où ils allaient. Les délaissés leur jetèrent des pierres et crièrent par dépit : « Voiturier ! ahaïe ! on suit le char ! »

La côte de Leernes gravie, on la descendit, et bientôt apparut un beau champ entièrement fauché et plein d'une foule grouillant entre les cônes pointus des tas de gerbes. Il s'éten-

dait jusqu'au pli d'une colline qui montait tout à coup verte et tavelée de maisonnettes rouges et blanches et semblant, dans le lointain, pousser des cris joyeux.

L'attelage qui longeait un ruisseau prit subitement son tournant, s'élança, et passant le fossé sur une dalle, tomba dans la terre molle du champ. L'on n'entendait plus que le doux craquement des éteules broyées sous les roues.

Des gerbes où ils dormaient, les valets sautèrent sur leurs pieds ; et les faneuses coiffées de chapeaux de joncs qui vanaient sur leurs joues de mouvantes mouchetures de soleil, levèrent de terre les rateaux fichés debout.

Nos petits enfants, près de ceux de leur village, gambadaient déjà et faisaient des cumulets. Ils poursuivaient les souris à longs museaux dégâtées sous les tas. Hé ! ils les poursuivaient, mais au moment de les atteindre, ils n'osaient

les saisir ; et levant les mains à leurs épaules, ils se regardaient pour s'exciter à l'audace.

Ils furent bientôt se mêler aux glaneuses. C'étaient des femmes de ce village-ci et ils ne les connaissaient point. Elles se hâtaient sans lever la tête, pour suivre la ligne des faneuses qui, sur les places déblavées par les chargeurs, ratissaient le plus gros pour le fermier.

Ils trouvèrent quelques épis encore ; et ils les réunirent en touffes qui ressemblaient à leurs blondes têtes hirsutes sur le col des tiges resserrées en leurs mains. Ils s'arrêtèrent au bord du ruisselet, tandis que le char, les valets et les femmes, continuant leur tâche, s'enfonçaient doucement au loin, vers la fin. Ils écrasaient les épis cossus et côtelés, les broyaient, soufflaient les bales et happaient les beaux grains roux dans leurs paumes. Jusqu'à en faire des boules élastiques, ils les mâchaient, longuement,

en les étirant et découvrant leurs dents menues et piquetées de noir à cause de toutes les sucreries de chez Berthine des Roquettes qu'ils avaient croquées.

Le soleil entra dans les arbres de la colline ; un doux bruit s'éleva de l'eau qui coulait lentement jusqu'à l'anse verte de cresson et d'algues à feuilles rondes, puis, preste, franchissait la grosse pierre et filait en caquetant, guillerette comme un cochet content de soi. Le plus petit, pour voir, mit son sabot dans l'eau ; et voilà le sabot filé, bondissant comme un bateau, tournoyant, s'arrêtant et repartant toujours quand on allait le saisir. Les enfants le suivaient en criant et en mimant sur la berge toutes les péripéties du voyage. Ils l'attrapèrent très loin, près d'un pont ruiné où un paysan avait dressé, de branchages et d'herbes, un barrage pour aiguayer ses bêtes aux champs.

Les petits, se tournant, trouvèrent

des collines qu'ils n'avaient jamais vues, et une route marchant entre deux haies qui sautaient et remontaient aux tres-sauts du terrains.

Par l'échancrure d'un val, ils reconnurent, tout au loin, la haute cheminée d'un charbonnage et les rangées d'arbres de la grand'route penchés par le vent d'ouest dans la posture de cavaliers au galop devant qui des flots blancs pou-droyaient en roulant ; et en écoutant bien, il semblait qu'on entendît crier plaintivement : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Des trois petits, le plus grand dit :

« Nous sommes bien loin. Personne de l'école n'aura jamais été si loin que nous. Non, pas même Criquet qui va chercher au bois des écorces avec son père ; et il dit pourtant que c'est un si long voyage !

— Nous sommes comme des hommes, n'est-ce-pas ? ajouta celui qui n'était pas

tout à fait aussi grand. Et nous n'avons pas peur. »

Le plus petit, il ne dit rien, quoiqu'il fût fort heureux d'accompagner de si hardis voyageurs.

Sous un arbre qui étendait, comme des bras, ses branches sur le chemin, ils trouvèrent des pommes ; elles brillaient et semblaient posées sur les pierres par une main ; le jus en coulait aux côtitures saignantes ; elles étaient douces et un peu tièdes encore de la chaleur du jour. Ils les mangèrent ; puis ils se laissèrent rouler de haut en bas du talus. Dans les buissons, les oiseaux voletaient, cherchant leur abri pour la nuit ; et leurs ailes claquaient dans les feuilles. Une vache courait dans un champ en bondissant ; un enfant qui la poursuivait criait d'une voix éclatante. La haute charretée du fermier apparut lointaine et silencieuse comme une image, au moment où elle surmontait la der-

nière côte cachant Fontaine. Et tout à coup le soleil tomba derrière le ciel, semblable à une orange éclatante.

Le soir vint de son pas langoureux, vêtu de son manteau de velours moelleux et tiède. Il en caressait si délicatement nos petits enfants, qu'ils ne pensaient pas au logis.

Mais tandis que l'ombre s'épaississait, ils étaient assis dans les feuilles sèches, sous une haie. Au milieu des branches, il faisait noir déjà; le sol y était frais et les enfants en tiraient, à l'aveuglette, des pervenches aux feuilles épaisses. Une poule les saisit un moment, une poule vagabonde qui se déjucha brusquement et passa sur leurs jambes en allongeant le cou et battant éperdument les ailes. Ils se remirent, mais ne se lâchèrent plus les mains qu'ils s'étaient prises.

Au loin, des volutes de brume violette et bleue vaguaient sur une prairie en

s'étirant ; une traînée perlée suivait le pied de la haie car il n'y avait pas de vent.

Les petits enfants ne regardaient pas les étoiles, mais plutôt les lumières qui éclataient aux fenêtres des maisons, dans les espaliers, avant qu'on ne fût venu tirer les volets. Elles remuaient un peu, s'asseyaient et ne bougaient plus, douces et dorées.

Des raines marchaient avec lenteur sous les feuilles et les herbes bruissantes. Des crapauds se mirent à chanter ; sans doute, ils étaient sous la dalle d'un petit pont. Leurs voix avaient le timbre de lointaines clochettes de cristal, mates et sans écho, ou qui auraient battu dans du velours. C'est de cette douce et triste musique qu'ils appellent les crapaudes ; ils sont les cloches d'amour des nuits d'été.

Le cadet découvrit une trouée dans la haie. Il y attira les deux autres, et

un à un ils y passèrent la tête. De l'autre côté, leurs visages touchaient de hautes herbes. En rabattant les touffes les plus proches, ils aperçurent une lumière qui brillait dans une maison toute voisine. Ils en furent effrayés comme de quelque chose qui se lève tout à coup près de vous; et ils se regardèrent. Eux qui se croyaient si loin des gens, comme des sauvages véritables, voilà qu'il semblait qu'on les attendît là...

Ils pénétrèrent donc dans la prairie en rampant sur leurs genoux. La verdure était si haute qu'ils paraissaient y nager; et les marguerites venaient plonger leurs regards pâles dans leurs yeux. En marchant, ils laissaient derrière eux un sillage du vert délicat de l'herbe foulée. Ils passèrent sous une barrière et se trouvèrent dans la cour où s'épanchait la lumière qu'ils avaient aperçue du chemin.

Un gros chien sortit de sa niche, au

bruit qu'ils faisaient et sa chaîne racla le bois en sonnante. Mais il vit les trois enfants et pliant ses pattes de derrière en allongeant celles de devant, il se mit à sauter par petits bonds sur le côté, à secouer la tête et agiter la queue en jappant à demi-voix, ainsi que s'il eût reconnu des amis sans oser cependant le dire tout haut. Enfin, il se coucha aux pieds du tout petit, et ils commencèrent à jouer.

Les deux plus grands s'approchèrent de la fenêtre. La chambre éclairée avait des murs d'un rouge vif où la lumière se réfléchissait. Un homme haut et maigre, en sabots et les bras nus, avec un petit couteau écorchait une bête dressée en l'air par un tinet et dont le museau s'appuyait au soldans une flaque de sang noir figé, desorte que les enfants voyaient son œil fané par la mort.

Cet homme était un boucher. Avec ses regards fixés à sa tâche et ses lèvres

pincées par l'attention, il avait l'air terrible. Il répétait minutieusement ses coups de couteau entre la chair couverte d'une mousse bleuâtre et la peau ; quelquefois, mettant la lame dans ses dents, il tirait sur le cuir à deux mains.

Il ne pendait aux murs que des sachets de présure séchée dont on caille le lait et des grappes de suif piquetées de chiures de mouches. Des peaux de vache, roulées sur les cornes, gisaient en paquets. Sur un tronchet entaillé par l'usage, des hachoirs et des couteaux luisaient.

Les petits enfants commencèrent de trembler, et sans oser se retirer de la fenêtre d'où ils voyaient ces choses, ils se guignaient, car ils avaient envie de pleurer et les coins de leurs lèvres tressaillaient déjà ; mais aucun n'osait le faire le premier.

Enfin, collant leur bouche et aplatisant leur nez au carreau, ils se mirent

à crier ensemble d'une voix tremblante et sourde :

« Boucher, boucher, nous sommes ici les trois petits enfants de Fontaine !... »

L'homme leva la tête, les vit et ne parut pas étonné du tout. Il acheva de tirer la peau, puis il vint sur le seuil de la porte. Il y resta, les jambes écartées, ses mains derrière le dos et la tête fort penchée pour les voir, si petits, à terre. Son visage était odieux et avait l'expression à la fois méchante et apathique d'une bête qui saurait bien que sa frêle et tendre victime ne lui échappera pas, qu'elle est là. Il leur dit donc d'une voix lente et grailonnante et en balançant atrocement la tête pour se moquer d'eux :

« Ah! Ah! Ah!... Vous êtes là, vous autres!

— Oui, nous sommes allés glaner aux champs et en suivant un ruisseau, nous

avons vu la lumière de la fenêtre. Boucher, voulez-vous nous loger ?

— Entrez, entrez, petits enfants, — y a de la place, assurément. »

On prit le tout petit qui était dans la niche à jouer avec le chien. Leurs bonnets à la main, les trois garçons entrèrent ; car c'était leur planète. Dans l'allée, ils attendirent que le boucher revînt avec la lampe de la boucherie, puis ils pénétrèrent dans la chambre.

Le maître les assit autour de la table et dit qu'il sortait pour revenir aussitôt. Bientôt les petits l'entendirent aiguisant, dans la cour, ses couteaux sur une meule. La pierre mordait le fer qui sifflait. Puis dans le sussurement, ils distinguèrent des paroles : « Zt ! Attendez ! Zztt ! Je vous tiens ! », et d'autres si méchants propos à leur adresse, que la peur les faisait trembler. Tous les trois ? Non. Le cadet, avec la tête posée dans le cadre de ses bras, dormait sur

la table, si bien, si bien que les autres, le voyant si paisible, avaient saisi ses manches et s'y tenaient attachés. Les yeux fixés sur la porte par où le boucher reviendrait, ils écoutaient le sifflement terrible de la meule.

Le bruit tomba et le boucher parut à la porte en disant de son ignoble voix de corneille qui graille, et lentement, et sans que ses yeux pussent seulement briller, le lâche boucher :

« Je vais vous tuer. »

Son coutelas frais émoulu luisait. Les deux plus grands des trois petits enfants se jetèrent à ses genoux pour implorer leur pardon ; mais loin de les exaucer, il prenait le temps où ils tendaient vers lui leurs visages éplorés en allongeant le menton, pour leur trancher le cou. Ils tombèrent en rond sur le carreau, et leurs yeux se fermèrent.

Alors le boucher alla au tout petit assis sur la chaise et dormant; il le saisit

par le bras et le mit debout au milieu de la chambre. L'enfant ouvrait à demi les yeux ; un peu de salive mouillait les coins de sa bouche ; sa tête, en une pose molle, penchait sur son épaule ; et il souriait, car il croyait qu'il était à la maison, que sa mère avait dit : « Nous allons dormir ! » et qu'elle prenait justement la lampe sur la cheminée ; et il restait d'habitude, durant ce temps, titubant, ne sachant pas relever ses paupières et tout rose de sommeil. — Le boucher le renversa sur sa cuisse ; et en lançant un horrible juron, lui scia la gorge.

Les trois petits enfants étaient morts, qu'ils fleuraient encore la terre des champs d'été, la couche de feuilles sèches, les herbes fraîches de la prairie.

Le chien, dans la cour, se dressa sur ses pattes et montrant sa tête à la fenêtre, il se mit à gémir. L'homme alla à lui et le repoussa dans sa niche, à coups de

pieds. Comme il rentrait, il s'arrêta sur le seuil. Un doux vent s'était levé dans la nuit et il portait une musique plaintive. Le sillage d'herbe foulée où, de la haie à la barrière, les petits avaient passé, luisait comme une souche phosphorescente à la lisière d'un bois.

Il ferma précipitamment sa porte, la barricada et reprit sa besogne. Sur un tronchet, il coupait les enfants en menus morceaux qu'il entassait dans son saloir en chêne, large du bas et cerclé de fer. Au fond, il avait étalé un pouce d'épais de sel gris mêlé de salpêtre; puis une couche de chair fraîche; puis une couche de sel; puis une couche de chair. Il appuyait à deux mains pour écraser les vides. Tout au-dessus, il jeta une double couche de sel, étala un linge plié en quatre; et le saloir étant plein, il le ferma de son couvercle de bois.

Puis il s'assit, et voici qu'il entendit un murmure de petites voix entre-

coupées de chansons vagues comme des accords, et de soupirs. Elles passaient au-dessus de sa tête telles que des oiseaux qui se fussent balancés, descendant, remontant et passant l'un sur l'autre. Il entendait le frémissement moelleux de leur ailes, et quelquefois le craquement de grandes pennes touchant le plafond ainsi qu'aux hirondelles fortuitement entrées dans une chambre et qui ne trouvent plus la fenêtre libre. Puis, les voix claires se mirent à babiller et à rire; car elles n'avaient peur aucunement du boucher. Je crois que c'étaient là les flammes vives de la jeunesse que rien ne saurait écraser ni éteindre.

C'est le boucher qui eut peur. Il sauta sur son couteau et, à reculons, gagna la fenêtre. Son visage était agité de grimaces affreuses; et tout son corps tremblait, à cause de ces oiselets qui voletaient en gazouillant! Il tira la

fenêtre tout d'un coup et s'effaça brusquement derrière le battant. Les petites voix frémirent plus haut comme s'élevaient les bouillonnements de l'onde resserrée au chenal du moulin; et en se touchant, sans doute, elles plongèrent par la baie dans la nuit bleue.

Ecoutez, c'était pour aller dire au ciel et à toutes les choses du monde ce que le boucher de Leernes avait fait : mais les trois moineaux qui étaient les âmes des trois petits enfants ne pensèrent pas aux pauvres gens qui les attendaient au village, dans l'angoisse.

Là, en chacune des maisons, on avait soupé en dressant l'oreille. La fourchette à la main, l'un ou l'autre allait souvent entrebâiller la porte de la rue. Mais pas de petit ; et le grand frère, le plus vif taquin, était justement le plus inquiet. L'heure de fermer la maison arrivait.

« Lalie, n'avez-vous pas vu mon petit Fricquet ? »

— Mon petit Toine, Charlotte, mon petit Toine, ne l'avez-vous pas vu ?

— Et vous, et vous, Lalie, Flippine, n'avez-vous pas vu mon petit Gus ? »

Les trois mères se trouvèrent ainsi et s'apprirent leur malheur commun. Elles se tordaient les mains en disant :

« Que faire ? Que faire ? »

Aucune ne répondait rien ; mais elles n'auraient su demeurer inactives sous les menaces du malheur ; elles se mirent à courir ensemble à la recherche des petits.

Elles firent le tour du village. On n'avait vu ceux qu'elles poursuivaient, ni du côté de l'abreuvoir, ni aux carrières. Pour ce qui était de ses parages le charron en fit foi. Il était venu sur le seuil ; on voyait dans sa maison, sous la lampe, ses enfants paisibles autour de la mère ; et lui fumait à une longue pipe. Les trois femmes désolées, éclairées brusquement par la lumière giclant dans

la rue, répétaient leurs questions avec une sollicitation si pressante qu'elles semblaient implorer qu'on leur fît un mensonge plutôt que leur dire encore : « non ».

« Charron, pensez bien... Pour sûr?... Vous ne les avez pas vus... Ne sont-ils pas passés derrière vous ; cela arrive, charron, qu'on ne voit pas quelqu'un tout proche.

— Non ! non ! J'ai équarri mon frêne de huit mètres ; je suis resté toute la journée sur la route ; et je ne les ai pas vus, eux qui ne manquent jamais de se balancer sur mes planches, quand ils passent ensemble.

— Mais, charron...

— Sabré... Quand je vous le dis ! ...

Elles s'en allèrent plus loin. Elles pleuraient. La nuit était douce, et les chemins obscurs. Les mèches de leurs cheveux collées à leurs fronts leur donnaient un air hagard. Elles tenaient,

comme un mouchoir, leurs devantiers sur leurs bouches.

Au-dessus du mur du parc qu'elles longeaient, tout à coup, dans la coupelle des arbres, passa une rumeur étrange. Elles s'arrêtèrent et se tournèrent l'une vers l'autre croyant qu'elles avaient parlé en sanglotant.... C'étaient les vieux ormes qui frémissaient, sous le vent de Leernes où mouraient les petits enfants.

Je ne sais pourquoi, subitement aussi, elles se mettaient à courir la distance de quelques pas ; je ne sais pourquoi, en vérité puisqu'elles n'allaient nulle part. Elles couraient ainsi de toutes leurs forces comme si on les appelait pour relâcher leur angoisse. Mais bientôt elles retombaient dans leur allure incertaine.

Elles se trouvèrent devant la chapelle de pierre bleue taillée en forme de coffre d'horloge, proche la croix du voiturier

occis sous son char. Elles s'agenouillèrent et dirent un pater et une oraison à Saint-Antoine de Padoue. Aussitôt il leur vint une bonne idée ; elles interrogèrent le cantonnier qui fermait son cabaret ; il leur répondit que les trois petits étaient passés sur un chariot allant à Leernes.

« Ah ! dit Lalie qui reprit sa respiration comme si on lui avait coupé des entraves, ah, peut-être Toine est-il chez sa tante de Landelies. Oui, il y est déjà allé ainsi. Et les vôtres sont avec lui. Vous aller voir... Demain, Désirée les rapportera dans sa charrette en venant au marché...

Oui, le lendemain, la tante Désirée arriva pour le marché dans sa charrette bleue couverte d'une bâche de toile serrée en rosace sur l'arrière et poudrée joliment de la fine poussière blanche des routes empierrées. Le vieil âne au poil argenté et à ventre tout rond

secouait sa tête placide. La fermière attacha la bride à son banc et sauta dans la rue d'une façon bruyante et décidée.

Elle portait d'épais souliers à boucle d'acier, un costume de siamoise à lignes bleues et blanches, et un bonnet de tulle très empesé dont le ruban noué en cocarde lui sciait le cou. La course avait fouetté son visage; dans ces atours, elle était un peu raide, toute gaie et luronne.

Elle tira des paniers, sous les serviettes, des mottes de beurre d'une couleur orange délicieuse, que perlait la rosée du sel fondant. Elle les portait sur des feuilles de choux mouillées; ses deux mains étaient pleines; elle poussa la porte du genou et entra. Dans le corridor, ses souliers ferrés sonnaient sur les pierres allègrement ainsi que tout ce qui vient des beaux

villages verts et rouges des bords de la Sambre.

« Lalie, eh Lalie ! Voilà du beurre qui sent la noisette ! Goûtez-moi ça !

— Toine, où est Toine ? cria Lalie en voyant la fermière.

— Comment, Toine ?

— Ah mon Dieu ! cria la mère, il n'est pas avec vous ? Ils ne sont pas avec vous ? »

La fermière s'arrêta de rire. On lui expliqua la terrible chose et le malheur presque certain. « Ils sont perdus ! On les aura volés ! »

Les fours à chaux de l'environ furent visités, où les vagabonds vont souvent passer la nuit sur les briques chaudes.

On fouilla la roulotte des Bohémiens arrêtés sur le grand pavé où ils rétamant les chaudrons récoltés au village, tandis que les enfants noirs paissent un cheval à longs poils aux fossés du chemin, et volent les poules dans les

haies. Il n'y a pas à se fier à ces étrangers.

Cela fut vain.

Les mères qui n'avaient osé se concerter sur cette démarche, se rencontrèrent un jour tout près de la Sambre; elles étaient venues en cachette au coude de la *Jambe de bois*, là où vont souvent se noyer des gens de Fontaine.

Elles restaient silencieuses près de l'éclusier tournant la manivelle des vannes, car elles craignaient même d'exprimer cette chose qu'elles voulaient cacher au malheur, et dont l'idée faisait frémir leur cœur.

Personne n'avait vu les enfants.

« Ah oui ! disait-on parfois, un petit garçon qui portait une gamelle. Il allait du côté d'Hourpes... Non ? Ce n'est pas cela ? Alors, je ne sais pas. »

Sans cesse brisées par l'inquiétude toujours nouvelle, les mères s'en retournaient lentement, d'un pas de malades, en s'accrochant.

«Gus...us! Fricquet...et! Toi...oine!»
criaient-elles, dans le bois, en mettant
leurs mains aux côtés de leur bouche
pour porter plus loin la voix. Un petit
écho répondait, ou ce n'était que le
bruit d'une branche se rompant.

Il arriva qu'un jour, un bûcheron
leur répondit, en simulant une voix
grêle. Elles accoururent, folles d'espoir;
mais devant l'homme, elles s'arrêtèrent
interdites. Il avait un visage rose et
poupin, et un cadre de poils follets aux
joues.

« C'était par jeu, que je criais, dit-il,
je ne sais ce que vous voulez.

Ces femmes lui contèrent leur mal-
heur. Il y pleura et leur demanda
pardon. Puis en roulant son petit
tablier de cuir, il les reconduisit outre
le bois, jusqu'aux champs de la Hutte.

On ne manqua, non plus, d'interroger
les colporteurs qui viennent de Flandre
avec des brosses sur le dos ; les mar-

chands de craie du Borinage ; ceux qui apportent en longs sachets, sur des ânes, le sable blanc de Carnières. Mais le marchand de casquettes qui est de Binche où l'on est habile à tromper, et qui est si bavard qu'on renoue avec lui sans cesse, lui-même n'avait rien à répondre.

Aux ducasses, les villageois vérifièrent longtemps si les petits n'étaient, habillés de maillots, à jouer du tambour à la parade des baraques ou de la cornemuse en compagnie des montreurs d'ours.

Le temps passait ; on désespéra de les revoir jamais, car la sorcière des Gaux consultée répondit (elle avait réclamé triple somme) répondit seulement que les trois petits enfants, morts quand il faisait noir, on les reverrait un jour qu'il fera tout blanc. Ce qui ne voulait rien dire, évidemment, n'est-ce pas ? Non ?... Eh bien vous verrez, pourtant !

Certes, ils étaient morts. Aux fêtes

de la Communion ou quand les écoliers, sur une estrade, récitent les fables de la distribution des prix, les trois mères pleuraient en disant :

« Le nôtre n'a pas eu son tour. »

Durant longtemps, l'une d'elles, qui ne savait désespérer, faisait semblant de sourire chaque fois qu'elle rentrait à sa maison. Au goûter, elle coupait la tartine du cadet, la débarrassait de sa croûte noire, la posait près de la petite tasse; puis elle avançait la chaise munie du vieux livre qui haussait le siège de son enfant; comme si la catastrophe et des années n'étaient point passées. Sur la pointe des pieds, elle s'approchait alors du coin de la chambre où était dressée la maie au pain, contre le mur. Ah ! Ah !..., le petit était là, pour sûr, qui se tenait caché et riait tout bas de la farce qu'il faisait ! Mais il n'y avait jamais de petit garçon qui sortît en

riant, tout blanc de farine, de derrière la maie.

Depuis sept ans, les enfants étaient dans le saloir que le boucher avait poussé dans le coin le plus noir de sa chambre. Leur chair y avait conservé une fraîcheur merveilleuse ; elle était si rouge qu'elle semblait vivre encore, car elle n'avait jeté son eau et ne se desséchait.

Le boucher était obligé d'y verser chaque semaine une grande pelle de sel ; et si haut qu'il en entassât, au bout de quelques jours, il n'en restait plus. Ce qui est tellement vrai, que, tous les mois, il devait en aller quérir un nouveau sac à Fontaine.

« Pour sûr, boucher, vous salez le lard d'un fameux cochon, disait le marchand qui le fournissait, eh ! eh ! d'un fameux cochon... Vous en faut-il, du sel !

— Pour sûr, boucher, disait-il, une

autre fois, vous avez un saloir qui n'est pas un petit saloir ! eh ! eh ! ... »

Le boucher en tremblant sortait alors au plus vite de la boutique. De là jusqu'à sa maison, il ne faisait qu'une course en maudissant ces trois enfants qui le ruinaient en gros sel gris.

Car il n'avait aucun repentir.

Le septième hiver après son crime, un matin de décembre, il entendit craquer la barrière fermant sa cour sur le pré. Il alla à la porte. Un très vieux homme attachait son âne à l'anneau du mur, et le chien le flairait en agitant sa queue et riant ; car les chiens rient.

Ce vieillard avait sur la tête un bonnet de fourrure ; son large paletot d'étoffe raide balançait sur les côtés à chacun de ses pas. Sous les bourrelets huppés de ses sourcils, ses yeux pétillaient clairs et vifs, et fort mouillés car il gelait ferme. Sa bouche était d'un rose puénil et comme une fleur dans sa barbe jaune

mêlée de flocons verdâtres. Il devait être immensément vieux, car il avait la sérénité rieuse d'un enfant.

« Boucher, dit-il d'une voix profonde et avec des lèvres si mobiles qu'elles agitaient toute la longueur de la barbe, j'ai traversé, là-bas, ta haie avec mon âne; mais en sorte, tu sais, qu'on n'y voie rien. Ce petit trou qui reste y était déjà. »

Dans le branchage noir de la haie dépouillée par l'hiver, une trouée, en effet, montrait du jour tout juste assez pour qu'une poule y passât, ou un petit enfant, ou bien (ah ! vous devinez que je vais le dire !) ou bien pour trois petits enfants à la queue leuleu... De là jusqu'au seuil, les pas du voyageur venaient s'imprimer à côté des fers de sa monture.

Et rien que de voir cela, le boucher fut pris d'un tremblement qui faisait choquer ses genoux. Il tordait sa casquette comme une loque entre ses

doigts; des gouttes de sueur plus grosses que des pois roulaient sur ses joues livides.

Le vieillard qui semblait tirer agrément de son embarras lui prit sa coiffure; il en coiffa son poing fermé, la tapota avec le geste léger d'une modiste au travail, et la rendit neuve entièrement, empesée et moirée. Il riait; ses grosses lèvres brillaient. Il dit alors d'une voix douce et grave :

« Boucher, je suis le patron des petits enfants. Je suis Saint Nicolas et je viens te rendre visite. Boucher, voudrais-tu me loger ? »

L'homme fut si ébranlé par ce propos qu'il resta quelque temps sans pouvoir parler, la bouche bée et les yeux ouverts stupidement. Puis, il se mit à bégayer, troublé encore au point qu'il ne savait mentir :

« En... en... entrez, monsieur Saint

Nicolas ! En... entrez ! Y a d'la place.
Il n'en manque pas. »

Le voyageur entra et alla tout droit
près du feu, pour se chauffer.

Le boucher avait passé un tablier
blanc et il liait sa ceinture en se pliant
en deux et saluant sans cesse, quand,
au-dessus de sa tête, il reconnut ce
bruit qu'il avait entendu la nuit d'été
d'il y a sept ans. Il lui semblait que des
petits oiseaux tournaient au-dessus de
lui avec rapidité; et devant Saint Nicolas,
le boucher, le méchant boucher avait
peur des petits oiseaux.

Il ne savait les voir ; et dans son
inquiétude il agitait la tête dans tous
les sens, promenant, sans s'arrêter,
ses regards d'un coin à l'autre du plafond.
Il en oubliait son hôte ; il ne remarquait
pas comme le voyageur souriait.

Infiniment haut et infiniment joyeuses,
c'étaient des alouettes au-dessus d'un
champ, tirelirant ainsi qu'au moment

où leurs cœurs se baignent dans le soleil d'or. Puis frtt ! l'instant d'après, les oiseaux pépiaient aux oreilles du boucher avec le guilleri moqueur des moineaux ; ou ils prenaient la voix des arondes qui se balancent impatientes devant l'huis de l'étable qu'un valet balourd a fermée et où béent leurs petits après la nourriture.

« Ah ! Ah ! s'écria Saint Nicolas en frottant ses mains au-dessus du poêle. Cela va mieux. Un air de feu vaut bien un air de violon, aujourd'hui, boucher !... Eh ! boucher, je voudrais à manger. »

Il devait si haut parler parce que l'autre était toujours occupé à tourner avec une hâte fiévreuse, la tête vers les coins du plafond.

« Ah ! bien, ah ! parfait, répondit en se pliant en deux le boucher qui entendait enfin. Voulez-vous du veau, monsieur Saint Nicolas ? C'est d'un beau veau gras que j'achetai à la ferme de

l'Espinette; il fut nourri au lait. Je l'ai tué il y a trois jours, soufflé, et battu sur la claie un demi jour durant.

— Non, boucher, je n'en veux pas; il n'est pas beau.

— Voulez-vous donc du jambon, monsieur Saint Nicolas? Voyez, celui-ci est parfaitement séché, et sa couenne est luisante. C'est la cuisse d'un verrat de l'automne. Il venait du Plein-de-Chênes et sa viande sentait la bruyère. Je l'ai salé de sel mêlé de cassonade; je l'ai fumé avec les copeaux d'aune du sabotier.

— Non plus, boucher; je n'en veux pas, il n'est pas bon! Je veux du petit-salé, boucher; du petit-salé de ce saloir; du petit-salé qui a sept ans, boucher...

Et comme il disait ces mots, le vieillard avait pris une apparence sublime. Ses joues étaient devenues roses et joufflues; sa barbe blanche et floconneuse ainsi qu'au Saint Nicolas de

notre église. Son bonnet de fourrure était à présent une mitre étincelante du feu des pierreries les plus rares. Son paletot s'était changé en une chasuble d'or et d'argent, et son nouveau bâton d'épine rouge en une crosse pastorale.

A la vue de ce prodige et en entendant ces terribles paroles, le boucher s'enfuit; mais Saint Nicolas l'arrêta, disant :

« Boucher, boucher, ne t'enfuis pas. — Repens-toi, Dieu te pardonnera ! »

Les petits oiseaux invisibles voletaient éperdument, tandis que leur ramage était si joyeux à présent, qu'il faisait penser à la voix des enfants qu'on entend, de loin, s'amuser sous les arbres quand l'école est finie et que le maître vient ouvrir la grille.

Avec une douce dignité, Saint Nicolas marcha vers le coin sombre de la chambre, étendit le bras et posa trois doigts sur le bord du saloir. Du coup un petit enfant passa la tête en relevant le cou-

vercle de bois. Le prenant entre ses bras, le vieillard le souleva du cuveau et le déposa à terre ; et l'enfant dit :

— Ah ! j'ai bien dormi !

Le second se montra et il dit :

— Et moi aussi !

Puis Saint Nicolas se pencha en avant pour saisir le plus petit au creux du profond tonneau. L'enfant raidit ses bras, frotta ses yeux :

— Ah ! fit-il, je me croyais en paradis !

Le visage du bon Saint resplendissait. Il avait l'air caressant du beau tilleul pavoisé des fleurs nouvelles. En flattant sa barbe, il dit encore :

— Petits enfants de Fontaine, approchez que je vous embrasse. Voici que je vous ai tirés du saloir où le cruel boucher vous tenait enfermés depuis sept ans ; et je vous donne la plus belle chose du monde : que vous ne vous souviendrez pas du mal. Je suis bien

heureux de vous voir ; venez, venez, que je vous embrasse.

« Ecoutez, pendant toute votre vie, vous jetterez encore vos sabots dans les ruisseaux ; en riant dans les herbes, vous les suivrez au fil de l'eau. Vous entrerez où brillent les petites lumières et si l'on vous y fait du mal, je viendrai vous retrouver.

« Ah ! Toi, le plus grand des petits enfants, ton âme rira au soleil comme du linge blanc claquant sur la haie. Je t'enseignerai bientôt à composer des histoires où tout sera rose, ou bleu, ou chatoyant, bleu et rose, avec lesquelles tu dilateras les cœurs que veulent nouer des malintentionnés. Tu seras gai à la façon naturelle des passereaux des murailles allègres et vioges que l'hiver trouve encore chantant aux créneaux des cheminées délabrées, ou aux trous des toits de chaume.

« Ah ! Toi qui n'es pas tout à fait

aussi grand, tu deviendras une fille, et tu travailleras dans les fermes, avec un foulard rouge noué sur les cheveux. Les vagabonds qui passent pour demander l'hospitalité de la grange, t'adoreront pour t'avoir entrevue au fond de la cuisine, et rêveront de toi. Les génisses poseront leurs mufles au jour de la rayère pour te lècher les mains. Et les choses aussi t'aimeront — les gens, les bêtes et les choses — et verront à te faire plus belle et à te caresser.

« Ah ! Toi, le plus petit, le plus joli, qui te croyais au paradis et me souris avec ta lèvre griffée d'une cicatrice, eh bien, tu seras toujours en paradis. Tu seras une fillette aussi ; je te porterai dans une ville, où même les jours qu'il pleuvra, tu riras au reflet du ciel luisant sur le pavé mouillé semblable à une rivière d'azur entre les maisons. Tu auras une robe gris-de-perle, et une de mousseline blanche à pois garnie d'une

écharpe de ruban cerise. Je te vois, je te vois renversant la tête pour rire et pliant ta nuque en arrière ! Car la paume tiède de la belle vie sera sur ton front !

Mes trois petits enfants, vous aurez cela plus tard et on ne saura d'où cela vous est venu ; mais vous penserez à moi... Allez, petits enfants de Fontaine ! »

Les trois petits s'encoururent. En passant, ils tirèrent la queue de l'âne attaché à l'anneau. Ils retrouvèrent merveilleusement leur chemin et, en moins de rien, furent à leur village.

C'était le matin de la Saint-Nicolas. Il avait neigé. Le village avait l'aspect d'une nappe blanche où l'on eût vidé une arche-de-noé.

Au coin de la rue des Culots, la fontaine ronde était gelée, et l'eau, en coulant par-dessus la vasque, s'était prise en flots boursoufflés pareils à des bouillons de sucre candi. Des gamins

glissaient sur la neige qu'ils avaient frayée. Nos trois petits délivrés s'y mêlèrent. Dans le groupe, ils étaient tout mignons car les sept années passées dernièrement ne les avaient pas touchés.

Les troupes d'enfants des rues changent souvent ; parmi ceux-ci ils étaient nouveaux et étrangers. Pourtant l'un d'eux, le plus âgé, les reconnut tout à coup et s'enfuit en criant aux autres :

« Ils étaient mort et voilà qu'ils viennent glisser ! »

De sorte qu'en un instant, il ne resta plus sur la glissoire, avec nos amis, qu'un petit houilleur habillé de toile bleue et au visage mâchuré de charbon où riaient les globes des yeux et la ligne des dents. Car le gamin ouvrier n'avait jamais cure de ce que disaient les autres enfants. S'en revenant du travail par la route des Remparts, il déposait à terre sa bouteille de fer blanc et sa malette à tartines, et sans un mot

à personne, il se mettait à glisser avec un plaisir frénétique. Pour prendre de l'élan, il enfonçait à deux mains sa calotte de cuir épais sur sa tête. Ses souliers garnis de galettes de cloux faisaient siffler la neige. Il savait glisser à croupeton, plié comme une pelote, et virer sur lui-même ; et il excitait l'admiration des autres par son audace. Mais les petits villageois ne lui parlaient jamais parce qu'il avait l'air si pauvre dans ses loques laborieuses. C'est lui qui s'amusait le mieux.

Attirées par leurs enfants, des comères se montrèrent et s'exclamèrent en agitant les bras, car elles reconnaissaient aussi les trois petits qui étaient morts pourtant, il y a sept ans. Et ils glissaient.

Même, avec le houilleur, ils avaient frayé une seconde glissoire parallèle à la première. Au bout de l'une, ils raccouraient tout de suite sur l'autre

d'un élan qui était si vite, qu'allant et venant sans cesse, ils semblaient tourner sur la luisante neige durcie.

Enfin, les femmes les arrêtèrent en ouvrant les bras; elles les saisirent. En pleurant, elles les caressaient, mais eux voulaient se dégager de leurs étreintes pour aller jouer encore. Ils ne comprenaient pas ces mignotises. Il fallut les tirer pour les ramener à leurs maisons, au bout du village.

La sorcière l'avait prédit, et pourtant on ne croyait jamais la sorcière: « Ils rentrèrent un jour qu'il faisait tout blanc ». Certes, puisqu'il avait neigé pendant la nuit. Je l'avais bien dit!

On les embrassa! On les embrassa!.. On leur cuisit des crêpes de boguette. Comme il fallait leur confectionner des habits d'hiver, ils n'allèrent pas à l'école de trois jours.

Mais ils ne savaient rien conter de ce qui leur était arrivé, encore qu'on

les pressât de questions entre les baisers.

« Oui, disaient-ils quelquefois, nous avons glissé près de la fontaine ronde de la rue des Culots. »

Voilà tout.

* * *

Du moins, c'est l'histoire dont un petit garçon, qui la tenait lui-même d'un de ses grands cousins, m'a récité le plus beau dans une maisonnette au pied d'une vieille église, en s'arrêtant pour écouter tomber par les airs les perles dénouées du carillon.

Je crois qu'elle est authentique, car je connais pour ma part, une âme semblable à ces enfants sortis du saloir de si extraordinaire façon, joyeux et sans souvenir. Oui, une âme que des bouchers, maintes fois, coupèrent en menus

morceaux. Mais à son intention chaque chose ne manquait pas de venir poser son doigt de Saint Nicolas sur le cuveau qui l'enterrait. Toujours, elle renaissait plus fraîche et plus jolie et s'encourait glisser aussitôt dans la neige ; et elle s'y ébattait si vivement qu'il fallait aller l'y prendre pour la reconduire à ceux qui la croyaient perdue et la pleuraient.

Je racontai, à mon tour, l'aventure des enfants à Silvie, la servante de ferme qui a des bras ronds et rit en montrant toutes ses dents. L'histoire est si longue parce que Silvie battait le beurre à la barattre, ce qui veut des heures.

On est heureux dans les fermes, car on ne bouscule pas le temps ; mais au contraire, on le laisse aller. Le fermier a son almanach et il sait bien, du reste, que tout arrivera : On fauche le blé quand le trèfle est encore rare et menu entre les sillons ; et, sur les éteules et la paille fanée, pousse le fourrage vert...

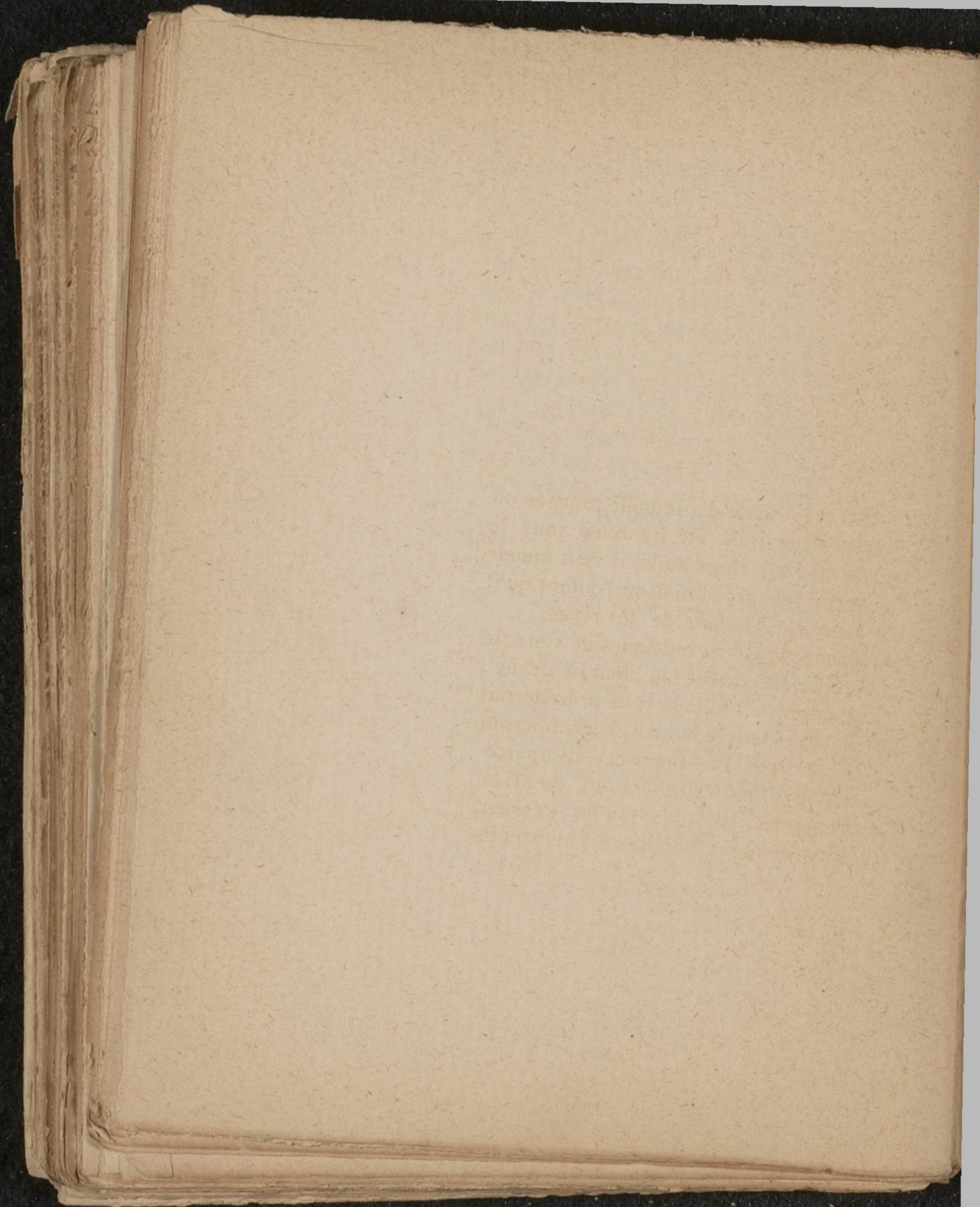
Dans la cave fraîche où s'écraimait le lait des tailloirs de gré, le ciel entrait par le soupirail comme un joyeux drapeau de soie bleue avec les chants des coqs dans la cour. La belle fille était souriante et pertinace à sa tâche.

« Quoi, disait-elle, pour me marquer qu'elle écoutait, le boucher devait, tous les samedis, ajouter du sel nouveau ? »

Elle disait cela, mais son âme simple était appliquée toute à voir paraître, dans le lait mousseux, les grumeaux du beurre qui commençaient à se montrer enfin ; et c'est à son bon travail qu'elle riait.

Ah ! notre joie était à ce que nous faisons et nous n'avions, en vérité, aucun souci de compliments, nous qui nous flattions de si naïves caresses et nous enivrions du frais bonheur de vivre !

LE RETOUR



Au crépuscule d'une belle journée où vous aurez tous été heureux sous le satin du ciel, chers amis, il veut mener vers vous et vers sa maison, l'enfant qu'il a conquis, l'enfant de ses rêves.

Prenez tous vos musiques et venez le chercher en cortège au chemin de fer. Les gamins du village vous précéderont et en attendant le convoi, ils grimperont aux barrières. Les premiers, ils apercevront la grosse lumière du fanal, au tournant de la voie. Qu'ils s'écrient et joyeusement bondissent, puisqu'ils

sentent que quelque chose de très doux vient à eux ; et dites-leur que ce sont des rires et des rêves et de la vie naïve.

Les portières du convoi s'ouvriront. Le jeune homme prendra sa compagne dans ses bras pour la descendre et la porter quelques pas. Voilà qu'elle est debout marchant sur la cendrée craquante !

Vous verrez alors comme elle est jolie et quel printemps l'anime toute ! Mais ne soyez pas chagrins si elle ne vous parle pas tout de suite. Elle ne saurait encore rien vous dire, si jeunette, timide et fière un peu. Pour sûr, elle vous aimera bientôt ; vous n'en doutez pas si vous saviez combien elle aime déjà les haies de surcail argenté qui bordent ces carrières abandonnées que son ami lui décrit souvent, et celles de fusain touffu qui entourent l'abreuvoir.

Lui qui vient, n'est-ce pas, vous le

connaissez bien? Que de fois il accompagna votre bande musicienne en portant le falot de résine fameuse au réveil des fêtes, quand la musique était si douce dans la nuit d'été; ou en tenant, dans ses mains élevées, le cahier des airs de danse, sur les tonneaux des petits kiosques garnis de lanternes de papier et d'oriflammes, quand c'était la ducasse du Préau !

Ah ! il sait bien des choses encore à votre sujet. Les dimanches où vous alliez après vêpres, en vous promenant, jouer des airs, vous vous arrêtiez sous les noyers des petites fermes de Baillyart. L'on vous y apportait des fruits et de la bière. Ensuite, reprenant la route, vous entonniez des pas redoublés : « Et l'on entend, dans les champs, — Les échos les plus charmants... » N'est-ce pas vrai ? Les cuivres joyeux, deux par deux rangés, passaient aux sentiers entre les haies ; les grosses

fleurs épanouies, pour leur répondre, chantaient aussi fort qu'eux dans les jardins.

En marchant, peu à peu les musiciens voyaient poindre le coq de leur clocher par-dessus la ligne des toits de la vallée, puis les abat-sons dont luisaient les lames ardoisées. Ils portaient leurs chapeaux rejetés en arrière et leurs souliers étaient blancs de poussière.

Les ormes de la route bruissaient avec une douceur harmonieuse. De loin, on voyait approcher quelque charrette à bêche grise traînée par un bidet à collier clarinant qui trottaient; le cortège serpentait pour la laisser passer au milieu du pavé.

Au village, cependant, le cabaretier installait à l'avance les tables et les verres pour la bière, au seuil de sa maison.

« Les voilà, criait-il enfin à sa femme, je les entends ! »

Ici, les musiciens s'arrêtaient et achevaient de jouer leur morceau en marquant le pas sur place. Puis le chef levait sa clarinette à la manière d'un bâton et : « Halte ! » Ils soufflaient, passaient une manche sur leurs fronts, élevaient devant leurs yeux un verre couronné de mousse blanche et lui souriaient.

De la rue, un côté était dans l'ombre; l'autre étincelait au soleil blanc. La fraîcheur caressait leurs visages rouges pendant qu'ils buvaient la bière jeune.

Souvent un gamin, s'approchant de côté, sablait un fond de chope à la dérobee ; un autre frappait de son poing la grosse caisse déposée à terre puis s'enfuyait au grondement qu'il avait éveillé.

« Allons donc ! » Il y a encore de la bière dans les doubles-litres de faïence bleue ; le cabaretier en remonte de sa cave sans s'arrêter et la mousse coule sur les dalles. Du seuil, on voit l'escalier

sombre qui descend dans le gouffre et des bouteilles de liqueurs multicolores alignées sur une planche. Une odeur un peu moisie de vieux tonneaux de chêne vient s'étaler jusque dans la rue.

Quand je vous le disais, les hommes ! Il sait tout ce que vous faisiez jadis, vous le voyez bien par vous-mêmes. Non, vous ne pouvez manquer de venir saluer à son retour un si ancien ami, et l'enfant qui est son amie.

C'est le moment de vous approcher, fillettes à tabliers bleus, joues rouges et cheveux jaunes. Toutes, embrassez la jeune fille qui arrive et donnez-lui vos bouquets de fleurs.

Et alors que ce soit la flûte qui commence à chanter. Doucement qu'elle flûte pour annoncer à l'enfant le charme vert et bleu du village qu'elle a choisi. Ah ! plus doucement encore. Avec l'accent d'une voix lointaine qui viendrait du fond lumineux de sa propre vie, que

vosre chant soit la caresse qu'elle a si longtemps rêvée, si longtemps attendue. Venez la lui présenter délicatement en vos deux mains réunies, comme un œuf fragile d'oiseau... N'est-ce pas, vous y serez pour elle, la flûte ?

Pour lui, que les trombones affectueux et graves commencent aussitôt après, puisqu'il est revenu plus doux et plein d'amour.

Quand on marchera, battera le tambour, le tambour dont la peau noircie par la vieillesse est dorée au milieu, là où les baguettes frappent, plus belle où les coups sont plus forts!

Et s'il n'est pas mort, amenez le vieux du Rempart qui jadis portait la grosse caisse. Il avait une casquette de soie noire et raide, un visage poupin et une moustache blanche. Avec l'instrument au dos, il marchait à petits pas, penché en avant et tenant ses mains croisées à sa poitrine, sous les bandoulières en

sautoir. Il souriait d'un air bonasse ; il ne se fâchait jamais pour les coups que le musicien des cymbales et de la mailloche lui frappait triomphalement sur le dos, jusqu'à le faire chanceler quelquefois.

Il faudrait qu'il fût là avec des garçons qui joueraient du cornet, leurs veines du cou gonflées, leur pomme d'Adam saillante, et entraînés à ce jeu comme à un jeu nouveau ; des garçons à la voix rauque de cochets qui chantent leur première victoire : « Encore un coup, ho ! »

De telle façon, ensemble, en suivant le jeune homme et son amie, vous reviendrez en cortège en marchant à petits pas heureux.

Femmes qui fanez les foins au pré voisin, gravissez le talus, vite, pour les voir. Venez à la barrière en tenant vos rateaux les dents en l'air. La belle brune

devenue un peu grasse, ne soyez pas jalouse ; le passé, il est passé !

Les filles du crépuscule d'août, l'eau du ruisseau est-elle, ce soir, tiède et molle et carressante autant qu'aux soirs où il venait, jeune garçon, vers vous et l'inconnu de vos sourires, vers vos dents fraîches et vos poitrines hale-tantes, quand vous vous pressiez à la tâche de peur de l'orage qui faisait là-bas trembler le ciel?... Appuyez-vous à vos rateaux plantés en terre ; faites paraître la courbe gracieuse de vos hanches et de vos bras relevés.

A la fontaine, les écoliers, restez pendus au tuyau de fer pour le moment que le cortège passera. Restez pendus en grappe et chantez avec des voix aiguës et des sons filés semblables à des appels de l'enfance de celui qui revient. On verra votre peau rose par l'interstice de vos vestes débraillées. Vous serez mouillés

de l'eau des fontaines autant que des satyreaux enfuis des roseaux.

Cependant, bonnes gens des rues, vous serez assis au seuil de vos maisons à vous conter des histoires. Le jeune homme reconnaîtra vos gestes, vos poses aux bras croisés, vos bouches narquoises penchées aux oreilles curieuses; tandis que la vieille marchande de sucreries dira en le voyant :

« Je l'ai connu tout petit, quand il allait aux écoles. Il venait me vendre ses cahiers d'écriture et ses livres comme du vieux papier, pour du sucre coulé sur des cartes... Il est certain que j'ai toujours cuit les meilleures bablutes. »

Et l'on arrivera au Préau. Marie Dajour, laissez pendre par-dessus le mur de votre jardin, au plus bas vers la rue, les sarments rajeunis de votre vigne vierge. C'est la verdure de nouveau fraîche aujourd'hui de la souche dont il se parait déjà, tout petit écolier. Au

passage, il voudra y arracher de longues tiges flexibles pour en entourer aussi l'enfant qu'il conduit par la main, et de telle manière qu'elles grimperont du bas de sa robe en tournant, qu'elles l'embrasseront à la taille comme une étreinte légère, puis monteront baiser ses joues rondes et se mêler aux friselis de ses cheveux. Telle, ah ! contemplez-la, car certes, vigne de raisin jamais, au soleil de midi, n'aura donné un vin plus doux au cœur que le sourire de la fillette qui vient en votre village au crépuscule d'été ; non, jamais aucun arbre n'aura donné, pour la bouche, de fruits plus rouges et luisants que les cerises de ses lèvres.

Venez, venez, mes amis. Venez la voir entre les feuilles palpitantes. Ses yeux luisent comme ceux d'un chevreau qui mordille les broutilles aux buissons. Votre cœur, à sa vue, chantera. Et pour

toujours, vous serez très heureux en vous souvenant d'elle...

Où il y a un mai fleuri devant le seuil, c'est leur maison.

Bonne maison comme une grosse fleur, soyez large épanouie à celle qui vous apporte, ornée des pampres de la jeunesse, le baiser de son espoir. Voici ses pieds aux creux de vos pierres ; tous les autres qui passèrent ici, creusaient ces marches pour elle.

Vieilles choses, que vos mains tremblantes et plus douces retrouvent pour la jeune fille les caresses que vous eûtes pour son compagnon ! Jardinets de terre noire qui chantez à l'ombre la chanson recueillie de la paix de ces lieux, les souches tortueuses de vos groseillers trapus, vos hélianthes qui rient et se balancent, vos résédas qui sentent bon tout bas aux bordures, sont à elles, pour ses lèvres, pour ses yeux, pour ses narines !

Ame de la maison qui mourait levez-vous ! Vous dormiez ; celle qu'on vous annonçait est venue, jeune et belle. Elle s'est agenouillée à votre chevet, bonne vieille ; et sur votre front jauni, elle souffle son amour. Levez-vous.

La fillette court de chambre en chambre, entrebâillant les portes et y poussant la tête en se penchant. La mère qui a les cheveux coiffés en bandeaux et un châle noué en pointe sur les épaules, la suit en souriant ou s'arrête un temps dans le corridor, un bras appuyé au mur, à contempler la nouvelle enfant si belle pour le nid si vieux.

Le jeune homme est assis au banc vert de la courette, et c'est le soir. Les dernières hirondelles ont passé en piaillant. Les coqs ardents, les coqs qui chantaient à l'aube des désirs, ils

dorment, à présent. Un roitelet menu, au faîte d'une cheminée délabrée, se pose un instant, frétille en jetant un trille de sa voix perlée et s'enfuit.

C'est tout. L'âme de celui qui est revenu est dénouée comme une écharpe et flotte à l'aise d'un objet à l'autre. Il les revoit ; son cœur les baise tous ; oui, les voilà tous. Il ferme les yeux doucement ; sa tête tombe en arrière au dossier...

« Maison, pense-t-il, je rentre de tous mes voyages m'asseoir dans ta paix. Dans la main, j'ai ma petite enfant ; je porte la toison d'or de ma jeunesse, cueillie aux chênes murmurants... Médée le conduisait par la main .. Au retour, ils échappèrent aux Sirènes... Orphée faisait la contre-partie de leur chant... Butès seul se jeta dans la mer pour les suivre... »

Il s'endort. Il voit en songe un chasseur qui marche depuis l'aube en faisant

craquer les éteules des guérets et sautant les ruisseaux aux rives de terre molle. La glèbe jaune barbouille très haut ses guêtres. La brume du soir emperle sa barbe. Il est las, heureux, le cœur battant et enivré de la course, contre la haie du dernier champ. Son fusil fume encore sous son bras. Un chien jappe de l'autre côté des buissons et, par-dessus les branches, le porteur du carnier élève un oiseau tué. Le chasseur tient les yeux fixés au loin, en caressant, à gestes lents, la bestiole au doux plumage hérissé au col par la mort. La chasse est finie, finie... Derrière un pignon, tombe le soleil rouge...

Le songe s'éloigne... Dans la courette, la nuit est toute venue et respire au murmure triste du feuillage. Le jeune homme dort toujours, et sa face est levée au ciel où tourne l'éternelle jeunesse des étoiles impassibles.

« Les lauriers sont coupés. Ne faut

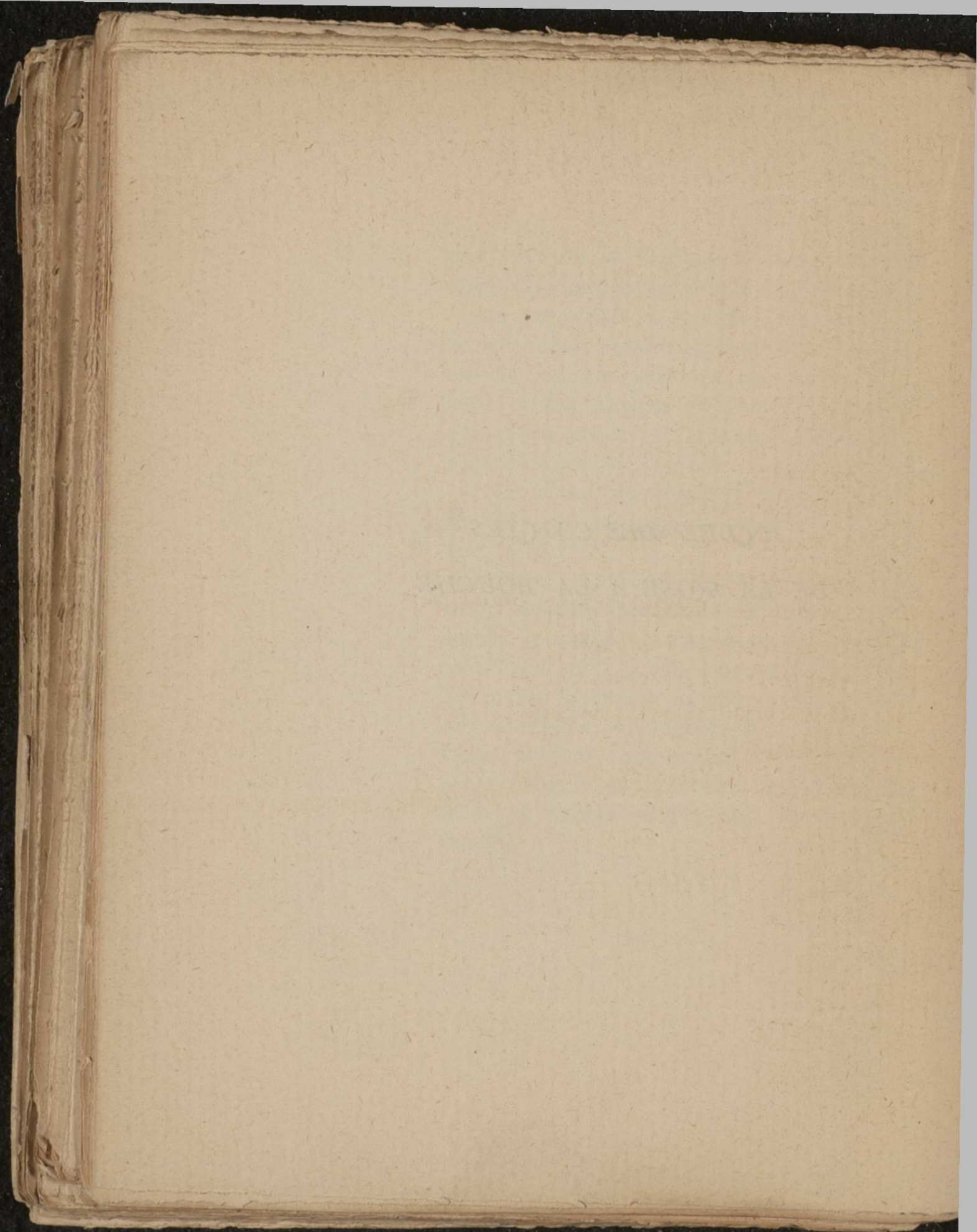
pas la blesser, si la cigale y dort... Le chant du rossignol la viendra réveiller.»

Ah, qu'il vienne le rossignol! Et dans la splendeur voluptueuse et lasse du minuit, que sa voix soit comme une lame de feu plongée au cœur de celui qui rêve; grave et ardente, qu'elle chante l'amour de l'amour.

« Le chant du rossignol la viendra réveiller, et l'alouette aussi avec son doux gosier. »

Alouette planant dans les cieux roses, alouette éperdue de joie, appelle, appelle le matin! A travers les prairies mouillées, qu'il accoure portant dans ses mains l'épine de la faim et le fouet des désirs! Je le connais; il marche, l'âme éblouie, orgueilleux, libre du poids du jour, en montrant des dents avides et riantes; et il a une rose à la bouche.

INDEX DES CONTES
DE LA ROSE A LA BOUCHE



	Pages
Dédicace	9
La Vieille au Chien	21
L'Accordéon de l'Hôpital	53
Conte d'Avril	75
La Mort de l'Enfant	101
La Sérénade au Boulanger.	149
Une Rose à la Bouche	175
Histoire de trois petits Enfants	207
Le Retour	259

